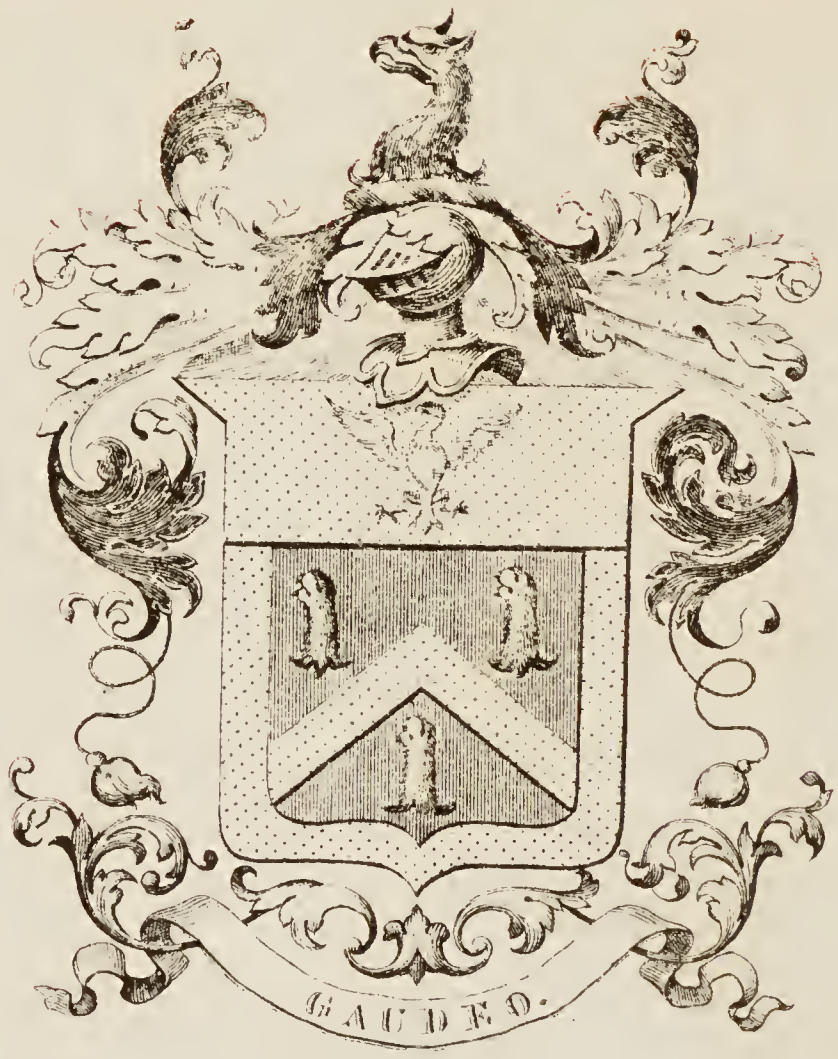
f12e



John Carter Brown.

4:5

JOURNAL
D'UN VOYAGE
AUTOUR
DU MONDE.

BRIDGE

SUPPLÉMENT
AU VOYAGE
DE M. DE BOUGAINVILLE;
OU
JOURNAL
D'UN VOYAGE
AUTOUR DU MONDE,

Fait par MM. BANKS *&* SOLANDER, *Anglois, en 1768, 1769, 1770, 1771.*

Traduit de l'Anglois, par M. DE FRÉVILLE.

Ornari res ipſa negat, contenta doceri. HOR.

A PARIS,
Chez SAILLANT & NYON, Libraires, rue Saint-Jean-de-Beauvais.

M. DCC. LXXII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILÉGE DU ROI.

RPJC

JOHN CARTER BROWN

AVERTISSEMENT.

M. DE LA LANDE publia en 1764 un Mémoire ſur le paſſage de Vénus, qui devoit arriver le 3 Juin 1769, dans lequel il démontra que l'endroit le plus propre pour cette obſervation étoit le milieu de la mer Pacifique. La Société Royale de Londres demanda au Gouvernement un vaiſſeau, pour aller obſerver ce phénomene intéreſſant. Le Gouvernement Anglois, à qui ce projet ne parut pas moins avanta-

tageux au commerce, qu'utile aux progrès des ſciences, fit armer un vaiſſeau, dont il donna le commandement au Capitaine Cooke, & ſur lequel s'embarquerent MM. Banks & Solander, Savans qui jouiſſent dans toute l'Europe d'une réputation juſtement méritée. Le premier a contribué aux frais de cette entrepriſe avec un zele & une magnificence bien dignes de ſervir d'exemple; & le ſecond a enrichi l'hiſtoire naturelle d'une infinité d'obſervations nouvelles faites dans ce voyage.

C'eſt le Journal de cette expédition ſcientifique dont on

préſente aujourd'hui au Public une traduction. M. Banks, dans une lettre adreſſée à l'Académie des Sciences de Paris, & inſérée dans le *Journal des Savans*, nous apprend que le nombre des productions naturelles découvertes dans ce voyage, eſt preſque incroyable. « On peut, dit-il, » tirer un grand parti de » ces découvertes, ſpéciale- » ment de la belle teinture des » Otahitiens, & de la plante » dont les habitans de la nou- » velle Zélande font leur étoffe. » La belle couleur rouge, em- » ployée par les inſulaires ſitués » entre les tropiques dans la

» mer du Sud, & dont la tein-
» ture paroît être celle de l'é-
» carlate & de l'œillet, eſt faite
» en mêlant du jus d'un figuier
» particulier à ces îles, avec le
» jus des feuilles du *cordia ſe-*
» *beſtena orientalis.* Nous avons
» trouvé peu de quadrupedes,
» & rien de remarquable en
» ce genre, à l'exception d'une
» eſpece totalement différente
» de toute autre ſorte connue.
» Un de ces animaux, parvenu
» à toute ſa croiſſance, mar-
» choit ſur ſes jambes de der-
» riere, comme le Jerbua &
» le Tarſier de M. de Buffon:
» mais dans toutes les autres

» parties de ſa ſtructure exté-
» rieure, il différoit entiére-
» ment de ces deux animaux ».

Le Recueil des obſervations nautiques, aſtronomiques & phyſiques, faites dans le cours de ce voyage extraordinaire, ſera publié en trois Volumes *in-4°*. C'eſt M. Hawkerworth qui eſt chargé de donner ſes ſoins à l'édition de ce grand & magnifique Ouvrage. MM. Banks & Solander, animés du louable deſir de contribuer aux progrès des ſciences & de perfectionner la connoiſſance du globe, ſe diſpoſoient à retourner dans la mer du Sud, dans

le deſſein de découvrir les régions polaires auſtrales. Les deux vaiſſeaux qui devoient tranſporter ces illuſtres Voyageurs, avoient déja mis à la voile; mais le changement qu'il a fallu faire à un de ces navires, & des jalouſies particulieres, ne leur ont pas permis de s'engager dans cette glorieuſe entrepriſe.

Une expédition non moins brillante, & qui couvrira d'une gloire immortelle le Capitaine expérimenté à qui elle doit être confiée, eſt de ſe frayer une route dans la mer du Sud par la mer glaciale. M. de Boynes,

qui ne doute pas que le ſuccès de cette navigation n'ouvre à la France de nouvelles ſources de bonheur, de puiſſance & de richeſſes, a promis à l'Académie des Sciences de faire tenter, dans le printems prochain, ce paſſage ſi ardemment deſiré de l'Europe entiere depuis plus de deux ſiécles.

Il ſeroit ſans doute inutile de faire obſerver que ce paſſage rendroit le chemin des Indes beaucoup plus court que celui que tiennent les vaiſſeaux qui ſont, juſqu'ici, obligés de doubler les pointes méridionales de l'Afrique ou de l'Amérique.

C'eſt au ſujet de cette tentative projettée, qu'on a joint à la ſuite de ce Journal une Lettre dans laquelle on expoſe le ſyſtême de M. Engel. Les lumieres & les réflexions de ce ſavant Géographe ſur la poſſibilité de ce paſſage, les moyens de l'exécuter, & les grands avantages qui en ſeront les ſuites, ne peuvent manquer de plaire au Public.

On ſait aſſez qu'il n'eſt plus queſtion de vérifier l'exiſtence du détroit du Nord, mais ſeulement de le bien reconnoître, afin de pouvoir y placer des entrepôts ſur les côtes de l'A-

mérique, & dans une des îles qui ſont à ſon Eſt. Dès-lors on pourroit former les plus utiles établiſſemens à l'Oueſt & au Nord-Oueſt de la Californie. Les relations des Eſpagnols & de Drake nous apprennent que ces belles contrées, arroſées par de grands fleuves, offrent tout ce qui peut faire fleurir des colonies. Eh, quelle ſituation plus avantageuſe pour un immenſe commerce !

Si on veut révoquer en doute les récits de MM. Jérémie & de la Hontan, qui nous aſſurent qu'on trouveroit au Nord dans le continent de l'Amérique, des

peuples policés, qui font de l'or & de l'argent l'uſage que nous faiſons du fer & du cuivre, il faut du moins convenir que la mer méridionale préſente de toutes parts des richeſſes intariſſables. Vers le Sud, il y a les îles de Salomon, auxquelles on a donné ce nom à cauſe de leurs riches productions ; la terre auſtrale du Saint-Eſprit, découverte par Quiros : vers l'Eſt, elle a le Mexique & le Pérou : vers l'Oueſt, le Japon, la Chine, les Philippines, les Moluques, la nouvelle Guinée, & un nombre infini d'îles, tous pays riches & abondans.

Il eſt inconteſtable que des établiſſemens dans des régions qui s'étendent des climats froids dans ceux où l'on trouve les productions les plus précieuſes de la nature, doivent faire eſpérer les découvertes les plus grandes & les plus ſingulieres pour l'eſprit humain, & procurer, à l'égard du commerce, les mêmes avantages que ceux que les Eſpagnols ont trouvés au Mexique & au Pérou, les Portugais au Bréſil, & les Hollandois à Batavia.

« Si toutes les entrepriſes de » ce genre n'ont preſque jamais » été que des démarches coû-

» teuſes & infructueuſes, c'eſt, dit M. de Redern, » parce » qu'on alloit au hazard, avec » des vues plus vagues & plus » indéterminées que les mers » dans leſquelles on ſe propo- » ſoit de naviger : mais aujour- » d'hui, que le flambeau des » connoiſſances phyſiques & » géographiques du globe, & » l'étude des navigateurs qui » ont ouvert la carriere, offrent » tous les moyens pour diriger, » fixer & aſſurer ces ſortes d'ex- » péditions, les ſuccès ne ſont » plus douteux ».

Ces voyages, entrepris preſque dans le même tems aux

deux pôles, par les deux nations de l'Europe les plus éclairées, acheveront la connoiſſance du globe, dont il n'y a encore que la moitié qui nous ſoit bien connue, malgré le haut point de perfection où ſont parvenus les ſciences, la navigation & le commerce.

On croit devoir faire obſerver ici que les cartes de la route que le vaiſſeau l'*Endeavour* a ſuivie, ne ſont pas néceſſaires pour l'intelligence de ce Journal; il ſuffira de jetter les yeux ſur la premiere mappemonde. Si l'on veut quelque choſe de plus précis, on pourra conſul-

ter, pour le Journal, la carte qui ſe trouve à la tête du *Voyage autour du Monde* de M. de Bougainville, qui, à quelques différences près, a fait la même route que les Anglois: & pour la Lettre ſur la poſſibilité du paſſage par le pôle, on aura tous les éclairciſſemens qu'on peut deſirer dans la petite carte que M. de Vaugondy a dreſſée ſur les Mémoires de M. Engel.

JOURNAL

JOURNAL
D'UN VOYAGE
AUTOUR DU MONDE.

LE Gouvernement, pour répondre aux vues de la Société Royale, ſe propoſa d'envoyer un vaiſſeau à la Californie, pour y faire obſerver le paſſage de Vénus ſur le diſque du ſoleil. Il falloit que ce vaiſſeau fût pourvu d'un paſſeport de la Cour d'Eſpagne: l'Ambaſſadeur d'Angleterre à Madrid le demanda, & on le lui promit, à condition que l'Aſtronome ſeroit un Catholique Romain. Ce fut en conſéquence de cette clauſe que le P. Boſcovich, célebre par l'étendue de ſes connoiſſances dans les ſciences exactes,

fut chargé de cette entrepriſe. Mais le paſſeport qu'on avoit d'abord promis fut enfin refuſé. Le Miniſtere Eſpagnol prétexta qu'il étoit contre la politique du Gouvernement de recevoir dans ſes ports de l'Amérique les étrangers, à moins que la néceſſité ne les forçât d'y relâcher; & ſpécialement ceux qui, par le genre de leurs connoiſſances, étoient en état de bien reconnoître les côtes, & de faire des obſervations propres à y faciliter, en cas de guerre, les deſcentes des ennemis de l'Eſpagne.

Le refus de la Cour d'Eſpagne fit prendre à notre Gouvernement la réſolution d'envoyer le P. Boſcovich obſerver le paſſage de Vénus à la baie d'Hudſon. On fit donc par ſes ordres l'acquiſition d'un vaiſſeau de quatre cents tonneaux, pour cette expédition. Ce vaiſſeau fut nommé l'Endeavour. Selon le plan d'abord projetté, ce bâtiment devoit être commandé par un

maître d'équipage qui auroit ſous ſes ordres quelques Officiers mariniers & trente matelots, qui furent retenus pour ce ſervice ; & l'Amirauté donna en même tems les ordres néceſſaires pour l'équipement du vaiſſeau deſtiné à ce voyage.

Dès les premiers jours de Mai le premier & le ſecond maîtres reçurent ordre de ſe rendre à leur bord ; mais cet ordre fut preſque auſſi-tôt révoqué. De certaines conſidérations firent changer le plan du voyage de la baie d'Hudſon, & on prit d'autres arrangemens. Le 27 du même mois le vaiſſeau fut remis en armement. Le Capitaine Cooke fut nommé pour le commander ; & au lieu de trente matelots, on en engagea ſoixante & dix pour cette expédition. On auroit deſiré d'avoir auſſi un certain nombre de ſoldats de la marine, mais le Gouvernement ſe refuſa à cette demande.

Le 21 de Juillet nous deſcendîmes la Tamiſe juſqu'à Greenwich, & le lendemain au Galleons, où nous reçûmes à bord ſix canons de quatre, douze pierriers & des munitions de guerre. Le 30 au ſoir nous mouillâmes à Graveſend, & le jour ſuivant nous fîmes route pour les Dunes, où nous arrivâmes le 3 d'Août, & le même jour nous fîmes voile pour Plymouth. Nous arrivâmes à la rade de Plymouth le 14 de Septembre. Ce fut là que MM. Green, Banks & Solander ſe rendirent à notre bord avec leurs gens, qui furent conſidérés comme ſurnuméraires. Nous eûmes encore l'ordre d'y recevoir douze ſoldats de la marine & trois autres matelots; de maniere qu'avant notre départ nous étions au nombre de quatre-vingt-ſeize, tant Officiers que ſoldats, mouſſes & domeſtiques.

Dans la rade de Plymouth nous achevâmes d'armer notre vaiſſeau, où nous

fîmes pluſieurs changemens avantageux; & le 20 du même mois nous nous trouvâmes prêts à mettre en mer : mais le vent, qui ſouffloit de la partie du Sud-Oueſt grand frais, nous retint encore cinq jours devant Plymouth. Le 25 le vent paſſa au Nord-Nord-Oueſt, & à quatre heures après-midi nous mîmes à la voile. Mais bientôt le vent repaſſa & continua d'être dans la partie du Sud-Oueſt juſqu'au 2 de Septembre, qu'il redevint Nord; & à cinq heures & demie du matin nous eûmes la vue de la terre dans le Sud-Sud-Oueſt : à dix, nous diſtinguâmes le cap Ortugal, qui nous reſtoit au Sud-Eſt-quart-d'Eſt 5^{d} 30′ à l'Eſt, & à la diſtance de ſept lieues. Les vents fraîchirent, mais varierent juſqu'au 4; & ce même jour à huit heures du matin nous découvrîmes le cap Finiſterre, qui nous reſtoit au Sud-Oueſt-quart-de-Sud, & à la diſtance de dix lieues.

Les ſept jours ſuivans il ne nous arriva rien de remarquable. Le 12 à ſix heures du matin nous vîmes Porto-Santo dans le Nord-Oueſt 5^d 30' au Nord, & environ à neuf lieues de diſtance : à ſept nous découvrîmes l'île de Madére à l'Oueſt-quart-Nord-Oueſt ; les *Déſertes* parurent en même tems à l'Oueſt-quart-Sud-Oueſt-5^d-30' au Sud. Le même ſoir à huit heures notre vaiſſeau mouilla avec ſa groſſe ancre par vingt-deux braſſes de profondeur. Le lendemain à cinq heures du matin nous levâmes l'ancre pour nous approcher plus près du rivage ; mais le vent & la marée qui nous étoient défavorables, nous en éloignerent encore davantage. Le Commandant du Fort le Loo, qui nous obſervoit, crut que notre intention étoit de partir de l'île ſans lui faire notre rapport, conformément à l'uſage établi ; il fit tirer ſur nous deux coups de canon. Cette faute lui fit perdre le

ſalut, politeſſe que les vaiſſeaux de guerre étrangers ne manquent jamais de rendre aux Commandans des forts. Cependant nous parvînmes à mouiller une ſeconde fois par quinze braſſes d'eau. Notre Conſul ſe rendit auſſi-tôt chez le Gouverneur, pour ſe plaindre du traitement que nous avions éprouvé de la part du Commandant du fort. Le Gouverneur aſſura le Conſul qu'il étoit très-irrité de la conduite de cet Officier, & qu'il lui ordonneroit, ſi le Capitaine Cooke l'exigeoit, d'aller lui faire des excuſes ſur ſon bord; mais M. Cooke, ſatisfait de cette réponſe honnête, eut la généroſité d'épargner au Commandant cette petite humiliation.

La ville de Fonchial eſt la capitale de l'île : elle eſt ſituée au fond de la baie à laquelle elle donne ſon nom. Cette ville a deux portes, & elle eſt défendue du côté de la baie par un rempart & quatre ou cinq baſtions. Ses

rues ſont étroites, mal pavées, & les maiſons en ſont fort hautes. On fait monter à ſept ou huit mille le nombre de ſes habitans, parmi leſquels il y en a bien peu qui ne commercent pas. Fonchial a deux hôpitaux; l'un eſt deſtiné pour les lépreux, l'autre pour les pauvres journaliers trop indigens pour pouvoir par eux-mêmes ſe procurer dans leurs maladies les ſecours qui leur ſont néceſſaires. Il y a dans cette ville un grand collége de Franciſcains & une vaſte cathédrale; mais les égliſes y ſont d'un très-mauvais goût. Il y a auſſi dans cette ville deux couvens de Religieuſes. Je fus préſenté à l'Abbeſſe de l'une de ces maiſons; j'en reçus un très-gracieux accueil. Elle me fit faire la connoiſſance de toutes les Religieuſes, dont elle eſt la plus agréable; mais il n'y en a point parmi elles qui puiſſent avoir des prétentions à la beauté; & elle me pria de l'air le plus obligeant de

leur faire quelques viſites pendant mon ſéjour dans l'île. J'y retournai avec MM. Banks & Solander : elle fut charmée de leur converſation, ainſi que ſa petite communauté qui faiſoit cercle autour de nous. Toutes ces pieuſes filles s'imaginoient que ces deux Meſſieurs avoient des connoiſſances ſurnaturelles : elles leur demanderent en quel tems il y auroit du tonnerre & de la pluie ; ſi dans les murs du couvent ils ne pourroient pas découvrir une ſource d'eau fraîche. Elles leur firent cent autres queſtions pareilles avec une bonne-foi & une naïveté ſurprenantes.

Nous avons dans cette île un comptoir. Il eſt compoſé d'un Conſul, d'un vice-Conſul & de vingt-deux négocians. Entre ces négocians il y en a dix d'élus, dont quatre ſont annuellement choiſis par tour pour diriger les affaires du comptoir, conjointement avec le Conſul : mais tous payent une égale

part des taxes impoſées pour payer les frais qu'entraînent indiſpenſablement les affaires du comptoir, & l'entretien d'un hôpital qui ſubſiſte aux dépens de cette compagnie. A l'Eſt de Fonchial il y a une plus petite ville, appellée Sainte-Croix : ce ſont les deux ſeules villes de l'île.

Le Gouverneur, dont la penſion & les émolumens ſe montent par année à près d'onze cents livres ſterlings, réſide ordinairement à une aſſez jolie maiſon de campagne qui eſt éloignée de Fonchial d'environ un demi-mille. Il y a néanmoins dans la ville un château pour ſa réſidence. Ce château commánde la baie, & ſe trouve fortifié par quelques batteries : il eſt ſéparé de la ville même par un grand mur.

Ce Gouverneur ne ſe ſouciant point de recevoir les complimens des étrangers qui viennent à Madére, charge un Officier de Fonchial de ce cérémonial.

A notre arrivée dans cette île, notre Conſul pria le Gouverneur de permettre à MM. Banks & Solander & aux perſonnes de leur ſuite de viſiter la contrée. Le Gouverneur ne voulut d'abord y conſentir qu'avec des reſtrictions; mais lorſqu'il fut mieux informé des vues que ces Meſſieurs s'étoient propoſées dans leur voyage, il leur laiſſa l'entiere liberté de faire toutes les recherches qu'ils jugeroient à propos: il eut même la politeſſe de leur faire viſite, & ces Meſſieurs lui donnerent le ſpectacle de quelques expériences très-curieuſes ſur l'électricité.

L'île de Madére fut découverte en 1419 par la flotte Portugaiſe. Cette flotte, qui étoit ſous les ordres de Jean Gonzales Zareo, Triſtan Vaz, & Perello, avoit eu pour objet de doubler le cap Bajador, l'année d'après la découverte de Porto-Santo.

Elle eſt ſituée par les 32^{d} 33′ 33″ de

latitude ſeptentrionale, & les 16d 49′ 45″ de longitude occidentale de Londres. La bouſſole, après pluſieurs obſervations, fut trouvée avoir varié vers l'Oueſt de 15d 30′, & l'aiguille d'inclinaiſon plongeoit au ſoixante-dix-ſeptieme degré dix-huit minutes.

Le meilleur mouillage qu'offre la rade de Madére eſt dans le voiſinage du château le Loo. On peut y ancrer par vingt, vingt-cinq & trente braſſes de profondeur : mais du côté oriental de la baie on n'y rencontre qu'un mauvais fond de roche. On eſtime que cette île renferme ſoixante mille habitans. Sa plus grande étendue eſt entre le Nord-Eſt & le Sud-Oueſt. Elle s'éleve fort haut, & ſe termine en une pointe appellée Pico-Rucco. On prétend que cette pointe eſt de cinq mille ſoixante-huit pieds au-deſſus du plan de l'horiſon. La terre, en s'éloignant du rivage, s'éleve inégalement & forme une chaîne de

collines fréquemment interrompue par des coupures profondes qui s'étendent preſque dans toute la longueur de l'île. Cette inégalité de la ſurface du terrein a forcé les habitans à faire les chemins en ſerpentant, pour éviter ces coupures ou canaux profonds qui ſe ſont d'eux-mêmes formés dans toute la contrée. Les plus conſidérables de ces canaux naturels courent preſque en ligne droite porter à la mer les eaux des torrens & des ruiſſeaux qui viennent s'y perdre: mais ces eaux, à meſure qu'elles approchent de la mer, diminuent, parce qu'on permet aux payſans de les détourner par des petits foſſés, ſelon le beſoin qu'ils en ont pour arroſer leurs vignes.

L'île produit ſix eſpeces de raiſins; deux de noirs, trois de blancs, & le malmſey. C'eſt la peau des raiſins noirs qui colore les vins de Madére, le jus lui-même en eſt blanc; & dans ces vins la différence de la couleur vient

des différentes proportions qu'on obſerve dans le mêlange des blancs & des noirs. C'eſt une opinion aſſez générale qu'on n'ajoute à ces vins aucune liqueur diſtillée ; mais c'eſt une erreur, & j'en ſuis très-convaincu : j'ai vu des diſtillations préparées pour cet uſage. Le meilleur vin de Madére ſe vend vingt-ſix livres la pipe ; & ce qu'il y a de plus médiocre dans la partie ſeptentrionale de l'île eſt encore vendu treize livres ſterlings. Les vins de Madére qui ſe tranſportent en Angleterre s'y vendent vingt-trois livres ſterlings la pipe. Il y en a auſſi deux eſpeces inférieures en qualité ; l'une ſe vend dix-huit, & l'autre ſeize livres ſterlings. Tous ces vins s'améliorent beaucoup dans les traverſées, & il n'eſt pas rare de voir les habitans du pays envoyer à différentes fois ſur mer les vins qu'ils deſtinent à leur conſommation.

Le malmſey eſt le plus excellent ;

auſſi ſe vend-il quarante livres ſterlings la pipe. On compte qu'année commune on recueille dans l'île trente à trente-cinq mille pipes de vin, dont dix mille ſont exportées en Angleterre & dans ſes colonies.

Six vaiſſeaux chargés de vin partent chaque année de Madére pour les côtes du Bréſil. Je n'en ai vu faire aucun tranſport pendant notre ſéjour dans cette île ; mais on m'a parlé d'un envoi qui devoit ſe faire pour le compte d'un marchand Anglois.

Nous trouvâmes par l'obſervation que Porto-Santo étoit au trente-troiſieme degré de latitude ſeptentrionale, & au ſeizieme degré cinquante-ſix minutes de longitude occidentale, méridien de Londres.

Le dix-neuf Septembre le vent ayant paſſé à l'Eſt-Sud-Eſt, nous levâmes l'ancre & mîmes à la voile. Le tems continua de nous favoriſer, & le vingt-

deux nous eûmes la vue des Salvages dans le Sud-Sud-Oueſt, onze degrés quinze minutes à l'Oueſt, & à la diſtance de huit lieues. Les Salvages ſont deux petites îles inhabitées & ſituées entre Madére & les Canaries.

Le vingt-trois nous trouvâmes les vents aliſés, & nous les eûmes alors au Nord-Eſt. Le même jour nous découvrîmes le pic de l'île Teneriffe, l'une des Canaries, la plus conſidérable par ſes richeſſes & par ſon étendue. Son plus grand diametre a cinq milles de longueur. Selon le Docteur Halley, le pic de Teneriffe n'a que douze mille dix-huit cents pieds de haut; mais le Docteur Heberden lui donne quinze mille trois cents quatre-vingt-quinze pieds d'élévation. Son ſommet, lorſque le ciel eſt ſans nuages, s'apperçoit à trente-ſept lieues en mer. Cette île produit du vin, des fruits & du bétail. Laguna en eſt la principale ville.

Le

Le vingt-quatre Septembre nous fîmes voile entre la grande Canarie & Teneriffe, avec des vents frais & une brume épaiſſe. Nous obſervâmes alors que le fer ſe rouilloit, & que la moiſiſſure commençoit à couvrir tout ce qui en étoit ſuſceptible.

Le vingt-ſept, le vent & la mer continuant de nous être favorables, nous commençâmes à faire ſervir à l'équipage du vin & de la ſourkrout. Le vingt-huit, nous découvrîmes pluſieurs oiſeaux de terre. Nous en prîmes deux: ils étoient fort reſſemblans à des hauſſe-queues. Le vingt-neuf à onze heures du matin, nous eûmes connoiſſance de l'île de Bona-Viſta; elle nous reſtoit au Nord quarante-huit degrés à l'Oueſt, & à la diſtance de onze lieues.

Le deux d'Octobre nous apperçûmes un courant qui portoit Eſt-Sud-Eſt & Oueſt-Nord-Oueſt. Quatre jours s'écoulerent enſuite ſans que la

route fournît d'obſervations intéreſſantes. Le ſept les vents varierent du Sud à l'Oueſt par grains. Ce même jour nous prîmes deux hirondelles de mer, & pluſieurs autres animaux marins. Tous nos uſtenſiles de fer ſe rouilloient de plus en plus, & la moiſiſſure faiſoit de nouveaux progrès; pluſieurs gens de l'équipage furent auſſi attaqués de maladies bilieuſes. Les vents continuerent d'être variables juſqu'au dix-neuf, qu'ils paſſerent preſque au Sud-Eſt; & le vingt-un nous eûmes les vents aliſés au Sud-Eſt.

Dans ce même tems nous commençâmes à faire faire une boiſſon d'une eſpece de chou*, pour ceux qui étoient affectés du ſcorbut. Le vent continua de nous favoriſer juſqu'au quatre de

* Ce remede a été propoſé par le Docteur Makbride : il decouvrit, après pluſieurs expériences réitérées avec un égal ſuccès, que cette boiſſon étoit très-propre à ſuppléer au défaut des végétables fraîchement cueillis.

Novembre. Ce même jour, quoique le ſoleil fût à notre zénith, il fit plus froid de quelques degrés que les jours précédens; le thermometre baiſſa du quatre-vingtieme degré au ſoixante-dix-ſeptieme.

Depuis le quatre juſqu'au ſept nous éprouvâmes les vents variables & des raffales fréquentes. A ſix heures du matin nous étions par trente-deux braſſes de profondeur, fond de corail, de ſable fin & de coquilles briſées. A trois heures la ſonde donna trente-huit braſſes, à quatre heures quatre-vingts; & à ſix nous ne trouvâmes plus de fond avec une ligne de cent braſſes.

Mercredi huit, les vents continuant de varier, nous eûmes à ſix heures du matin la vue de la terre dans le Nord-Oueſt, à la diſtance de ſept ou huit lieues. Les ſondes rapporterent entre trente-ſept & quarante braſſes, fond de gros ſable brun & de corail. A dix

heures nous abordâmes un petit vaiſſeau de pêcheurs Portugais : M. Banks en acheta des dauphins, des brêmes, & pluſieurs autres poiſſons dont il voulut nous régaler. Cette barque, qui appartenoit à un Capitaine de navire du Saint-Eſprit, avoit ſur ſon bord onze hommes, tous de la plus craſſe ignorance ſur le giſſement de cette côte. Nous leur demandâmes à quelle diſtance nous étions du cap Frio & du cap Saint-Thomas ; il leur étoit impoſſible de nous donner des éclairciſſemens : ces deux caps leur étoient ſi peu connus, qu'ils ne ſavoient pas les diſtinguer l'un de l'autre.

Nos interpretes furent un Vénitien & un Portugais, qui nous aſſurerent que les gens de cette barque leur avoient dit que depuis huit ans ils n'avoient pas vu un ſeul vaiſſeau : mais comme ils parloient ſi imparfaitement l'Anglois que nous ne les comprenions

qu'avec peine, je préſume que c'étoit une mépriſe. Il n'y a point d'année que de Madére il n'arrive ſur les côtes du Bréſil ſix bâtimens chargés de vins, outre les vaiſſeaux de guerre & marchands qui y viennent de Lisbonne.

En quittant cette barque nous nous approchâmes de la terre, qui nous préſentoit trois montagnes. Depuis ce moment juſqu'au treize nous rangeâmes la côte pour arriver à l'île Frio. Sa ſituation eſt par les vingt-trois degrés huit minutes de latitude auſtrale, & les trente-huit degrés trente minutes de longitude occidentale de Londres.

Au Nord du cap Frio eſt une bâture qui s'étend fort loin au large. Nos ſondes varierent beaucoup depuis le cap du Saint-Eſprit juſqu'à l'île Frio, ce qui nous fit croire que ce rivage devoit être irrégulier. Lorſqu'on fait voile pour Rio-janéiro, il eſt en quelque maniere néceſſaire de toucher à

cette île, d'où la route qu'il faut ſuivre juſqu'à l'entrée de la rade de Rio janéiro, eſt l'Oueſt du compas. Le mieux eſt de prolonger la côte en la ſerrant d'un peu près.

En-dehors de la baie, ſur la droite, ſont deux îles, dont la plus avancée s'éleve fort haut en forme de cône; l'autre a une pointe à l'une de ſes extrémités qu'on prendroit d'abord pour une troiſieme île.

Lorſque nous découvrîmes ces îles au Sud-Oueſt-quart-d'Oueſt, à la diſtance de cinq lieues, elles ſe préſenterent à nous comme une ſeule île; mais à meſure que nous en approchions, nous les reconnûmes diſtinctement. Un peu en-dehors de Frio, il y a auſſi une île qui a la forme d'un pain de ſucre ou d'un promontoire ſur la principale terre; mais en arrivant du côté du Nord cette île ne peut pas ſe découvrir. Entre la plus haute de ces îles & le rivage, il y

a trois ou quatre petites îles qui ne ſont que des rochers.

Le promontoire ou pain de ſucre s'appelle le mont de Saint-Jean, & on a donné le nom de pain de ſucre à la pointe conique. Ce promontoire tient à la péninſule ſur la rive occidentale de la riviere. La péninſule forme elle-même une grande baie. Au-dedans de la baie & en-dehors du pain de ſucre, on trouve un rivage ſablonneux, fortifié d'une batterie qui a vingt-deux embrâſures, conſtruite pour s'oppoſer à une deſcente dans la péninſule, où ſont auſſi pluſieurs autres batteries & un fort régulier, appellé le fort Saint-Jean. Ce fort commande les fortifications de l'île du Rocher, qui lui fait face à l'entrée de la riviere, & qui eſt preſque vis-à-vis le fort Sainte-Croix, de l'autre côté du paſſage. L'ennemi qui ſe rendroit maître du fort Saint-Jean, deſcendroit, ſans qu'on pût s'y oppoſer, dans la pénin-

ſule ; & après avoir franchi la hauteur, il deſcendroit dans la plaine, où il trouveroit la ville abſolument ſans défenſe.

L'ouvrage dont on a fortifié l'ilho de Lozio ou l'île du Rocher, qui eſt devant le promontoire, eſt un exagone régulier. A l'oppoſite, ſur la rive orientale, eſt le fort Sainte-Croix, qui eſt, de tous ceux qui défendent la riviere, le mieux fortifié. On nous a dit que devant ce fort & celui de l'ilho de Lozio, il y avoit un rocher à fleur d'eau qui commande auſſi la riviere. La largeur de cette riviere eſt d'un demi-mille environ.

Le fort de Sainte-Croix eſt environné d'un foſſé large & profond, taillé dans le vif ; ce qui le rend d'un difficile accès du côté de la terre : mais comme il eſt ſitué ſur un terrein bas, il ſeroit expoſé à tout le feu des vaiſſeaux, & incapable de réſiſter à l'attaque d'une flotte Angloiſe.

Au-deſſus de Sainte-Croix ſont deux batteries ; l'une de ſix canons, placée ſur la riviere ; & l'autre ſur une haute île appellée l'ilho de bon-Voyage.

Un peu au-deſſus & ſur la rive occidentale, eſt une autre île qu'on nomme Berghalion, ſur laquelle on a conſtruit une batterie avec vingt-ſept embrâſures ; mais, autant que j'ai pu l'obſerver, il n'y a pas un ſeul canon. Le cours de la riviere en remontant eſt Nord-Nord-Oueſt. Devant la ville eſt une île nommée ilhos dos Scobros, l'île des Couleuvres. Cette île couvre le port, & eſt fortifiée de tout ce que l'art a pu inventer. Au Sud de cette île il y a un banc de ſable qui s'étend en plan incliné vers la terre ; & pour entrer dans la baie, il faut néceſſairement paſſer ſous la pointe ſeptentrionale de cette fortereſſe.

Le dimanche treize Novembre, à huit heures du matin, nous fîmes voile

pour Rio-janéiro. Cette ville, la plus belle & la plus conſidérable du Bréſil, eſt ſituée par les vingt-deux degrés cinquante-ſix minutes de latitude auſtrale, & par les quarante-deux degrés quarante-cinq minutes de longitude à l'Oueſt de Londres. Nous dépêchâmes d'abord au Viceroi un Lieutenant & un contre-maître, pour obtenir la permiſſion d'avoir un pilote qui nous fît entrer dans la rade: mais comme le vent continuoit de nous être favorable, ſans attendre le retour de notre canot, nous nous approchâmes; & laiſſant à notre droite les îles qui bordent la riviere, nous vînmes mouiller à l'entrée de la rade, d'où nous obſervâmes en même tems les ſignaux des différens forts.

Le lendemain notre chaloupe revint avec un Officier de la part du Viceroi, qui avoit retenu le Lieutenant & le contre-maître; & comme il ne nous

avoit pas envoyé de pilote, nous entrâmes dans la rade, & nous vînmes jetter l'ancre par cinq braſſes de profondeur, proche la pointe ſeptentrionale de l'île des Couleuvres, & environ à un quart de mille de l'ilho dos Ferreres, l'île de la Pompe. L'inſtant d'après nous reçûmes la viſite d'un Colonel & de deux Officiers qui ſe rendirent à notre bord dans un des canots de la douanne. Ils viſiterent notre vaiſſeau, s'informerent de la quantité d'eau dont nous avions beſoin, & demanderent la permiſſion de viſiter notre journal, ce que nous leur accordâmes volontiers. Le Colonel aſſura MM. Banks & Solander qu'ils avoient la liberté de deſcendre à terre; mais les voyant s'y préparer, il leur conſeilla d'attendre au lendemain. Il nous dit encore que la détention de nos Officiers juſqu'après la viſite de notre vaiſſeau, étoit une précaution d'uſage.

Après cette information, le Capi-

taine Cooke ſe rendit au palais du Vice-roi pour le ſaluer; mais on lui dit que Son Excellence avoit ce jour-là des engagemens, & qu'il ne pourroit lui parler que le lendemain dans la matinée. Cependant le même jour il fut réſolu dans le Conſeil qu'on nous accorderoit toutes les choſes dont nous manquions, mais qu'il ne nous ſeroit point permis de quitter notre bord. Cette défenſe, ſi contraire à la politeſſe, nous mortifia tous, & particuliérement MM. Banks & Solander, qui n'avoient entrepris ce voyage que pour acquérir de nouvelles lumieres dans l'hiſtoire naturelle.

Il faut obſerver qu'on avoit expreſſément recommandé au Lieutenant que nous avions envoyé au Viceroi, d'éluder toutes les queſtions qu'on pourroit lui faire ſur l'objet de notre voyage, ou du moins de n'y répondre qu'avec une extrême circonſpection. Le Capitaine Cooke penſoit que des queſtions

de pure curioſité ſur la deſtination d'un vaiſſeau de guerre, étoient indiſcretes & déplacées. Le Lieutenant ſe conduiſit conformément à ſes inſtructions; & ſes réponſes trop réſervées furent ſans doute la cauſe de la défenſe qu'on nous fit de deſcendre à terre. On avoit d'ailleurs rapporté au Viceroi qu'à notre entrée dans la riviere, nous avions publiquement pris le plan de la contrée, & qu'à notre bord il s'y trouvoit des perſonnes d'une érudition peu commune, qu'on faiſoit voyager pour faire des obſervations & des découvertes. Ces circonſtances, jointes à quelques brouilleries de commerce qu'on ſuppoſoit ſubſiſter entre la Grande-Bretagne & le Portugal, firent probablement naître dans l'eſprit du Viceroi des ſoupçons défavorables, & le porterent à nous preſcrire l'ordre dont j'ai parlé. Mais M. Banks trouva bien le moyen de s'y ſouſtraire. Il s'aſſura d'un mari-

nier, gagna les ſentinelles, & pénétra dans la campagne. Là il fit une ample collection de plantes & d'arbuſtes, & il revint à bord chargé de tout ce que la contrée poſſede de plus précieux aux yeux d'un Naturaliſte.

Le Viceroi ne prit contre nous que d'inutiles précautions. Pendant le ſéjour que nous fîmes dans la rade de Rio-janéiro, nous parvînmes, tant par nos obſervations que par les éclairciſſemens que nous donnerent les gens du pays, à prendre une exacte connoiſſance de la contrée. L'entrée de la rade n'eſt aſſurément pas difficile : par-tout on trouve beaucoup de fond ; & ſans avoir de pilote, nous n'en eûmes jamais au-deſſous de ſix braſſes. Nous obſervâmes ſeulement, un peu au-deſſus du fort de Sainte-Croix, un banc de ſable qui nous obligea à ranger de plus près la rive droite. La riviere forme au-deſſus de la ville une large baie qui renferme

pluſieurs îles. La rade eſt d'une capacité & d'une beauté admirables ; elle peut contenir ſoixante & même ſoixante & dix vaiſſeaux de guerre.

La ville de Rio-janéiro eſt dans une plaine ſur la rive occidentale de la riviere, d'où elle s'étend à trois ou quatre milles. Elle eſt défendue au Nord par une colline, au pied de laquelle ſont les fauxbourgs & les chantiers du Roi.

La contrée, ſituée ſous le climat de la plus riante température, ſeroit une des plus fertiles du monde, ſi elle étoit bien cultivée. La côte eſt une chaîne de vallées & collines qui en rendent l'aſpect très-agréable. Les rivieres & les ruiſſeaux entretiennent dans la campagne qu'elles arroſent une délicieuſe fraîcheur. On y jouit preſque d'un éternel printems ; & tous les fruits qui croiſſent ſous les tropiques s'y trouvent en abondance & y croiſſent ſans culture : circonſtance bien agréable

pour ſes habitans, naturellement portés à l'indolence.

Les mines, qui coûtent annuellement la vie à deux mille negres, ſont à cinq journées de chemin de Rio-janéiro. Un an environ avant notre arrivée, le Gouvernement avoit découvert que pluſieurs jouailliers entretenoient avec les eſclaves des mines un commerce illicite de diamans; il y eut en conſéquence une loi qui défendit ce commerce, ſous les plus grieves peines.

Il y a dans Rio-janéiro pluſieurs cours de juſtice, toutes préſidées par le Viceroi. En affaires criminelles, la ſentence ſe prononce à la pluralité des voix dans le tribunal ſuprême. Le Viceroi actuel, qui ſe nomme Antonio Rolim de Moura, Comte d'Azambuja, a été long-tems Gouverneur de Bahia, & depuis trois ans il jouit de cette Vice-royauté.

Le huit Décembre, après avoir pris

à

à bord tous les rafraîchiſſemens dont nous avions beſoin, nous ſortîmes de la rade de Rio-janéiro, dirigeant notre route au Sud le long de la côte. Les quatorze premiers jours n'eurent rien de remarquable.

Le vingt-deux, étant par le trente-neuvieme degré trente-ſept minutes de latitude auſtrale, & par le quarante-neuvieme degré ſeize minutes de longitude occidentale, nous découvrîmes une multitude d'oiſeaux de l'eſpece que les Naturaliſtes appellent Proſillaria. Nous fûmes auſſi fréquemment environnés d'un grand nombre de marſouins d'une aſſez ſinguliere eſpece. La tête a une convexité frappante vers la gueule, dont la mâchoire inférieure forme un menton avancé. Sur la partie ſupérieure du derriere de la tête eſt une ouverture d'environ trois pouces de diametre, à travers laquelle l'animal reſpire. De chaque

côté de la tête paroît une raie blanche qui s'étend par derriere ; & ſur le dos il y a une grande tache blanche triangulaire : on en voit une autre ſous la gorge, & une troiſieme ſous le ventre. Ces marſouins ont quinze pieds de long, & ſont couleur de cendre.

Le vingt-trois Décembre, nous obſervâmes une éclipſe de lune ; & ſur les ſept heures du matin, nous apperçûmes à l'Oueſt un petit nuage blanc, dont il ſortit une traînée de feu qui s'étendit un peu à l'Oueſt ; & l'inſtant d'après nous entendîmes diſtinctement deux fortes exploſions, ſemblables au bruit du canon, qui ſe ſuccéderent immédiatement.

Le vingt-quatre, nous prîmes une tortue : elle peſoit cent cinquante livres. Nous tirâmes auſſi pluſieurs oiſeaux, parmi leſquels ſe trouva un albetros. De l'extrémité d'une de ſes aîles à l'autre, il y avoit neuf pieds

un pouce, & deux pieds un pouce ſix lignes du bec à la queue. Le thermometre ſe trouvoit ordinairement le ſoir à ſoixante-deux degrés environ, & à midi entre le ſoixante-ſixieme & le ſoixante-ſeptieme. A-peu-près dans ce même tems, nous obſervâmes moins d'apparence de rouille & de moiſiſſure qu'auparavant.

Le vingt-ſept, nous vîmes pluſieurs paquets de ces mauvaiſes herbes qui croiſſent ſur les rochers.

Le vingt-huit, les vents forcés au Sud-Eſt, au Sud & au Sud-Oueſt, nous obligerent de capeyer ſous notre grande voile. Le même jour les ſondes furent entre quarante-ſix & cinquante braſſes, fond de ſable fin & brun. Nous nous trouvions alors par les quarante degrés cinquante minutes de latitude méridionale, & les cinquante-huit degrés ſeize minutes de longitude occidentale de Londres.

Le vingt-neuf, le tems fut modéré, & nous trouvâmes entre quarante-ſix, quarante-neuf & quarante-ſept braſſes d'eau, fond de ſable gris.

Le trente, les vents varierent avec des intervalles de calme. Les ſondes ne différerent point de celles du jour précédent. Nous vîmes un lion de mer. Dans ce même tems nous obſervâmes pluſieurs jours de ſuite, de nombreux eſſaims de papillons & de cerf-volans.

Le trente-un ne fut remarquable que par de fréquens coups de tonnerre, des éclairs & de la pluie. Ce même jour, & les trois ſuivans, nous vîmes des baleines, & pluſieurs oiſeaux à-peu-près de la groſſeur d'un pigeon : ces oiſeaux ont le bec gris & les plumes blanches ſous le ventre.

Le quatre Janvier mil ſept cent ſoixante-neuf, nous vîmes une apparence de terre que nous prîmes d'abord pour l'île Pepy ; mais nous ne courûmes pas

long-tems vers cette terre prétendue, ſans nous appercevoir de notre erreur. L'air étoit froid & ſec : la ſonde rapporta ſoixante-douze braſſes, fond de vaſe & de ſable noir. Ce même jour & le ſuivant, le vent ſouffla par raffales, & nous obſervâmes une quantité de ces mauvaiſes racines que l'eau détache des rochers.

Le ſix, nous vîmes pluſieurs pinguoins, & beaucoup d'autres oiſeaux.

Le ſept, les vents du Sud-Oueſt fraîchirent ſi exceſſivement, que nous fûmes forcés de mettre à la cape. Nous trouvant alors au cinquante-unieme degré vingt-cinq minutes de latitude auſtrale, & au ſoixante-deuxieme de longitude occidentale, nous nous ſuppoſâmes dans le voiſinage des îles de Falkland ; mais leur longitude a été déterminée d'une maniere ſi imparfaite, que nous n'avions aucune certitude ſur leur vraie ſituation.

Le huit, la ſonde fut de quatre-vingts braſſes, fond de ſable noir & brun. Toutes ces circonſtances nous porterent à conclure que nous avions paſſé entre les îles de Falkland & le continent : dans cet intervalle l'air étoit froid, mais ſalubre.

Le neuf, nous vîmes des pingouins & des veaux marins.

Le onze, nous découvrîmes la terre de Feu; mais les vents nous reſtant contraires juſqu'au quinze, nous fîmes tous nos efforts pour venir mouiller dans la baie de Bonſuccès, un peu à l'Oueſt du détroit, afin que nous puſſions profiter de toute la marée pour nous élever de la côte : mais à meſure que nous en approchions, les ſondes devenoient ſi inégales & ſi irrégulieres, que nous craignîmes le danger d'un mauvais fond, & nous regagnâmes le large.

Le ſeize, à la faveur du vent & de

la marée, nous gouvernâmes ſur le port Saint-Maurice, & nous y vînmes jetter l'ancre. Les terres qui bordent cette baie ſont élevées & couvertes de bois. Sa latitude méridionale eſt de cinquante-quatre degrés quarante-quatre minutes, & ſa longitude occidentale de Londres eſt de ſoixante-ſix degrés quinze minutes. Nous trouvâmes dans une caſe, ſur le bord du rivage, pluſieurs morceaux de drap brun fabriqué en Europe.

Le dix-ſept, à dix heures du matin, nous levâmes l'ancre, & nous fîmes route pour la baie de Bon-ſuccès, où nous vînmes mouiller à une heure après midi, par neuf braſſes de profondeur, l'ancre d'affourche au Nord-Oueſt; & nous nous occupâmes le reſte du jour à trouver un lieu commode pour faire du bois & de l'eau.

Le Capitaine Cooke, M. Banks & le Docteur Solander deſcendirent à

terre pour aller à la rencontre de quelques ſauvages qui paroiſſoient ſur le rivage à la pointe de la baie. Ils amenerent à bord trois de ces Indiens, qu'ils revêtirent de fracs, après leur avoir donné du pain, du bœuf ſalé, &c. dont ils mangerent une partie, & emporterent le reſte. Ils refuſerent de boire du rum ou de l'eau-de-vie, après en avoir goûté, faiſant ſigne que cette liqueur étoit trop brûlante. Cette circonſtance pourroit peut-être confirmer l'opinion de ceux qui penſent que l'eau eſt la boiſſon naturelle de l'homme, ainſi que de tous les autres animaux.

Un de ces Indiens nous tint pluſieurs diſcours auxquels nous ne comprîmes rien. Un autre vola la couverture d'un globe, qu'il cacha ſous ſon manteau de peau; mais dès qu'il fut à terre, il la montra à ceux même à qui il l'avoit volée, & il s'en couvrit la tête, paroiſſant s'applaudir de ſon habileté. Ces

ſauvages auroient-ils du vol la même idée qu'en avoient les Lacédémoniens ?

Parmi ces ſauvages, il n'y en avoit point dont la taille excédât cinq pieds dix pouces. Ils joignent à beaucoup de quarrure un air robuſte, ſans cependant avoir les membres fort gros. Un viſage large & plat, le front étroit, de groſſes joues, le nez écraſé, de petits yeux noirs, une grande bouche, de petites dents, ſans être autrement belles, des cheveux noirs & droits qui tombent ſur l'une & l'autre oreille & ſur le front, & groſſiérement peints de brun & de rouge, ſont les principaux traits de la figure de ces ſauvages, qui ſont imberbes, ainſi que tous les indigenes de l'Amérique.

Leur habillement eſt un manteau de peaux de guanaques ou de veaux marins, dont ils s'enveloppent, ſe laiſſant quelquefois le bras droit nud. Les hommes portent ſur la tête des pana-

ches de laine filée de guanaques. Ce panache leur tombe ſur le front, & ſe noue par derriere avec des courroies.

On en voit pluſieurs de l'un & l'autre ſexe qui ſe peignent différentes parties du corps de rouge, de blanc & de brun. Les hommes, comme les femmes, s'impriment ſur le viſage divers traits qui leur traverſent le nez & les joues. Les femmes ont toutes des tabliers de peau, & portent ſur le dos leurs enfans, pliés dans le manteau qui leur ſert de vêtement. Ce ſont elles auſſi qui ſont chargées des ſoins domeſtiques les plus pénibles & les plus bas.

La réſidence de ces ſauvages eſt un petit village compoſé de treize cabanes, ſitué au bas d'une colline au Sud de la baie, & à deux milles environ du rivage. Ils ne ſont pas plus de cinquante en tout; & ce ſont les ſeuls habitans de ce pays, puiſque les contrées voiſines ſont abſolument déſertes. Rien au monde

n'eſt ſi chétif ni ſi miſérable que leurs habitations. Leur nourriture ſont les coquillages & le poiſſon. Ils ont pour armes des arcs & des fleches, dont ils ſe ſervent avec une merveilleuſe adreſſe. Leurs arcs ſont proprement faits, d'une eſpece de bois qu'on prendroit pour du hêtre ; & leurs fleches, garnies de plume à un bout, ſont armées, de l'autre, de pointes de pierres d'une eſpece de jaſpe, artiſtement taillées. Ils ont auſſi des chiens de deux pieds de haut environ, & aux yeux deſquels les Européens ne paroiſſent pas étrangers.

La baie de Bon-ſuccès s'étend de l'Eſt à l'Oueſt l'eſpace d'une lieue : d'une pointe à l'autre la diſtance eſt d'environ deux milles. Le mouillage eſt bon dans toute la baie. On y trouve depuis quatorze juſqu'à quatre braſſes d'eau, fond de ſable d'un brun foncé ; mais à une encablure du rivage, on n'y auroit qu'un fond de roche, & embarraſſé

d'une quantité de mauvaiſes racines. Les vaiſſeaux y ſont à l'abri des vents d'Eſt par la terre des Etats. Si on vouloit y faire du bois & de l'eau, ce lieu ſeroit très-propre pour ces opérations ; la contrée eſt couverte de bois & coupée par pluſieurs ruiſſeaux, dont quelques-uns viennent ſe décharger dans la baie.

Près du port Maurice, en tirant vers le Nord, entre le cap Saint-Vincent & Saint-Diégo, on rencontre une autre baie qui offre auſſi un bon mouillage.

Le détroit de Lemaire, du côté du Nord, eſt formé par le cap Saint-Antoine ſur la terre des Etats, & le cap Saint-Vincent ſur la terre de Feu ; & du côté du Sud, par le cap Saint-Barthélemi ſur la terre des Etats, & un haut-morne ſur la terre de Feu. Ce détroit a près de neuf lieues de long, & ſix ou ſept de large. Le flot y porte ſept

heures vers le Sud, & le juſant cinq heures vers le Nord. Le courant ſemble lui-même ſe diviſer; une partie court le long de la terre de Feu, & l'autre du côté de la terre des Etats. Les montagnes de part & d'autre ne ſont pas ſi élevées qu'on a voulu le faire croire, ni elles ne ſont pas toujours couvertes de neige, à l'exception de quelques endroits.

Après nous être munis de vingt tonneaux d'eau & de bois, & avoir rangé ſous le pont notre artillerie, afin d'être en état de manœuvrer plus librement dans les tempêtes dont on peut être aſſailli en doublant le cap Horn, nous appareillâmes de la baie de Bon-ſuccès le vingt-un Janvier, à deux heures après midi: le vent étant au Sud-Oueſt-quart-d'Oueſt, nous gouvernâmes au Sud-Sud-Eſt.

Le vingt-deux, le vent ayant paſſé à l'Oueſt, nous fîmes route au Sud.

Le vingt-trois, à quatre heures après midi, nous eûmes la vue de la terre, qui ſe préſentoit ſous la forme de trois îles, dans l'Oueſt-Sud-Oueſt.

Le vingt-quatre, elle nous parut à l'Oueſt, comme une chaîne de petites îles. Nous trouvâmes par la ſonde quarante braſſes de profondeur ; & ce même jour l'air fut d'un froid exceſſif.

Le vingt-cinq, nous eûmes la vue du cap Horn, dans le Sud-Oueſt quart de Sud, à la diſtance de cinq lieues. Il paroît comme une pointe fort baſſe, & à l'extrémité du Sud-Eſt de pluſieurs petites îles que les François ont nommées les îles de l'Hermitage. Ce cap, dont l'extrémité méridionale eſt bordée de pluſieurs rochers ſur leſquels on voit la mer ſe briſer, eſt ſitué par les cinquante-cinq degrés quarante-huit minutes de latitude auſtrale, & les ſoixante degrés quarante minutes de longitude occidentale de Londres. La variation de la

bouſſole étoit de vingt-un degrés ſeize minutes, & l'aiguille d'inclinaiſon plongeoit au ſoixante-quatrieme degré trente minutes. La ſonde fut de quarante-cinq braſſes, fond de cailloux & de coquilles briſées.

Nous découvrîmes auſſi au Nord du cap Horn une terre que nous jugeâmes être l'île dont parle Lemaire, & qui eſt connue ſous le nom de Diégo Ramiris. Nous n'avions alors que très-peu de nuit; circonſtance heureuſe dans des parages où les tempêtes ſont ſi fréquentes.

Le trente Janvier, nous nous trouvâmes par les ſoixante degrés deux minutes de latitude méridionale, & les ſoixante-treize degrés cinq minutes de longitude occidentale du méridien de Londres; & la variation fut de vingt-quatre degrés cinquante-quatre minutes. Nous ne nous approchâmes pas de plus près du pole auſtral. Arrivés à

cette latitude, nous changeâmes notre route, & gouvernâmes à l'Oueſt-Nord-Oueſt, ſans remarquer beaucoup de variation, pendant une quinzaine de jours d'un tems très-agréable.

Le ſeize Février les vents fraîchirent & varierent de l'Oueſt-quart-Sud-Oueſt au Sud-quart-Sud-Oueſt & au Sud.

Depuis le quatorze juſqu'au dix de Mars, continuant de faire voile au Nord-Oueſt, nous eûmes pendant les nuits des roſées ſi fortes que nous pouvions les regarder comme des pluies.

Le vingt-un, nous vîmes pluſieurs compagnies de ces oiſeaux qu'on rencontre en grand nombre ſous le tropique, & qu'on nomme Paille-en-cul. Nous en tirâmes deux, dont le plumage, d'un blanc éclatant, étoit nuancé d'un rouge vif. La queue étoit compoſée de deux longues plumes couleur de feu, & le bec étoit d'un rouge foncé. Nous

étions

étions alors par les vingt-cinq degrés vingt-une minutes de latitude méridionale, cent vingt degrés vingt minutes de longitude occidentale du méridien de Londres. Le tems & la mer favorisoient notre navigation; le ciel étoit serein, & nous respirions un air salubre.

Continuant de faire voile au Nord quelques degrés à l'Oueſt, entre la premiere & la seconde direction de la route qu'avoit suivie le Dauphin, le quatre Avril, nous eûmes la vue de la terre dans le Sud, à la distance de quatre lieues. Nous courûmes dessus, & lorsque nous en fûmes à portée, nous la prolongeâmes, la sonde à la main; mais une ligne de cent trente brasses ne nous donnoit point de fond. Nous reconnûmes que cette terre, qui s'étendoit au Sud-Sud-Oueſt l'espace de deux milles, est une île partagée en quatre divisions liées ensemble par des récifs & des bancs de sable. Dans la pre-

miere diviſion nous apperçûmes des Indiens, au nombre de trente environ. Ils étoient nuds; mais le moment d'après quelques-uns parurent vêtus. A la vue du pavillon que nous arborâmes, pluſieurs d'entre eux entrerent dans l'eau, & nous firent ſigne d'aborder. Tous étoient armés de lances. Ils ſont de couleur bronzée, & leurs cheveux ſont d'un noir d'ébene, ſans être crépus.

Cette île, qui n'a guere moins d'une lieue d'étendue, eſt ſituée par dix-huit degrés quarante-quatre minutes de latitude méridionale, & cent trente-huit degrés cinquante-huit minutes de longitude occidentale du méridien de Londres. Nous lui donnâmes le nom de Lagone, & nous obſervâmes que toute la contrée étoit couverte d'arbres, entre leſquels nous diſtinguions les cocotiers, les platanes, les palmiers, dont les rameaux épais & chargés de fruits, ombrageoient des gazons de verdure émaillés de fleurs.

L'après-midi, ſur les trois heures & demie, nous eûmes la vue d'une autre île dans le Nord-Oueſt du compas, éloignée de Lagone de vingt milles : nous gouvernâmes deſſus, & la prolongeâmes à la diſtance de ſix cents vingt pieds du rivage. L'île eſt d'une forme ovale : ſon plus grand diametre n'a pas plus d'un mille. Les côtes & l'intérieur en ſont boiſés ; mais rien ne ſembloit y annoncer qu'elle fût habitée. Vers le ſoir nous la perdîmes de vue.

Le lendemain matin, nous découvrîmes à l'Eſt une île baſſe d'environ trois lieues d'étendue. Toute la contrée, du côté oriental, étoit couverte de grands arbres, ſous leſquels nous apperçûmes diſtinctement des cabanes, des pirogues & des Indiens. Arrivés à la pointe occidentale, nous y vîmes la mer briſer avec force ſur un récif qui s'étend du rivage juſqu'à trois ou quatre milles au large : nous la nommâmes

l'île de l'Oiſeau. Elle eſt ſituée par dix-ſept degrés vingt-quatre minutes de latitude méridionale, & cent quarante-deux degrés cinquante minutes de longitude occidentale du méridien de Londres.

Le huit, nous eûmes auſſi connoiſſance d'une île, à laquelle nous donnâmes le nom de l'île de la Chaîne. Sa ſituation eſt par dix-ſept degrés vingt-quatre minutes de latitude, & cent quarante-cinq degrés vingt-ſix minutes de longitude occidentale de Londres.

Le dix Avril, dans la matinée, nous reconnûmes l'île Oſnabrug, qui nous reſtoit au Nord-Oueſt-quart-d'Oueſt cinq degrés trente minutes à l'Oueſt, & à la diſtance de ſix lieues. Laiſſant cette île au nord, nous découvrîmes du haut du grand mât, à midi, l'île du Roi George. Nous gouvernâmes deſſus; mais comme nous n'avions que très-peu de vent, nous employâmes trois jours

pour venir mouiller dans la baie de Port-Royal. Dès que nous fûmes ancrés, le Capitaine Cooke deſcendit à terre avec les ſoldats de la marine; mais il revint dans l'après-midi, ſans avoir vu perſonne de conſidération parmi les Indiens qu'il avoit rencontrés, & auxquels il avoit donné des clous, des boutons, des fauſſes perles & d'autres bagatelles, qui ſont d'un grand prix aux yeux de ces inſulaires.

Le lendemain, pluſieurs Officiers & MM. Green, Banks & Solander deſcendirent du côté le plus occidental de la baie. Les naturels du pays vinrent à leur rencontre, les reçurent avec des démonſtrations de joie & d'amitié, leur préſenterent des rafraîchiſſemens préparés à leur maniere, avec quelques pieces d'étoffes manufacturées dans l'île, & les conduiſirent enſuite en différens endroits de la contrée.

Dans cette tournée, le Docteur So-

lander perdit une lorgnette d'opéra, que les insulaires avoient fort admirée; circonstance qui ne permettoit pas de douter qu'elle n'eût été volée par quelqu'un d'entre eux. Il communiqua ses soupçons au chef d'un des districts de la contrée, & réussit, par signes, à lui faire entendre le tems & le lieu où elle lui avoit été enlevée. Le chef parut très-fâché de cet accident: ce n'est pas, comme nous avons eu occasion de nous en convaincre dans la suite, qu'il eût réellement de l'aversion pour ces tours de filouterie, mais parce qu'il craignoit que cette action, commise dans une premiere entrevue, ne nous fît concevoir de ses compatriotes une opinion défavorable, & ne les privât de tous les avantages qu'ils espéroient retirer de nous, & qu'ils surent se procurer par mille artifices, lorsque nous entrâmes avec ce peuple dans une plus intime liaison. Le chef, dans la vue de

détourner les impreſſions déſavantageuſes que ce vol pouvoit faire ſur nous, fit entendre, avec l'apparence de la plus parfaite probité, que le lieu où le larcin s'étoit fait, n'étoit pas de ſon diſtrict ; mais qu'il alloit en faire informer le chef de l'endroit ; qu'il tâcheroit de recouvrer, s'il étoit poſſible, le vol dont on ſe plaignoit ; & que, s'il ne pouvoit y parvenir, il ſe propoſoit d'offrir à M. Solander autant de pieces de draps qu'il en faudroit pour le dédommager de la perte qu'il avoit faite.

Les recherches du chef ne furent pas ſans ſuccès : la lorgnette fut rendue à M. Solander ; & cette prompte reſtitution nous priva du mérite que nous aurions eu en refuſant les pieces d'étoffes qui nous avoient été offertes. Mais en même tems elle nous fournit l'occaſion de convaincre ces inſulaires de notre généroſité, en leur prodiguant des préſens, pour une reſtitution que l'intérêt

ſeul avoit fait faire, & non la probité ; ſentiment qui leur eſt abſolument étranger, comme l'expérience nous le fit connoître.

Nous nous conduisîmes d'abord à leur égard d'une maniere ſi libérale, ou ſi prodigue, pour dire mieux, que nous les encourageâmes à concevoir de grandes eſpérances, à former d'exorbitantes prétentions, & à imaginer une infinité de ruſes pour nous tromper. Il eſt probable qu'ils n'auroient pas ſongé à mettre en uſage tant de petits détours, ſi nous leur euſſions paru plus économes & plus circonſpects.

Cependant l'acte de juſtice qui venoit de ſe faire ne nous permettoit pas de ſoupçonner de mauvaiſe foi les habitans, quoique nous nous viſſions trompés dans notre attente au ſujet des proviſions de cochons & de poules que, ſur le rapport de l'équipage du Dauphin, nous croyions y trouver. Mais

l'événement nous convainquit qu'on ne nous avoit donné de ce pays que des relations exagérées. Toutes les proviſions de vivres que l'île put nous fournir, ſe réduiſirent à une livre de porc frais pour chaque perſonne, par ſemaine.

Le troiſieme jour de notre arrivée, les principaux chefs de l'île ſe rendirent à notre bord : ils nous apporterent quelques cochons, & une petite quantité de fruits.

Le jour ſuivant, nous marquâmes le terrein que nous nous propoſions de retrancher, pour pouvoir y obſerver en ſûreté le paſſage de Vénus, que nous devions y attendre. Nous y deſcendîmes en même tems, avec armes & bagages; nous dreſſâmes nos tentes, & nous établîmes une garde, pour veiller à ce que les inſulaires n'enlevaſſent pas nos utenſiles. Malgré la conſigne, qui étoit de ne laiſſer entrer dans

le camp aucun Indien, un ſoldat de la marine, qui vouloit s'en amuſer, permit à pluſieurs d'entre eux de l'approcher. Il s'en fallut bien peu qu'il ne fût la victime de ſon indiſcrétion. Ces Indiens ſe jetterent ſur lui de la maniere la plus inattendue, lui arracherent ſon fuſil des mains, s'efforcerent de le tuer avec la bayonnette, & ſe ſauverent enſuite dans le bois. Nous envoyâmes auſſi-tôt à leur pourſuite : on les atteignit. L'aggreſſeur fut tué d'un coup de fuſil qu'il reçut dans la tête, & deux ou trois autres furent bleſſés : mais le fuſil qu'ils avoient emporté fut perdu ; nous ne pûmes même jamais ſavoir ce qu'il étoit devenu.

Immédiatement après cette expédition, nous abattîmes nos tentes, & le même ſoir nous les reportâmes à bord, avec tout le bagage. Le lendemain nous levâmes l'ancre. Nous nous touâmes juſqu'à l'endroit le plus commode

pour couvrir le camp qui devoit être retranché. Là nous amarrâmes de rechef notre vaiſſeau à un demi-mille du rivage, ayant deux ancres en barbe, & deux tiers de cable ſur chacune : nous portâmes enſuite, pour ſervir de croupiere, notre ancre d'affourche du côté de la terre, en en faiſant paſſer le cable à bas-bord. Dans cette poſition, nous préſentions le travers à la place que nous avions deſſein de fortifier. Nous paſſâmes la nuit à bord.

Dès que le ſoleil commença d'éclairer l'horiſon, nous fîmes une ſeconde fois nos diſpoſitions pour deſcendre à terre nos tentes, nos équipages & nos pieces à l'eau, que nous fîmes remplir, & diſpoſer comme un parapet, pour nous couvrir du côté où nous étions déja défendus par une riviere ; & de l'autre côté, nous conſtruisîmes des redoutes, que nous paliſſadâmes & garnîmes de canons & de pierriers. Nous

nous vîmes bientôt en état de nous ſoutenir dans ce poſte contre toutes les forces des inſulaires, en cas qu'ils ſongeaſſent à venir nous attaquer.

Après avoir pris pour notre ſûreté toutes les précautions que ſemble preſcrire une ſage prévoyance, nous établîmes un marché, où les inſulaires vinrent fréquemment apporter des fruits, des poules & quelques autres proviſions, qu'ils échangeoient contre des outils de fer, des clous, &c. Mais le Capitaine Cooke crut devoir reſtreindre ce commerce, & il déſigna une perſonne qui ſeroit ſeule chargée de faire ces échanges.

Le grand loiſir dont nous jouiſſions alors nous laiſſoit tout le tems de faire de fréquentes tournées dans l'intérieur de la contrée, & d'en viſiter les habitans. Tous nous invitoient à entrer dans leurs maiſons, nous y préſentoient des rafraîchiſſemens & de très-jolies fem-

mes, & nous preſſoient de les accepter, avec une franchiſe & une cordialité qui donnoient un nouveau prix aux choſes qui nous étoient offertes. Nous trouvions par-tout la même hoſpitalité, le même accueil & la même conſidération. Ce qui nous ſurprenoit, c'eſt qu'il étoit rare que nous ne fuſſions pas volés dans ces mêmes maiſons dont les maîtres nous combloient de careſſes, & où notre préſence ſembloit répandre la joie & les plaiſirs.

Cette île, que M. Wallace, commandant le Dauphin, vaiſſeau de guerre de vingt canons, a nommée l'île du Roi George, reçoit des naturels du pays le nom d'Otahitî. Elle eſt compoſée de deux péninſules d'inégale grandeur, unies par un iſthme qui eſt une terre baſſe, dont la courbure forme une baie ouverte au Nord-Eſt. La plus grande péninſule eſt appellée Othatî-Nua; la plus petite reçoit le nom d'Ota-

hitî-Eta. La premiere ſe nomme auſſi quelquefois Obreabo, en l'honneur de la Reine Obrea.

Otahitî n'a pas moins de quarante lieues de circonférence, & ſon plus grand diametre eſt d'environ quinze lieues. Le port Royal eſt ſitué près de la pointe occidentale de l'île. De cette pointe, la côte court Eſt-quart-Sud-Eſt l'eſpace de neuf milles, & ſe joint par un récif à trois îlots qui forment une baie, nommée la baie de la Société. De-là, la côte va toujours en s'abaiſſant juſqu'au fond de la baie, formée par la courbure de l'iſthme qui unit les deux péninſules, dont la plus petite, d'une forme ovale, eſt par-tout bordée d'un récif qui s'étend à deux milles au large, ſur lequel la mer briſe avec force. Pluſieurs coupures ou paſſes offrent aux vaiſſeaux un ancrage ſûr en-dedans du récif. Toute la côte ſeptentrionale de l'île eſt également dé-

fendue par un récif à-peu-près de même largeur, en-dedans duquel les vaiſſeaux peuvent aborder par des coupures qu'on y rencontre de loin en loin; mais il y faut être de la plus grande défiance ſur les fonds, où ſouvent les vaiſſeaux ſeroient expoſés au plus grand danger.

Rien de plus agréable que l'aſpect de l'île. De hautes montagnes couronnées d'arbres & d'arbuſtes en occupent l'intérieur. De ces montagnes ſortent quantité de ſources, dont les eaux ſerpentent dans les vallées, & y entretiennent une éternelle verdure. Des bords de la mer juſqu'au pied des montagnes, on parcourt un terrein uni, couvert de plantations de divers arbres fruitiers, & entrecoupé de ruiſſeaux, qui ſervent à fertiliſer la contrée & à l'embellir de toutes les graces champêtres.

Otahitî eſt ſous le gouvernement

d'un ſeul chef, qui jouit d'un pouvoir illimité. Ce Souverain nomme ſes Lieutenans dans les différens diſtricts. Ceux-ci ſont chargés d'entretenir le bon ordre, de lever des impoſitions qu'une longue habitude a érigées en droits.

Ces inſulaires ſont ſoumis à des uſages généralement reconnus, qui leur tiennent lieu de loix écrites. D'anciennes coutumes ont annexé des amendes ou des châtimens à de certaines fautes ou de certains crimes qui peuvent troubler l'ordre & la tranquillité publics. Les voleurs y ſont punis ſelon la nature du vol. Il y a peine de mort pour ceux qui auront dérobé des armes ou quelques pieces d'étoffe. L'uſage eſt de les pendre à des arbres, ou de les précipiter dans la mer. Mais cette ſévérité n'a point lieu contre ceux qui ne volent que des fruits ou des proviſions de bouche; les voleurs en ſont quittes pour la baſtonnade, & une reſtitution forcée, ſi

elle

elle eſt poſſible. Cette pratique paroît être aſſez judicieuſe; les peines pour la même faute y ſont ſagement proportionnées aux motifs qui l'ont fait commettre. Ils penſent que celui qui a la lâcheté de voler des armes ou quelques pieces de toile, ne peut être qu'un pareſſeux ou un avare, vices également nuiſibles, que la ſociété eſt intéreſſée à réprimer. Mais ce ſeroit, ſelon eux, une barbare cruauté d'ôter la vie à un homme que la faim a contraint de ſatisfaire les deſirs irréſiſtibles de la nature.

La différence qu'on remarque dans la taille & la couleur des habitans d'Otahitî feroit croire que ce peuple eſt compoſé de deux différentes races. On doit dire qu'en général ce ſont de très-beaux hommes. La plupart d'entre eux ont ſix pieds trois pouces, meſure d'Angleterre; les autres n'ont pas moins de cinq pieds ſix pouces: mais

ni leur force ni leur vigueur ne répondent à la majeſté de leur taille ou de leur quarrure. Leurs membres ont une flexibilité qu'on trouveroit difficilement en Europe, même parmi les femmes les plus délicates. Ils acquierent cette extrême ſoupleſſe dans la danſe, dont ils font, dès leur plus tendre jeuneſſe, un continuel exercice. Leur danſe eſt toujours accompagnée de diverſes inflexions de corps, de geſtes comiques, de poſtures laſcives & de mouvemens extravagans. Ces exercices toujours violens les rendent légers à la courſe, & donnent à tous leurs mouvemens une ſurprenante agilité : mais ne les empêchent-ils pas d'atteindre à ce degré de force que ſemble annoncer l'élévation de leur taille ?

Le teint de ces inſulaires eſt de couleur bronzée, mais plus clair que celui des indigenes de l'Amérique. On en voit, mais en petit nombre, dont la

peau n'eſt pas moins blanche que celle des Européens; & parmi ces blancs, quelques-uns ont des cheveux roux; ce qui eſt rare : généralement la couleur en eſt noire.

Leurs vêtemens ſont d'une étoffe aſſez ſinguliere, qu'ils fabriquent eux-mêmes avec l'écorce d'un arbuſte cultivé dans le pays. Ces vêtemens ne varient pas moins dans la forme que dans la maniere de les porter; deux choſes qui, réglées en Europe avec l'exactitude la plus ſcrupuleuſe, chez ces inſulaires, dépendent de la fantaiſie, du caprice, & particuliérement de la température de l'air.

Dans le jour, ils portent d'ordinaire une ceinture qui leur couvre les parties naturelles. Si le ciel eſt ſerein, ils s'enveloppent d'une piece d'étoffe d'environ ſix pieds de longueur. Cette piece, qui a dans le milieu une ouverture faite pour y paſſer la tête,

flotte négligemment ſur leurs épaules, & les couvre juſqu'aux genoux. Dans leurs maiſons, ils roulent cette eſpece de manteau autour de leurs reins.

C'eſt auſſi là le ſeul habillement des femmes. Elles en font pluſieurs plis, dont elles s'enveloppent les parties naturelles, & le tiennent tellement ſerré au-deſſous des reins, qu'elles en ont dans leur démarche un air de gêne & de contrainte.

L'uſage de ſe peindre les feſſes d'un bleu foncé eſt général dans les deux ſexes. Pour fixer ces traits & les rendre ineffaçables, ils ſe piquent la peau avec un os pointu, & verſent ſur ces piquures une teinture bleue qu'ils appellent Tat-tow; terme dont ils ſe ſervirent, en nous voyant écrire, pour déſigner les lettres.

Les hommes laiſſent croître leurs cheveux, qu'ils relevent & attachent ſur le ſommet de la tête avec des plu-

mes d'oiſeaux. Les femmes les portent plus courts, & les laiſſent tomber en boucles autour de leur cou. Les uns & les autres s'entortillent auſſi quelquefois la tête d'une piece de toile blanche, de leurs fabriques, en forme de turban.

Les femmes portent ſur le front une eſpece d'aigrette, faite de cheveux qu'elles ont treſſés avec des ſoins infinis; tant le deſir de plaire eſt général, & naturel au ſexe de toutes les contrées! Mais ce qu'elles eſtiment le plus dans leur parure, ce ſont des pendans d'oreilles de perles fines. Elles ne ſont point dans l'uſage de porter des colliers ni des bracelets.

Les hommes ne ſe raſent que les mouſtaches & les joues, & laiſſent croître la partie inférieure de leur barbe, à laquelle ils donnent différentes formes. En ce point, ces inſu-

laires different des aborigenes de l'Amérique, qui ſont imberbes.

La circonciſion, recommandée par Dieu à Abraham, comme la marque caractériſtique de la nation Juive, eſt généralement pratiquée dans Otahitî, ſans autre motif que celui de la propreté. Ils déſignent les incirconcis par un terme que la décence ne permet pas de répéter.

Il ſeroit naturel de croire qu'un peuple qui a fait ſi peu de progrès dans la culture des mœurs & des arts, doit vivre dans une heureuſe égalité, ou du moins n'être ſoumis qu'à des conventions générales, établies pour entretenir la félicité publique : mais il n'en eſt pas ainſi à Otahitî. Depuis longtems l'égalité y eſt rompue. Il y a déja une diſtance prodigieuſe d'un homme à un autre homme : en un mot, on y voit des maîtres & des valets; tant les paſſions nous portent naturellement à

aſpirer à l'empire, & à abuſer de nos facultés pour nous aſſervir ceux que la nature a fait nos égaux!

Entre les habitans libres d'Otahitî, il y en a peu qui n'aient à leur ſervice une troupe de valets répandus autour de leurs maiſons ; & ces valets ſont peut-être les plus adroits filoux qu'on puiſſe rencontrer : c'eſt un fait que l'expérience nous a confirmé plus d'une fois, à notre déſavantage.

Mais ces habiles filoux ne volent guere que les choſes dont ils eſperent retirer quelques avantages. S'il arrive que l'effet qu'ils ont enlevé ne leur ſoit d'aucune utilité, ils le rendent, ou l'expoſent dans un lieu où il puiſſe être apperçu de celui qui en étoit le propriétaire : c'eſt ce dont nous avons eu occaſion de nous convaincre. Ils parvinrent une fois, de nuit, à ſe gliſſer ſecrétement dans notre camp, d'où ils emporterent, ſans être apper-

çus, notre octan, inſtrument qui nous étoit indiſpenſablement néceſſaire pour nos obſervations aſtronomiques, le principal objet de notre voyage. Ils le garderent quelques jours; mais après s'être bien convaincus que cet inſtrument ne pouvoit leur être d'aucun uſage, l'un d'eux ſe chargea de venir nous informer qu'il avoit vu un de ſes compatriotes emporter cette piece, & la cacher derriere un arbre qu'il nous indiqua, en nous aſſurant toujours qu'il n'avoit pu reconnoître l'auteur du vol. Nous trouvâmes effectivement dans l'endroit déſigné notre inſtrument aſtronomique, que l'examen qu'ils en avoient fait avoit mis un peu en déſordre; mais ce dommage fut aiſément réparé.

La nature, qui a par-tout embelli le ſexe de mille traits charmans, ſemble avoir réſervé ſes plus précieux dons pour les femmes d'Otahiti. Tous

leurs traits ſont agréables ; leur taille eſt ſouple, élégante & majeſtueuſe : elles joignent à une figure intéreſſante un corps dont les contours gracieuſement arrondis, & dans les plus exactes proportions, leur feroient accorder le prix de la beauté ſur toutes nos Européennes. Mais ces belles Otahitiennes ſont laſcives, & ne mettent point la continence au rang des vertus. Nos ſoldats & matelots les trouverent ſi favorables à leurs deſirs, qu'ils n'eurent d'autre embarras que celui du choix, pendant tout notre ſéjour dans cette île.

Le mariage eſt, chez ces inſulaires, un engagement pour la vie. Une circonſtance bien ſinguliere, c'eſt qu'auſſitôt qu'un homme s'eſt choiſi une épouſe, il eſt exclu de la ſociété des femmes & des garçons pendant les repas, & il eſt obligé de manger avec ſes domeſtiques : auſſi ne ſont-ils

pas fort empreſſés à ſe ranger ſous le joug de l'hymen. Les filles, libres d'écouter les penchans de leur cœur, ſe livrent ſans ſcrupule à tous ceux qui ſollicitent leurs faveurs, & jouiſſent de cette liberté juſqu'à ce que devenues enceintes, les parens ſont forcés de les marier.

Les coutumes de ce peuple n'accordent au Souverain de l'île qu'une ſeule épouſe ; mais elles lui laiſſent la liberté de ſe choiſir un certain nombre de concubines. La politique barbare de ce gouvernement exige que tous ſes enfans naturels ſoient étouffés en naiſſant, pour prévenir les déſordres que pourroient occaſionner leurs communes prétentions à ſuccéder à la ſouveraineté.

La marque de la ſouveraineté eſt une eſpece de ceinture rouge, à laquelle les habitans donnent le nom de Maro. Lorſque l'Eréi, c'eſt ainſi que ſe

nomme toujours le chef, ceint pour la premiere fois cette marque de ſon autorité, toute l'île ſe livre à des réjouiſſances publiques qui durent trois jours conſécutifs. L'Eréi, après ſon inveſtiture, eſt toujours ſervi à table par les perſonnes de ſa ſuite. Ses courtiſans lui coupent les morceaux qu'ils lui mettent dans la bouche avec les doigts, qu'ils doivent tremper, à chaque fois, dans une bole de lait de noix de cocos.

L'énumération des habitans de l'île ſe monte à ſoixante & dix mille. Ils croient l'exiſtence d'un Être ſuprême, auquel ils donnent le nom de Maw-we. Ce grand Être a engendré un nombre infini de Divinités ſubalternes, qui ſont chargées de préſider aux différentes parties de la création. Le Maw-we ſecoue la terre au gré de ſes caprices, ou plutôt il eſt le Dieu des tremblemens de terre.

Ces insulaires n'ont aucun établissement religieux, aucune espece de culte extérieur. Ni les mouvemens de la nature, ni les lumieres de la raison n'ont pu, jusqu'à présent, les porter à rendre publiquement à la Divinité des actions de graces : ils pensent au contraire que l'Être suprême est trop élevé au-dessus des créatures, pour être affecté des actions qu'elles peuvent commettre sur la terre.

Cependant nous avons remarqué chez ce peuple quelques actes de religion, tels que les cérémonies funéraires, & quelques autres auxquels on a destiné un certain ordre d'hommes que nous appellons prêtres; mais cette dénomination pourroit fort bien être très-impropre : du moins ces hommes n'ont-ils aucun rapport avec la Divinité.

Ces peuples ont des notions d'une vie future : ils esperent revivre dans

une autre île, où ils doivent être transportés après leur mort : mais ils imaginent si peu que ce soit pour y être récompensés ou punis des bonnes ou mauvaises actions commises pendant la vie, qu'ils sont très-persuadés que chaque individu, prince, maître ou valet, s'y retrouvera dans l'état où il étoit déja dans cette île.

Ils croient que le soleil & la lune ont donné naissance à toutes les étoiles, & ils supposent que les éclipses doivent être le tems de la copulation. Ils sont aussi dans la persuasion que la plus grande partie de la terre est placée à une grande distance à l'Orient de leur île, qui a été détachée du continent, tandis que la Divinité le traînoit vers la mer, avant de s'être décidé sur l'aspect qu'il devoit lui faire prendre.

Ces insulaires, comme nous l'avons dit, ne rendent à la Divinité aucun

culte extérieur; cependant nous avons ſouvent obſervé que dans leurs repas ils commencent par prendre une légere portion des mets préparés, qu'ils mettent à l'écart, comme une offrande au Maw-we.

S'il ſurvient des conteſtations entre les habitans touchant la propriété des terres, le plus fort ſe met en poſſeſſion du terrein conteſté: mais le plus foible porte ſes plaintes à l'Eréi; & ce chef, dans les vues politiques de maintenir l'égalité entre ſes ſujets, manque rarement d'accorder au plus pauvre la terre qui étoit en litige.

Leurs cérémonies funebres ont des ſingularités remarquables. Le cadavre eſt dépoſé dans un hangard conſtruit exprès à quelque diſtance de l'habitation de la famille: là, il eſt étendu ſur un échaffaud, & couvert d'une belle toile. Alors un prêtre, appellé l'Heavah, vêtu d'un manteau garni de

plumes brillantes, & accompagné de deux jeunes garçons peints en noir, jette des fleurs & des feuilles de bambou ſur le mort, à qui il préſente quelque nourriture, qu'il dépoſe à ſes côtés ; & enſuite il eſt conſtamment occupé pendant trois jours à parcourir les bois & les champs de tous les environs, d'où chacun ſe retire à ſon approche.

Cependant les parens du défunt conſtruiſent un hangard contigu à celui où repoſe le cadavre, où ils s'aſſemblent. Dans ce lieu conſacré à la douleur, les femmes viennent témoigner leurs regrets par les pleurs, des chants lugubres ; & au milieu de leurs plaintes lamentables, elles ſe font en diverſes parties du corps des bleſſures qu'elles vont enſuite laver dans une riviere ou dans la mer. Ces triſtes devoirs ſont continués pendant trois jours.

Lorſque les chairs corrompues laiſſent les os à découvert, le ſquelette eſt dépoſé dans un tombeau de pierre. Ce tombeau eſt d'une forme pyramidale (*).

L'île d'Otahitî eſt preſque par-tout cultivée. Le plat pays, qui s'étend depuis le pied des montagnes qui occupent l'intérieur de l'île, juſqu'au rivage, eſt conſacré aux plantations d'arbres fruitiers. Les plus communs ſont ceux qui produiſent le cocos, l'igname, le fruit à pain, la banane, l'écorce dont on fait des étoffes, la patate, eſpece de pomme de terre,

(*) Dans l'endroit de l'île le plus ſolitaire, nous avons vu une de ces pyramides beaucoup plus élevée que toutes les autres : elle étoit bâtie de pierres brutes, poſées les unes à côté des autres. Là repoſoient ſans doute les cendres de quelque ancien prince. Sur le ſommet étoient les becs de pluſieurs oiſeaux, & des os de poiſſons. Il eſt probable que c'étoit-là les reſtes des préſens qu'on avoit offerts au défunt.

qui

qui ne differe de celle de France que par un petit goût d'amertume.

La principale nourriture de ces inſulaires ſont les fruits, les légumes & le poiſſon, qu'ils prennent de diverſes manieres & très-adroitement. Il leur eſt aſſez ordinaire de manger le poiſſon crud. Quelques perſonnes de notre bord voulurent les imiter dans cet uſage, & trouverent que ce mets n'étoit pas déſagréable. Ils ſe nourriſſent auſſi de cochons, dont ils ont des troupeaux nombreux; mais ils préferent la viande de chiens à celle de tous les autres animaux. Nous avons vu chez eux des canards parfaitement reſſemblans à ceux d'Europe.

La maniere dont ils font rôtir leurs viandes mérite une deſcription particuliere. Ils font des fours ſouterrains, dont ils pavent le fond: ils y allument du feu, ſur lequel ils mettent pluſieurs pierres. Lorſque le four eſt

ſuffiſamment échauffé, ils en retirent le charbon & les cendres. Dans ce four ainſi préparé, ils placent leurs viandes enveloppées de feuilles, & par-deſſus, les pierres ardentes : le tout étant recouvert de terre, la piece de viande cuit dans ſon jus, & devient un mets délicieux.

Ces inſulaires mangent beaucoup, & avec une eſpece de voracité. Ce qui leur tient lieu de pain, ſont les patates, les ignames, & une eſpece de fruit laiteux & farineux qui, lorſqu'il eſt cuit, a du pain l'apparence & le goût. Ils font une eſpece de pâte de la pulpe qui s'attache aux coquilles de noix de cocos & de bananes. Cette pâte eſt communément deſtinée pour le ſouper & le déjeûner.

L'eau eſt leur boiſſon ordinaire. Ils boivent auſſi du lait de noix de cocos; mais ils n'ont aucune liqueur ſpiritueuſe, ſi ce n'eſt celle qu'ils tirent

d'une eſpece de poivre qui croît dans le pays, & qu'ils font fermenter dans l'eau. Mais cette liqueur ne paroît guere que ſur les tables des chefs de la contrée.

Les connoiſſances qu'ils ont de la médecine ſont extrêmement bornées, mais communes à tous. Il eſt rare de rencontrer parmi eux des perſonnes infirmes. Ils atteignent à la plus heureuſe vieilleſſe, ſans preſque aucune incommodité. Ils ont pour leurs maladies des remedes empiriques, dont une longue expérience leur a fait reconnoître l'utilité; ſans avoir jamais fait de recherches ſur les propriétés & la maniere d'opérer de ces remedes.

Leurs inſtrumens de muſique ſont le tambour & une eſpece de flûte de roſeau à trois trous, dans laquelle on ſouffle avec le nez.

La pêche s'y fait avec le filet &

l'hameçon. Leurs filets, assez semblables aux nôtres, sont tissus de fibres d'écorce d'arbre, dont ils font aussi leurs lignes. Leurs hameçons sont de différente grosseur, selon l'usage auquel ils les destinent. Ceux qui leur servent à prendre les requins, sont faits d'un bois dur & pesant, & d'une figure convenable. Ils en ont une grande quantité de petits, faits de nacre artistement travaillée, & de différentes formes circulaires.

L'industrie des habitans d'Otahiti est sur-tout remarquable dans la manufacture de leurs étoffes, tissues avec l'écorce d'un arbuste soigneusement cultivé dans l'île. Cette écorce, après en avoir enlevé la surface extérieure, à cause de sa dureté, se met dans l'eau en macération pendant trois jours. Elle est ensuite étendue sur une planche très-unie, où étant battue, elle devient glutineuse, & acquiert la

viſcoſité d'une pâte ferme. L'inſtrument dont ils ſe ſervent pour battre cette écorce préparée, eſt un morceau de bois très-compact & très-dur, qui eſt équarri & rayé ſur ſes quatre faces. Cet inſtrument, ſans y comprendre le manche, a quinze pouces de longueur, ſur ſix de circonférence: mais les rainures ne ſont pas également larges & profondes ſur chaque face. Celle dont on fait d'abord uſage n'a que dix de ces rainures; la derniere en a environ ſoixante. Cette derniere laiſſe une eſpece de canelure ſur l'étoffe, qui s'étend & s'amincit ſous les coups de cet inſtrument, à-peu-près de la même maniere que l'or ſe forme en feuilles ſous le marteau. Cette étoffe, par le blanchiſſage, acquiert une extrême blancheur; &, quoique faite ſi ſimplement, elle a néanmoins beaucoup

de force & de conſiſtance. Elle ſeroit d'une grande utilité dans nos manufactures de papier. Il s'en fabrique dans l'île une très-grande quantité. Nous pouvions en avoir pour un clou pluſieurs aunes. Ils réuſſiſſent parfaitement à les teindre en rouge, en jaune, en brun & en noir. Comme cette étoffe doit être battue juſqu'à ce qu'elle ſoit extremement mince, pour en avoir de plus épaiſſe, ils en étendent deux ou trois pieces l'une ſur l'autre, & les collent enſemble. Celle qu'on porte dans le deuil eſt double : elle eſt blanche du côté de la peau, mais en dehors elle eſt brune & tachetée de noir.

Comme ces inſulaires ſont ſouvent en guerre avec les îles voiſines, ils ont pour arme défenſive une eſpece de cuiraſſe de forme ſémi-circulaire. Cette cuiraſſe ou cotte de maille, comme on voudra l'appeller, a une échan-

crure arrondie dans le milieu de la ſection. Elle eſt compoſée d'une bordure d'ozier, que recouvre une étoffe fortement tiſſue, & faite de fibres de noix de cocos cordonnées enſemble. Sur cette étoffe on voit trois rangs de plumes de pigeon en demi-cercle ; & entre chaque rang de plumes, un autre rang de dents de requins. Les bords ſont garnis de très-belles ſoies blanches de Barbet, & toute la cuiraſſe eſt ornée de pieces rondes de nacre, d'environ deux pouces de diametre. Une de ces cuiraſſes leur couvre la poitrine, & une autre, les épaules & le dos.

Leurs armes offenſives ſont l'arc, la javeline, qui eſt une eſpece de pique d'un bois très-dur, qu'ils lancent avec autant d'adreſſe que de célérité, & la hache. Cette hache eſt une pierre tranchante de la couleur du

jaſpe ou de la pierre de touche, qu'ils attachent à l'extrémité d'un manche de bois, & qui reſſemble beaucoup à une houe de jardin.

Les habitans de cette île commercent avec ceux des îles voiſines qui ſont à l'Eſt d'Otahitî, & que nous avions découvertes ſur notre paſſage. Pendant trois mois de l'année les vents qui ſoufflent conſtamment de la partie de l'Oueſt, leur ſont très-favorables pour cette navigation. Leur commerce conſiſte à échanger leurs étoffes & des proviſions de bouche, contre des perles fines, & ces belles ſoies de Barbets dont nous avons parlé.

Quelques jours après notre arrivée à Otahitî, les habitans nous informerent qu'il n'y avoit pas long-tems qu'un vaiſſeau étranger avoit relâché dans leur île; & leur ayant fait voir tous les différens pavillons d'Europe,

ils nous assurerent que ce vaisseau avoit toujours arboré pavillon Espagnol (*). Nous découvrîmes à Batavia que ce vaisseau étranger étoit celui que commandoit M. de Bougainville, dans le voyage qu'il a fait autour du monde par ordre de la Cour de France. D'après le récit que ces insulaires nous ont fait du séjour des François dans leur île, il paroît qu'ils y ont d'abord vécu en bonne intelligence avec les naturels du pays; mais quelques-uns de ces derniers ayant surpris trois personnes de l'équipage qui se baignoient au bord de la mer, les massacrerent, & se saisirent de leurs habits. Les François envoyerent à leur poursuite, en tuerent un

(*) Il est inutile de relever les absurdités contenues dans ce paragraphe & le suivant. M. de Bougainville, dans la seconde Édition de son *Voyage autour du Monde*, a répondu à ces imputations, destituées de toute vraisemblance.

des aggreſſeurs, en prirent un autre priſonnier, & l'emmenerent avec eux.

Les gens de notre équipage ne tarderent pas à s'appercevoir que les belles Otahitiennes qu'ils avoient choiſies pour femmes pendant leur ſéjour dans l'île, étoient attaquées d'une certaine maladie que les François leur avoient donnée, en reconnoiſſance des faveurs qu'ils en avoient obtenues.

Le quatre de Juin, un ciel ſerein & ſans le plus léger nuage permit à MM. Green, Cooke & Solander d'obſerver, avec la plus ſcrupuleuſe exactitude, le paſſage de Vénus (*).

(*) Suivant les calculs de M. de la Lande, l'obſervation d'Otahitî, comparée avec celle que M. l'Abbé Chappe fit à Saint-Joſeph en Californie, donne pour la parallaxe du ſoleil dans ſes moyennes diſtances, 8 ſecondes & $\frac{53}{100}$; comparée avec celle de MM. Dymond & Wales, faite au

L'obſervation réuſſit auſſi complettement qu'on pouvoit le deſirer. Comme cette obſervation avoit été le principal objet de notre voyage dans la mer du Sud, nous ne ſongeâmes plus qu'à nous préparer à notre départ.

Dans ce même tems, deux Officiers, s'étant engagés dans une querelle qui cauſa beaucoup de troubles à bord, convinrent de terminer leur différend par le duel. Munis de piſtolets, ils deſcendirent ſecrétement à terre. Ils ſe chargerent d'abord ſans

fort du Prince de Galles ſur la baie d'Hudſon, elle donne 8 ſecondes 55 ; avec celle de Cajanebourg, en Finlande, 8 ſecondes 52 ; avec celle du P. Hell, à Wardhus, au Nord de la Laponie, 8 ſecondes 72. Mais M. de la Lande penſe qu'il faut rejetter celle-ci, & ſon dernier réſultat eſt que la parallaxe moyenne du ſoleil eſt tout au plus de 8 ſecondes 55 ; ce qui donne pour la diſtance moyenne du ſoleil, 34558400 lieues communes de France, de 2283 toiſes chacune. *Voyez* le Mémoire ſur le paſſage de Vénus par M. de la Lande, à Paris, chez Lattré, Graveur, rue Saint-Jacques.

aucun fâcheux accident ; mais avant qu'ils euſſent le tems de faire une ſeconde décharge, ils furent arrêtés & reconduits à bord.

Pendant notre ſéjour à Otahitî, MM. Banks & Solander, Naturaliſtes déja célebres, ſe ſont occupés à étendre leurs recherches ſur cette île : ils y ont fait une très-riche collection de plantes, de poiſſons & de quelques oiſeaux, dont ils donneront une deſcription exacte dans l'hiſtoire de ce voyage qu'ils ſe propoſent de publier.

L'application particuliere que nous donnâmes à l'étude de la langue d'Otahitî, nous mit en état de pouvoir converſer avec ſes habitans, avant de quitter cette riante contrée. Leur langue, dont les mots ne ſont preſque compoſés que de voyelles, eſt, comme celles de tous les peuples qui vivent entre les tropiques, douce,

flexible, chantante, & facile à prononcer.

Nous eûmes encore la ſatisfaction de voir croître dans cette terre fertile toutes les graines d'Europe que nous y avions ſemées, à l'exception de celles de melon, de moutarde & de creſſon.

Tout étant préparé pour notre départ, nous prîmes congé de nos inſulaires; & le treize Juillet mil ſept cent ſoixante-neuf, nous appareillâmes de la baie de l'île George, ayant à bord un Indien, nommé Tobia, lequel avoit été autrefois grand-prêtre d'Otahitî: mais quelques ſujets de mécontentement qu'il avoit éprouvés de la part du dernier Régent, le diſpoſerent à quitter l'île; & il s'embarqua avec nous, ſuivi d'un domeſtique, dont le nom eſt Tiato.

En partant d'Otahitî, nous fîmes voile à une petite île que nous avions

apperçue du ſommet d'une montagne de l'île George. Les naturels donnent à cette île le nom de Titeroah. Ce n'eſt exactement qu'un groupe de ſept petits rochers. Elle appartient au Souverain d'Otahitî. Il en retire du poiſſon, des tortues de mer, &c. Elle eſt ſituée à ſept lieues au Nord de la baie de Port-Royal, par les dix-ſept degrés dix minutes de latitude auſtrale, & cent cinquante degrés de longitude occidentale du méridien de Londres.

De Titeroah, nous gouvernâmes au Nord-Oueſt. Le lendemain, nous découvrîmes les hautes terres d'une île que ſes habitans au rapport de Tobia, nomment Vliateah : mais ce jour & le ſuivant, nous n'eûmes que très-peu de frais.

Le dix-ſept, nous courûmes ſur une île qui porte le nom d'Oahena ; & en peu d'heures nous vînmes mouiller

dans une très-belle baie, qu'on nomme Owarre, où nous reſtâmes deux jours à l'ancre. L'île d'Oahena a quinze lieues de circuit. L'imagination la plus vive ne peut pas ſe repréſenter un ſéjour plus enchanteur. Le rivage eſt bordé d'arbres chargés de fruits, entre leſquels on voit les cocotiers élever leurs tiges fécondes. Des boſquets égayés par le ramage de mille oiſeaux, des prairies d'où s'exhale le parfum des fleurs, qu'arroſent les eaux tranſparentes de pluſieurs petits ruiſſeaux qui y ſerpentent en murmurant; la fertilité ſurprenante du ſol, l'inégalité du terrein, dont le déſordre heureux & la naïve négligence offrent à l'œil qui s'y repoſe les plus riches payſages, tout y frappe d'admiration. Elle eſt une des îles conquiſes par les armes d'Opuna, Souverain qui a ſa réſidence dans une île voiſine.

Les habitans de cette terre fortunée

ſont les hommes les mieux faits & les plus beaux qu'on puiſſe jamais voir. Les femmes ſur-tout y ſont raviſſantes. La nature ſemble s'être plue à embellir ce ſexe charmant de toutes les graces que les Poëtes ont prêtées à la mere des amours. Mais des qualités qui ne leur ſont pas moins honorables, c'eſt l'humanité, la droiture, la franchiſe de l'âge d'or qu'on trouve chez ces inſulaires. Ils nous donnerent, pour quelques bagatelles, une ample proviſion de cochons, de volailles, de poiſſons & de fruits de toute eſpece. Ils ne furent pas peu ſurpris, à la vue de notre vaiſſeau : c'étoit le premier qu'ils euſſent jamais vu. Nous eûmes toutes les peines du monde à leur perſuader de venir à notre bord. Ce ne fut qu'avec crainte qu'ils s'y expoſerent. Ils en conſidérerent la ſtructure avec autant de plaiſir que d'étonnement.

D'Oahena,

D'Oahena, nous tirâmes un peu à l'Oueſt. Le jour ſuivant, qui étoit le vingt, nous vînmes mouiller dans une baie à laquelle les naturels du pays donnent le nom d'Oapoah. Elle eſt ſituée au Nord d'une île où nous a conduits Tobia, & qu'il nomme Vliateah. Sa latitude méridionale eſt de ſeize degrés quarante-ſept minutes, & ſa longitude occidentale, méridien de Londres, de cinquante-un degrés quarante minutes.

Au Nord quelques degrés à l'Oueſt de cette île, il y en a une autre, appellée par les naturels Otahaw. Elle en eſt éloignée de dix lieues, & elle eſt par les ſeize degrés trente-ſept minutes de latitude auſtrale, & cent cinquante-un degrés quarante-cinq minutes de longitude à l'Oueſt de Londres. Ces deux îles ſont environnées d'un récif qui défend leurs baies & leurs ports, & offre un mouillage

ſûr. L'entrée de la baie d'Oapoah n'eſt pas éloignée d'un îlot, vers ſa pointe occidentale. Au-dedans de la baie ſont pluſieurs écueils de roches & de corail ; mais comme ils ſont viſibles, il eſt facile de les éviter.

Le vingt-quatre, nous levâmes l'ancre. Nous portâmes au Nord le long du rivage, & en-dedans du récif, pour donner dans un paſſage qui eſt éloigné de cinq à ſix lieues. Parvenus en-dehors du récif, nous côtoyâmes l'île Otahaw, & nous employâmes huit jours à la prolonger. Dans ce même tems, nous envoyâmes notre chaloupe dans le Sud-Oueſt de l'île, où il y a un paſſage à travers le récif qui borde toute la côte, & en-dedans, une baie où le mouillage eſt excellent. Otahaw a environ douze lieues de circonférence. Les terres ſont élevées, inégales & boiſées. Du côté de l'Oueſt, elle eſt en-

vironnée de pluſieurs îlots ou briſans.

Le deux d'Août, nous vînmes mouiller dans une baie, au Nord de Vliateah, appellée par les naturels O-a-ma-ne-no, où nous ſéjournâmes huit jours, ayant amarré notre vaiſſeau à deux encablures du rivage.

Vliateah n'a guere moins de quarante lieues de circuit. Toute la contrée, entrecoupée de montagnes & de vaſtes plaines, eſt couverte de plantations de différens arbres chargés de fruits. Ses habitans nous ont paru honnêtes & hoſpitaliers. Nous en tirâmes une bonne proviſion de cochons, de canards, de fruits à pain, de cocos, &c. A l'Oueſt d'Uliateah, à neuf lieues environ de diſtance, nous découvrîmes une île, nommée Mo-ro-ah, de la même étendue à-peu-près qu'Otahaw, mais dont la côte, par-tout eſcarpée, n'offre aucune retraite aux vaiſſeaux.

En doublant l'île d'Otahaw, nous eûmes la vue d'une île, à quelques lieues vers l'Oueſt. Son nom eſt Bola-Bola. Elle a dix lieues environ de circonférence. Elle eſt ſur-tout remarquable par un double mont dont les cîmes s'élevent au-deſſus des nues.

Cette île, ſelon le rapport de Tobia, eſt ſtérile, & n'eſt, pour ainſi dire, qu'une chaîne de roches pelées. Elle fut inhabitée juſqu'à ce que les Souverains d'Otahitî & des îles voiſines en firent un lieu d'exil pour les criminels. Cet uſage dura pluſieurs années : mais le nombre de ces exilés s'accrut tellement par les transfuges qui vinrent s'y rendre volontairement pour ſe ſouſtraire à la punition de leurs crimes, que les productions de l'île furent inſuffiſantes pour leur ſubſiſtance. La néceſſité en fit des pirates ; & ils ſe ſaiſirent de toutes les pirogues qu'ils rencontrerent.

Leur gouvernement fut féodal juſqu'à ce que Opuna, leur préſent Souverain, eut l'adreſſe de priver de leur liberté ſes compagnons guerriers ; & pour les empêcher de réfléchir ſur ſon uſurpation, autant que pour ſe venger du mépris avec lequel il avoit été traité par les inſulaires du voiſinage, il fit une deſcente à Otahaw, dont il ſe rendit maître en très-peu de tems. Encouragé par ce ſuccès, il vint débarquer ſa petite armée victorieuſe ſur les côtes d'Uliateah : mais là il trouva de la réſiſtance. Les habitans, animés du deſir de défendre leur patrie, leur liberté & celle de leur chef, qu'ils aimoient, arrêterent les progrès de ſes armes. Cependant la guerre continua l'eſpace de trois années avec des ſuccès divers. Opuna, devenu plus heureux, remporta ſur eux de grands avantages, & tua leur chef dans un combat. Les habitans d'Ulia-

teah ne perdirent point courage : retirés ſur les hauteurs, ils donnerent l'inveſtiture de la ſouveraineté au jeune prince dont le pere avoit été conſtamment l'objet de leur amour. Mais il fallut bientôt ſubir le joug du vainqueur. Une bataille déciſive mit enfin Opuna en poſſeſſion de l'île entiere.

Le jeune Roi prit la fuite, & vint demander un aſyle aux Otahitiens. Ceux-ci le reçurent avec joie, & le traiterent avec la plus haute conſidération. Ils lui aſſignerent un terrein conſidérable, pour le mettre en état, lui & ſa ſuite, de ſubſiſter d'une maniere honorable. Là, il mena à-peu-près la même vie que Jacques II. à Saint-Germain.

L'ambitieux Opuna étendit ſes conquêtes dans pluſieurs îles voiſines. Ces îles ſont devenues des dépendances de Bolla-Bolla, qui eſt la métropole de ſon empire, & ſa réſidence ordi-

naire. Opuna, de vagabond & de chef de brigands, devenu prince ſouverain, eſt aujourd'hui âgé de quatre-vingt-dix ans, & jouit, dans une heureuſe vieilleſſe, du fruit de ſes conquêtes.

Uliateah étoit la patrie de Tobia; il en avoit été un des chefs ſubordonnés. Dans le dernier combat qui fit ſubir à ſes compatriotes le joug d'Opuna, il fut dangereuſement bleſſé. Il ſe cacha d'abord dans les montagnes; & dès qu'il fut guéri de ſes bleſſures, il vint ſe rendre auprès du jeune Roi à Otahitî. Il s'inſinua dans les bonnes graces de la Reine Obrea, régente de l'île, & parvint à captiver tellement ſon eſtime, que cette princeſſe le nomma grand-prêtre, & crut ne pouvoir plus ſe conduire que d'après ſes conſeils.

Une ſi haute faveur ne manqua pas de lui ſuſciter des ennemis. Tutahaw,

ſeigneur plein de courage, & qui s'étoit gagné l'eſtime de ſes compatriotes par ſa valeur, vit avec chagrin les progrès de la paſſion de la reine Obrea ſa ſœur pour un étranger : il réſolut de la dépouiller de ſon autorité, & de ſe faire nommer lui-même régent, en qualité d'oncle du roi, encore mineur. Pour mieux réuſſir dans ce projet, il commença par faire naître des diviſions entre les habitans d'Otahitî-Eta & ceux d'Otahitî-Nua.

Tobia, qui ne manquoit ni de jugement, ni de pénétration, prévit les deſſeins de ſon ennemi. Il en fit part à la reine, & lui conſeilla, ſi elle étoit jalouſe de conſerver ſon autorité, de faire mourir ſecrétement Tutahaw. La reine ne put, ſans frémir, écouter cet avis ſanguinaire; elle refuſa de s'y prêter. Tobia ſentit les conſéquences de ce refus. Il craignit pour ſa propre vie; & pour ſe mettre en ſû-

reté, il ſe retira dans les montagnes, prétextant que ſa mauvaiſe ſanté l'obligeoit à faire cette retraite.

Cependant les haines que l'artificieux Tutahaw avoit ſemées entre les inſulaires éclaterent. Les habitans d'Otahitî-Eta commencerent les hoſtilités ; & les fréquentes incurſions qu'ils firent dans la grande péninſule, cauſerent les plus grands déſordres. Les Otahitiens n'imaginerent pas qu'une femme fût propre à tenir les rênes du gouvernement, dans une ſi horrible confuſion. Ils ſe réunirent pour offrir la régence à l'adroit Tutahaw, comme il s'y étoit attendu.

On ménagea un accommodement entre la reine Obrea & Tutahaw. Dans une aſſemblée des principaux de l'île, on convint qu'Obrea conſerveroit le titre de reine ; qu'elle retiendroit à ſon ſervice un certain nombre de domeſtiques, &c. mais que la ré-

gence ſeroit remiſe entre les mains de Tutahaw, ſeul capable de faire renaître la paix & l'union entre les habitans. Tutahaw, ſe voyant en poſſeſſion de la place qu'il avoit ſourdement briguée, pardonna à Tobia, dont il eſtimoit les talens & reſpectoit le caractere ſacerdotal, & le fit aſſurer qu'il pouvoit abandonner ſa ſolitude & reprendre ſes fonctions, ſans aucune crainte. Mais Tobia, à qui cette révolution cauſoit un vif chagrin, ſaiſit l'occaſion de notre départ pour abandonner une contrée où il ne ſe plaiſoit plus.

Il n'eſt pas hors de propos de rappeller ici que, lorſque M. Wallace, commandant le Dauphin, vint relâcher à Otahitî, qu'il a le premier découverte, les habitans, qui n'avoient jamais vu de vaiſſeau, furent irréſolus ſur la maniere dont ils devoient traiter leurs nouveaux hôtes. La reine Obrea,

alors régente, convoqua une assemblée, pour délibérer sur ce sujet. Il fut enfin résolu dans ce conseil d'attaquer le vaisseau, qu'on se flattoit de pouvoir enlever ; & les habitans tenterent l'exécution de cette entreprise hardie. La reine s'y étoit d'abord opposée. Cette princesse compatissante aux besoins de l'humanité, vouloit, contre l'avis de ses conseillers, qu'on envoyât sur le champ aux étrangers une troupe de jeunes filles, avec un nombre suffisans de cochons. Il étoit difficile que la reine Obrea ouvrît un avis qui peignît mieux sa bienfaisante sensibilité. Et en effet, quelles offres plus généreuses, que des femmes & des cochons, pour des marins qui en avoient été privés depuis long-tems ?

Nous nous étions proposés de relâcher à Bola-Bola ; mais Tobia nous détourna de ce dessein. Il nous assura que nous ne serions pas en sûreté avec

les habitans de cette île ; qu'ils étoient d'un caractere cruel & intraitable ; qu'il faudroit que nous fussions continuellement sous les armes, pour n'en être pas surpris, & que nous échapperions peut-être difficilement à leur fureur. Il nous raconta aussi que, du tems de son grand-pere, un vaisseau s'étoit brisé sur les côtes d'Uliateah ; que le peu de personnes qui n'avoient pas été ensevelies dans les flots, avoient été massacrées par les habitans ; & que ce naufrage leur avoit procuré du fer, qui auparavant leur étoit inconnu, & dont ils avoient fait des ciseaux, des couteaux, &c. En effet, ces meubles parurent fixer particuliérement leur attention, & nous leur en donnâmes en échange des provisions & des fruits que nous reçûmes de ces insulaires.

Le dix d'Août, tout étant prêt pour nous remettre en mer, nous appa-

reillâmes de la baie d'O-a-ma-ne-no ; & mettant le cap un peu au Sud, nous fîmes route vers une île qui eſt environ à cent lieues de diſtance. Cette île, que nous découvrîmes le quatorze, étoit connue de Tobia, qui nous y conduiſoit. Elle reçoit de ſes habitans le nom d'O-hi-te-ro-ah. Sa ſituation eſt par les vingt-deux degrés vingt-trois minutes de latitude méridionale, & par les cinquante degrés trente-ſix minutes de longitude occidentale du méridien de Londres. Mais comme ſes côtes n'offrent aucune baie commode pour le mouillage, nous nous contentâmes d'envoyer à terre notre chaloupe, ſans vouloir nous mettre à l'ancre.

Depuis notre point de départ du cap Horn, nous avions découvert quinze îles, toutes inconnues auparavant à l'Europe. Tobia nous a fait

mention de neuf autres îles, dont il nous a fait la deſcription, qui ſont ſituées dans l'Oueſt-Nord-Oueſt & le Sud-Sud-Oueſt d'Ohiteroah. Il y a de cette derniere à la plus éloignée des neuf autres, deux jours de marche pour une pirogue. Il nous a auſſi parlé d'une île plus conſidérable que toutes les autres, qui eſt à l'Eſt & à quatre jours de marche d'Ohiteroah. Il nous a aſſuré qu'il n'y avoit aucune de ces îles qu'il n'ait viſitée à différentes fois. Ohiteroah peut avoir huit lieues de circonférence. Elle eſt couverte, en grande partie, de fougère, de genets & d'autres arbuſtes. La baie où notre chaloupe alla mouiller, a un mille environ de largeur, ſur un demi-mille de profondeur; mais on n'y trouve qu'un très-mauvais fond vaſeux, ſemé de roches.

De ce lieu, nous fîmes voile au

Sud quelques degrés à l'Eſt ; & le mardi, vingt-deux Août, à quatre heures du matin, nous vîmes, dans la partie ſeptentrionale du ciel, une grande comète, ſoixante degrés environ au-deſſus de l'horiſon. Le même jour, à midi, nous trouvâmes que notre latitude auſtrale étoit de trente-ſix degrés cinquante-neuf minutes trente ſecondes ; & notre longitude à l'Eſt d'Ohiteroah, de quatre degrés. La bouſſole ſe trouvoit avoir varié de ſept degrés neuf minutes à l'Eſt.

Le trente, nous obſervâmes un petit oiſeau dont le plumage étoit d'un beau verd, que nous jugeâmes être un oiſeau de terre. Nous vîmes auſſi quantité de goëmons ; & l'inſtant d'après, des pentades, & pluſieurs autres oiſeaux d'une eſpece plus petite, de la groſſeur à-peu-près d'un pigeon, & dont les plumes étoient blanches ſous le ventre, & noirâtres ſur le dos,

avec des raies noires d'une aîle à l'autre (*).

Le ſamedi, deux Septembre, à quatre heures & demie du matin, nous obſervâmes de nouveau la comète, entre la grande & brillante étoile de l'œil du Taureau & la ceinture d'Orion. Le même jour, à midi, nous étions par quarante degrés quatorze minutes de latitude méridionale, & cent quarante-cinq degrés vingt-ſix minutes de longitude à l'Oueſt du méridien de Londres. Dans ce même tems l'air étoit très-froid; & les vents

(*) L'Auteur de ce Journal ne s'eſt point propoſé de donner ici une deſcription détaillée des plantes, des oiſeaux ou des poiſſons dont il fait quelquefois mention; d'autant plus que MM. Banks & Solander, ſi connus par leur profonde érudition dans ces parties des ſciences, & qui n'ont entrepris ce voyage que dans le louable deſſein d'en étendre les limites par leurs nouvelles découvertes, ne laiſſeront rien à deſirer, ſur ces objets, à la curioſité de ceux qui ſe plaiſent à l'étude de la nature.

fraîchiſſant

fraîchiſſant conſidérablement, avec toutes les apparences d'une longue continuité de tems orageux, nous changeâmes la direction de notre route, & nous gouvernâmes au Nord quelques degrés à l'Eſt.

Le lundi quatre, à trois heures du matin, nous revîmes la comète, deux degrés à l'Eſt de la belle étoile du pied droit d'Orion ; & à midi, l'obſervation nous donna trente-huit degrés vingt-neuf minutes de latitude auſtrale, & cent quarante-cinq degrés quatorze minutes de longitude occidentale du méridien de Londres. Ce même jour nous changeâmes de direction, & fîmes voile au Nord-Nord-Oueſt.

Le mercredi ſix, à quatre heures du matin, nous eûmes pour la derniere fois la vue de la comète, un peu à l'Eſt d'Orion. Nous continuâmes de gouverner au Nord quelques degrés à l'Oueſt, pluſieurs jours de ſuite,

avec un tems assez favorable, pendant lequel nous vîmes fréquemment des pentades & d'autres oiseaux en grand nombre.

Le vingt Septembre, arrivés à la latitude australe de vingt-neuf degrés vingt minutes, & à la longitude occidentale de cent cinquante degrés quarante minutes, le tems & les vents étant variables, nous changeâmes notre route, & portâmes le cap au Sud-Ouest.

Le vingt-cinq, nous observâmes un gros tronc d'arbre, quelques paquets de mauvaises herbes de mer, & une assez grande quantité d'oiseaux de différentes especes.

Le dimanche premier Octobre, nous prîmes une piece de bois couverte de barnaques; nous vîmes un veau marin qui dormoit sur la surface de l'eau, plusieurs marsouins, un grampus, plusieurs compagnies d'oi-

ſeaux de terre, & une quantité de ces mauvaiſes herbes qui croiſſent ſur les rochers. Nous ſondâmes avec une ligne de cent quatre-vingt-dix braſſes, mais ſans trouver de fond.

Le ſamedi ſept Octobre, continuant de faire voile au Sud-Oueſt, nous eûmes la vue de la terre dans l'Oueſt-quart-Nord-Oueſt. Elle ſe préſentoit ſous l'aſpect d'une chaîne de petites collines très-baſſes.

Le huit, à quatre heures après midi, nous entrâmes dans une baie profonde, où nous mouillâmes notre groſſe ancre par dix braſſes d'eau, fond d'un beau ſable brun. Cette baie eſt appellée la baie de Pauvreté. Sa latitude auſtrale eſt de trente-neuf degrés, & ſa longitude, de cent ſoixante-dix-neuf degrés quarante-ſept minutes à l'Oueſt de Greenwich. La variation fut de quatorze degrés trente minutes à l'Eſt.

Le onze, à ſept heures du ſoir, le vent étant preſque à l'Oueſt, nous levâmes l'ancre ; & ſortant de la baie, nous gouvernâmes au Nord, prolongeant la côte à quatre ou cinq milles de diſtance.

Le douze, pluſieurs habitans de la nouvelle Zélande vinrent à notre bord pour nous vendre des pagayes, des toiles, &c. Nous leur fîmes quelques préſens, & ils parurent nous quitter très-ſatisfaits de la réception que nous leur avions faite.

A vingt-deux milles environ, & au Sud-Sud-Eſt cinq degrés trente minutes à l'Eſt de la pointe ſeptentrionale de la baie de Pauvreté, il y a un cap, que nous avons nommé, d'après l'aſpect qu'il préſente, le cap Table. Entre ce cap & la pointe, nos ſondes furent de treize à dix-huit braſſes d'eau : mais après avoir doublé ce cap, nous trouvâmes, à quatre

milles plus loin, ſoixante braſſes d'eau, étant alors ſur le bord extérieur d'un banc de ſable qui regne depuis la pointe ſeptentrionale de la baie de Pauvreté juſqu'au cap Table.

A neuf milles plus loin au Nord, il y a une petite île, qu'on nomme l'île Port-land. Elle tient au continent par une chaîne de rochers d'un mille de longueur environ. A trois milles environ, au Nord-Eſt de Port-land, ſe trouvent pluſieurs rochers à fleur d'eau, que nous avons nommés la Boucherie. Nous rangeâmes de très-près un de ces rochers. Cependant ils laiſſent entre eux un paſſage où l'on trouve vingt braſſes d'eau.

Le treize, nous vîmes paroître quatre grandes pirogues remplies d'hommes armés. Ils s'approcherent de nous, pour nous inviter ou nous défier au combat. Voyant que nous ne répondions à leurs menaces que par un pro-

fond mépris, ils saisirent leurs armes, & commencerent l'attaque. Un coup de fusil que nous tirâmes sur eux, ne produisit aucun effet; ils continuoient à lancer sur nous leurs pierres & leurs traits : mais à la premiere décharge d'un canon de quatre chargé à balles, ils se retirerent précipitamment. Dans ce même tems, nous apperçûmes qu'un fort courant nous entraînoit vers la côte; ce qui nous obligea de mouiller sur vingt-une brasses de fond, à une lieue environ de terre.

Le quatorze, le vent continuant de souffler de la partie du Nord, nous prolongeâmes la côte, à la distance d'environ quatre milles, sur douze & quinze brasses de fond. Dans l'après-midi, nous envoyâmes à terre notre chaloupe & notre canot, pour sonder & reconnoître un mouillage propre à faire de l'eau, dont nous commen-

cions à avoir un preſſant beſoin : mais comme nous découvrîmes pluſieurs pirogues qui venoient à leur rencontre, nous les rappellâmes.

Cependant nous ne tardâmes pas à voir cent cinquante pirogues, conduites par les naturels du pays, tous armés, qui voguoient vers notre vaiſſeau à force de rames. Pour les convaincre de nos intentions pacifiques, nous leur jettâmes pluſieurs préſens. Nous employâmes tous les moyens poſſibles pour les engager à venir à notre bord faire des échanges ; mais tous nos efforts furent infructueux. Sans vouloir rien entendre, ils ſe diſpoſerent à nous attaquer ſur le champ avec plus de fureur encore que les premiers. Ils continuerent à lancer ſur nous une grêle de traits & de pierres juſqu'à ce que le premier coup de canon leur fit prendre la fuite.

Le quinze, les premiers rayons du

jour naiſſant nous firent découvrir une large baie de laquelle nous n'étions pas éloignés : nous la nommâmes la baie du Faucon. Elle eſt par les trente-neuf degrés quarante minutes de latitude méridionale, & par les cent quatre-vingt degrés trente minutes de longitude occidentale du méridien de Londres.

Nous vîmes ſortir de la baie du Faucon pluſieurs pirogues de pêcheurs, dont nous achetâmes des écreviſſes de mer & d'autres poiſſons, pour du papier & des étoffes d'Otahitî. Nous eûmes bientôt lieu de nous convaincre que les ſentimens de droiture & de probité étoient étrangers à ceux avec qui nous traitions. Convenions-nous avec eux de ce qui ſeroit le prix d'une certaine quantité de poiſſons; malgré les conventions, s'ils pouvoient ſe mettre en poſſeſſion des marchandiſes qu'ils de-

voient recevoir en payement, avant d'avoir attaché leurs poiſſons à la corde qui nous ſervoit à les tirer à bord, ils rioient alors de notre défaut de prévoyance, refuſoient hardiment de nous rien rendre pour les marchandiſes qu'ils avoient reçues, & nous obligeoient à racheter de nouveau la même quantité de poiſſons, pour d'autre papier & d'autres étoffes; & cela, ſans paroître perſuadés qu'il y eût de la honte ou de l'injuſtice dans leurs friponneries. Toutes les menaces qu'on pouvoit leur faire étoient en pure perte; rien ne pouvoit les porter à ſe conduire avec nous d'une maniere plus honnête.

Ces pêcheurs, tandis qu'ils continuoient de nous vendre du poiſſon, furent joints par pluſieurs autres pirogues qui contenoient chacune pluſieurs Indiens armés. Ils firent pluſieurs tentatives pour faire entrer dans leurs ca-

nots ceux de notre équipage qui, par deſſus le bord du vaiſſeau, traitoient avec les pêcheurs. Tiato, que Tobia avoit engagé à le ſuivre d'Otahitî, s'étant approché d'eux ſans défiance, ils s'en ſaiſirent, & fuirent à force de rames vers le rivage. Pluſieurs coups de fuſil les obligerent de s'envelopper de leurs manteaux, qui ſont très-épais; & l'un d'eux, ſe voyant coucher en joue, mit ſon filet en pluſieurs doubles, pour intercepter la balle.

Pluſieurs Indiens ayant été bleſſés dans la pirogue qui emmenoit Tiato, ce garçon trouva le moyen de ſe dégager de leurs mains, & de ſauter dans l'eau : mais comme il nageoit vers le vaiſſeau, une autre pirogue ſe mit à ſa pourſuite, & l'auroit infailliblement repris avant qu'il eût pu regagner notre bord, ſans la décharge d'un canon de quatre, que nous pointâmes un peu au-deſſus de leurs têtes,

& qui leur fit prendre la fuite. On fit auſſi-tôt mettre en mer un petit canot, avec lequel Tiato revint à bord : mais ſes forces étoient épuiſées ; ſes habits, que l'eau avoit rendu fort lourds, l'avoient beaucoup empêché de nager. Il auroit probablement été mangé ; car nous apprîmes bientôt que les habitans de la nouvelle Zélande étoient anthropophages.

Lorſque cet accident arriva, nous étions vis-à-vis la pointe du Sud de la baie du Faucon, que nous nommâmes le cap Kidnapper. En dedans de ce cap ſont deux rochers, l'un & l'autre d'une forme conique. La baie du Faucon n'a guere moins de treize lieues de profondeur. A la côte du Nord de cette baie nous obſervâmes pluſieurs petits ruiſſeaux ; & dans le fond eſt un lagon d'environ trois milles de largeur : il communique avec la mer par un paſſage étroit, à la pointe ſep-

tentrionale, où la mer briſe; mais, ſelon l'apparence, il n'y a pas aſſez d'eau pour une chaloupe. La partie du Nord eſt formée par un banc de ſable qui s'étend vers le Sud : à-peu-près dans le milieu eſt une élévation qui a été convertie en une île par les ſables que la mer a emportés. Cette île a environ quatre milles de longueur, & un mille & demi de largeur : elle court Eſt & Oueſt.

Dans le fond de la baie la terre offre à l'œil une très-belle perſpective : elle eſt heureuſement diverſifiée par l'inégalité du terrein, par des vallons de verdures, par des pieces d'eau, des bois plantés de grands arbres, dont les rameaux ne ſe développent que vers la cîme, & qu'on prendroit pour des cedres. Un peu plus avant, la contrée s'éleve en amphithéâtre juſqu'aux montagnes, dont quelques-unes ſont auſſi élevées que le pic Teneriffe ; une

neige éternelle couvre leur cîme, qui ſe perd dans les nues. Au Sud-Oueſt de ces montagnes, les terres ſont plus baſſes & moins inégales : on y decouvre de grandes plaines couvertes de diverſes plantes.

De cette baie, nous continuâmes notre route vers le Sud juſqu'au dix-ſept, que nous nous trouvâmes, à midi, par les quarante degrés trente-cinq minutes de latitude auſtrale.

Il faut ſe rappeller que la nouvelle Zélande n'avoit encore été que très-imparfaitement connue. Les Lords de l'Amirauté, incertains ſi cette contrée étoit une île ou un continent, nous avoient engagés à en prolonger la côte juſqu'au quarantieme degré de latitude méridionale ; &, ſi la terre paroiſſoit s'étendre plus loin, de faire voile vers le Nord, pour en reconnoître la côte ſeptentrionale.

Conformément à ces inſtructions,

étant arrivés, à midi, à une des pointes de la nouvelle Zélande, que nous nommâmes le cap Turnagain, nous changeâmes la direction de notre route du Sud au Nord; & le vent venant alors à ſouffler de la partie du Sud, nous revînmes preſque au même endroit d'où nous étions partis, en prolongeant la côte à la même diſtance qu'auparavant.

Le cap Turnagain eſt remarquable par une couche d'argile d'une couleur brune reluiſante. Il s'abaiſſe par degrés du côté du Nord; mais du côté du Sud, il eſt eſcarpé. Vis-à-vis ce cap, à la diſtance d'un mille & demi, on trouve environ trente-deux braſſes d'eau, fond de gros ſable jaune.

Le jeudi dix-neuf, nous fûmes accoſtés ſur le ſoir par une pirogue où étoient cinq Indiens, qui nous firent entendre qu'ils deſiroient paſſer la nuit à bord: nous les y reçûmes avec plai-

ſir, & nous les traitâmes de la maniere que nous crûmes devoir leur être la plus agréable. Rien n'annonçoit en eux cet embarras & cette timidité qu'on croiroit devoir trouver dans des peuples ſans culture. Ils en agiſſoient avec nous avec une franchiſe & une liberté ſurprenantes. Ils prenoient familiérement & ſans façon de tout ce qu'ils nous voyoient manger, lors même qu'on ne leur en préſentoit pas. Leur confiance dans notre hoſpitalité & notre amitié étoit auſſi grande que s'ils en euſſent déja fait une longue expérience. Deux d'entre eux étoient de très-beaux hommes, parfaitement proportionnés dans leur taille ainſi que dans leurs membres. Les traits fins & délicats de leur viſage auroient fait honneur à leurs plus belles femmes. Nous les renvoyâmes le lendemain comblés de préſens. Ils nous quittoient à regret : l'accueil honnête qu'ils

avoient reçu leur faiſoit ſouhaiter de paſſer avec nous la journée entiere ; mais nous leur fîmes comprendre que cela les meneroit trop loin de leurs habitations.

Le vingt-un, dans la matinée, après avoir dépaſſé la terre que nous avions d'abord reconnue ſur cette côte, nous découvrîmes vers le Nord une baie, dans le milieu de laquelle ſe trouvoit une île. Nous entrâmes dans cette baie en gouvernant entre l'île & la terre. D'abord l'irrégularité des ſondes n'annonça qu'un mauvais fond ; mais elles devinrent bientôt plus régulieres, & nous mouillâmes à environ un demi-mille du rivage, par huit braſſes d'eau, d'un très-beau fond de ſable.

Notre premier ſoin fut de mettre nos canots en mer, & de les envoyer à la recherche d'un lieu propre à faire l'aiguade ; mais les raffales & une groſſe lame qui battoit toute la rive, ne

ne leur permirent point d'aborder. Dans l'après-midi nous fîmes une ſeconde tentative avec plus de ſuccès; & le lendemain, à la pointe du jour, nous renvoyâmes nos canots à terre pour faire du bois & de l'eau, avec un détachement pour protéger les travailleurs : mais lorſque nous voulûmes faire conduire à bord l'eau & le bois, la mer étoit ſi groſſe & ſi houleuſe, que nous abandonnâmes cette entrepriſe; & le lendemain nous appareillâmes avec l'aurore. Cette baie eſt appellée Tegadoo par les naturels, qui ne ſemblent pas être fort nombreux. Elle eſt ſituée par les trente-huit degrés onze minutes de latitude méridionale, & par les cent quatre-vingts degrés trente-cinq minutes de longitude occidentale du méridien de Londres. La variation de la bouſſole fut de treize degrés quinze minutes à l'Eſt.

Les habitans avoient, près de l'en-

droit où nous prîmes terre, quelques maiſons, environnées de clôtures pour intercepter les vents, & pluſieurs échaffauds dreſſés ſous des hangards, pour faire ſécher leurs poiſſons. Ils paroiſſent avoir une grande abondance de crabes & d'écreviſſes de mer. Nous leur avons vu auſſi des chiens d'une grande taille, dont les oreilles ſont courtes & pointues. Quelques-uns d'eux étoient enveloppés dans une eſpece de manteau fait d'une étoffe de leur propre manufacture. Comme la maniere dont ils fabriquent cette étoffe eſt fort ſinguliere, nous en donnerons plus loin la deſcription. Pluſieurs de leurs femmes n'avoient d'autre vêtement qu'une natte faite de mauvaiſes racines de mer, dont elles ſe couvrent les parties naturelles.

Nous prolongions la côte, en continuant de faire route vers le Nord. Pluſieurs pirogues ſe détacherent du

rivage, & vinrent autour de notre vaiſſeau; quelques-unes ſe hazarderent de monter à notre bord. Nous nous informâmes de ces Indiens d'un lieu où nous pourrions faire de l'eau. Ils nous indiquerent une baie qui nous reſtoit au Sud-Oueſt-quart-d'Oueſt, où nous envoyâmes auſſi-tôt nos canots. Ils revinrent à une heure après midi, avec la nouvelle qu'ils avoient trouvé un endroit très-commode pour faire l'eau & le bois dont nous avions beſoin.

Le mardi vingt-quatre, nous mouillâmes dans la baie par vingt braſſes d'eau, fond de ſable. Les habitans de cette contrée ſe montrerent à notre égard affables & hoſpitaliers. Autour de la place deſtinée à faire notre eau, nous tirâmes une ligne, en dedans de laquelle nous leur défendîmes d'entrer; & ils obéirent à cette

injonction avec la plus grande exactitude.

Dans l'endroit où nous étions débarqués, les maiſons des inſulaires ſont contiguës. Les terres, dans les vallées adjacentes, ſont aſſez régulièrement unies, & partagées en petites portions très-bien cultivées. Des patates douces, dont les habitans recueillent une grande quantité, occupent une partie conſidérable de ces plantations. Nous obſervâmes en pluſieurs endroits les arbuſtes dont l'écorce eſt la matiere de leurs étoffes. Ces arbuſtes croiſſent ſans aucune culture.

La baie elle-même leur donne une pêche abondante, particuliérement en écreviſſes de mer & en merluches beaucoup plus grandes que celles qui ſe trouvent ſur les côtes d'Angleterre. Les bois du voiſinage ſont ſi épais &

ſi ſerrés, qu'ils ſont preſque impratiquables : mais ils fourniſſent une retraite aſſurée à une multitude d'oiſeaux de différentes eſpeces, & parmi leſquels nous avons remarqué des gelinottes & de très-gros pigeons. Nous achetâmes diverſes choſes de ces peuples, ſur-tout des étoffes qu'ils manufacturent, & pour leſquelles nous leur donnâmes en échange des étoffes d'Otahitî, dont nous avions une immenſe proviſion.

La chaſteté ne paroît pas être une vertu fort recommandable parmi ces inſulaires ; du moins n'y eſt-elle pas rigidement obſervée. Pluſieurs de leurs jeunes femmes venoient journellement ſe rendre dans l'enceinte où nous faiſions notre eau, & traitoient de leurs faveurs avec nos gens à des conditions raiſonnables.

Nous allâmes à différentes fois reconnoître la contrée ; & par-tout où

nous trouvions des habitations, nous y étions reçus avec tous les témoignages d'une ſincere amitié. Dans une de ces excurſions fréquentes, un de nos Officiers arriva à une habitation iſolée : une vieille femme en ſortit, & l'invita à entrer dans la maiſon, où étoient une douzaine de perſonnes aſſiſes à un repas d'écreviſſes de mer & de patates. Ces bonnes gens le preſſerent de s'aſſeoir & de manger avec eux. Après le repas, l'Officier leur fit quelques petits préſens d'étoffe & de clous qu'ils accepterent avec joie : ils lui préſenterent une jeune & jolie fille, qui devoit acquitter plus particuliérement les devoirs de la reconnoiſſance & de l'hoſpitalité.

Quelques heures après, un vieillard & deux femmes arriverent dans cette maiſon : ils ſaluerent toute la compagnie avec beaucoup de gravité, & avec les formalités uſitées dans ce

pays. Ce ſalut conſiſte à s'approcher l'un de l'autre d'aſſez près pour ſe joindre doucement le bout du nez ; ce qu'un ſpectateur pourroit aiſément prendre pour un baiſer. L'Officier, en prenant congé de ſes hôtes, voulut ſe conformer aux uſages reçus, & fit agréablement la ronde de tous les nez. Cette attention leur fit un extrême plaiſir. Ils lui donnerent, pour s'en retourner, un conducteur, pour le mener par un chemin meilleur & plus commode que celui qu'il avoit d'abord ſuivi. Par-tout où ils rencontroient des ruiſſeaux ou des foſſés pleins d'eau, pratiqués en grand nombre dans la campagne, pour en arroſer les terres, l'Indien prenoit l'Officier ſur ſes épaules, & paroiſſoit même ſouhaiter de le tranſporter de cette maniere pendant tout le chemin.

La baie où nous étions mouillés, eſt appellée par les naturels du pays, To-

laga. Elle eſt par les trente-huit degrés vingt minutes de latitude auſtrale, & par les ſoixante-dix-neuf degrés vingt-deux minutes de longitude orientale du méridien de Londres. La variation de la bouſſole fut de treize degrés vingt minutes à l'Eſt.

Après avoir fait notre eau, embarqué toutes les proviſions & les rafraîchiſſemens que pouvoit nous fournir le pays, & gravé ſur un arbre une inſcription un peu à la droite de notre camp, nous appareillâmes de la baie Tologa le vingt-neuf Octobre, à ſix heures du matin, & continuâmes à gouverner au Nord, en prolongeant la côte.

Le trente-un, nous vîmes ſortir d'une anſe pluſieurs pirogues : elles voguoient ſur notre vaiſſeau à force de rames. L'une de ces pirogues contenoit ſoixante Indiens. Tous étoient armés de lances, de dards & de pierres.

Les voyant ſe diſpoſer à nous attaquer, nous les diſperſâmes, en tirant par-deſſus leurs têtes deux coups de canon, & nous pourſuivîmes notre route.

Le mercredi deux de Novembre, nous apperçûmes quarante ou cinquante pirogues le long du rivage. Pluſieurs de ces pirogues ramerént vers nous; & il étoit facile de voir que leurs diſpoſitions n'étoient pas pacifiques. Le nombre de ces Indiens armés de différentes manieres étoit de cent environ. Ils s'arrêterent à une certaine diſtance du vaiſſeau; & alors un de leurs chefs, qui montoit la plus grande pirogue, nous adreſſa un diſcours fort long, & finit par nous défier au combat: mais voyant que nous ne répondions à leurs menaces que par des invitations de traiter avec nous, ils s'approcherent plus près de notre bord. Celui qui avoit été leur orateur prit

alors une pierre, & après avoir prononcé quelques paroles, il la jetta doucement contre le vaiſſeau. C'étoit là apparemment une déclaration de guerre : ſur le champ tous ſe ſaiſirent de leurs armes.

Dans ce moment Tobia les menaça d'une prompte & entiere deſtruction, s'ils commençoient à nous attaquer, les aſſurant que nous n'avions aucune intention de leur nuire, & que nous leur demandions ſeulement de nous vendre du poiſſon. Nous leur montrâmes en même tems pluſieurs belles pieces d'étoffe d'Otahitî, qui eurent beaucoup plus d'influence ſur eux que toutes les menaces que nous aurions pu leur faire : rien ne paroiſſoit moins les effrayer que le danger de notre reſſentiment.

Ils avoient une grande quantité d'écreviſſes de mer & de moucles, que nous leur achetâmes, mais avec beau-

coup plus d'économie qu'auparavant. Une piece que nous avions donnée aux premiers Indiens pour une certaine quantité de poiſſons, fut, dans cette occaſion, diviſée en ſept ou huit pieces, dont chacune fut échangée pour la même quantité que nous avions reçue auparavant; & cependant ils ſe croyoient très-bien payés. Les étoffes que nous leur donnions, ils les coupoient par morceaux de deux ou trois pouces en quarré, qu'ils attachoient à leurs oreilles.

Tandis qu'ils traitoient avec nous, l'un d'eux eut la hardieſſe de ſe ſaiſir d'un paquet de toiles qu'on avoit ſuſpendues à une corde pour les mouiller. Il les délia à la vue de ceux qui l'obſervoient; &, malgré les ſoldats de la marine, qui le menaçoient de tirer ſur lui, il les mit dans ſa pirogue, refuſa opiniâtrément de les rendre, ſans faire mine de vouloir prendre la fuite,

ſans même s'écarter du vaiſſeau. Deux balles tirées à travers ſa pirogue ne firent ſur lui aucune impreſſion ; ſeulement il ſe mit en devoir de boucher les trous qu'elles avoient faits. Un coup de fuſil chargé à dragées qu'on lui tira dans le dos, ne l'empêcha point de continuer ſon ouvrage. Dès que le canot fut ſuffiſamment réparé, ils s'éloignerent avec précipitation à une certaine diſtance avec leur butin, & là ils commencerent à rire & à s'applaudir de l'acquiſition qu'ils avoient faite ſi adroitement : mais à la décharge d'un canon de quatre, qui fit ſiffler les balles par-deſſus leurs têtes, ils ſe diſperſerent, & ſe hâterent de regagner le rivage.

Dans la ſoirée, nous fûmes longtems ſuivis par une double pirogue, conſtruite à-peu-près ſur le plan de celles que nous avions vues à Otahitî, mais dont la coupe & les déco-

rations étoient différentes. Ces doubles pirogues contiennent beaucoup de monde, & voguent, ainſi que les ſimples, à la voile & à la rame. Les Indiens qui étoient dans ce petit bâtiment paroiſſoient être de très-bonne humeur. Tout en faiſant route, ils danſoient, chantoient & pouſſoient des cris de joie. L'un d'eux nous fit une longue harangue, laquelle étant finie, ils commencerent tous à nous lancer des pierres : mais voyant que nous n'avions pour eux que de l'indifférence & du mépris, ils ſe retirerent.

Le lendemain matin nous revîmes cette même pirogue à notre pourſuite. Elle nous atteignit ſur les neuf heures. La voile qu'elle portoit nous parut être d'une ſinguliere conſtruction. Elle étoit compoſée de nattes, & ſa forme étoit triangulaire. L'hypotenuſe ou le grand côté étoit aſſujetti le long du mât ; le côté qui partoit du pied du mât étoit

envergué ſur un bâton mobile, pour pouvoir donner à la voile la poſition la plus conforme à la direction du vent.

La pirogue nous ſuivit pendant pluſieurs heures ; & voyant que nous pourſuivions toujours notre route, ils faiſoient des éclats de rire. Notre prétendue poltronnerie ne contribuoit pas peu à les enhardir : ils s'approcherent plus près, & nous lancerent pluſieurs pierres, dont quelques perſonnes de l'équipage furent légérement atteintes. Nous tirâmes ſur eux un coup de fuſil, qui ne produiſit aucun effet : mais à la vue d'un canon pointé contre eux, ils prirent la fuite.

Le vendredi, quatre, nous fûmes accoſtés par trois pirogues. Il y eut un Indien qui lança une eſpece de javeline à un de nos matelots ; mais la décharge d'un ſeul coup de fuſil les fit fuir avec précipitation. Dans l'a-

près-midi, nous gouvernâmes ſur une ouverture que nous apperçûmes dans la terre; & le même ſoir nous laiſſâmes tomber l'ancre ſur ſept braſſes d'eau d'un très-bon fond.

Nous étions à peine mouillés, que nous fûmes environnés de pluſieurs pirogues armées, qui ne ſe retirerent qu'à la nuit, après nous avoir fort menacés de revenir le lendemain. Ils méditoient ſans doute de nous ſurprendre dans le milieu de la nuit; car vers les onze heures ils voguoient autour de notre vaiſſeau: mais s'appercevant que nous étions ſur nos gardes, ils ſe retirerent promptement.

Le ſoleil commençoit à peine à éclairer l'horiſon, que nous vîmes ſeize pirogues s'avancer vers nous. Les Indiens étoient au nombre de cent cinquante, tous armés de lances & de pierres. On voyoit, à leur air, qu'ils venoient dans la réſolution de

nous combattre. Ils paroiſſoient vouloir en venir à l'abordage ; mais ils ne pouvoient convenir de quel côté ils formeroient leur attaque. Ils changeoient continuellement de ſituation, paſſant de l'avant à l'arriere du vaiſſeau, & de bas-bord à ſtribord. Nous obſervions tous leurs mouvemens, en nous tenant ſur nos gardes ; & en même tems nous cherchions à les pacifier, par tous les moyens que nous imaginions pouvoir influer ſur eux. Mais tous nos efforts pour les rendre plus traitables, ne ſervirent qu'à accroître leur témérité. Au moment où nous les vîmes ſaiſir leurs armes pour tenter l'exécution de leur deſſein, une légere fuſillade les fit renoncer à cette entrepriſe hardie, & un canon de quatre acheva de leur faire faire une retraite précipitée.

L'inſtant d'après, nous mîmes nos canots en mer, pour ſonder la baie

&

& trouver un mouillage convenable ; ce qu'ils exécuterent. A trois heures après midi, nos canots étant de retour à bord, nous levâmes l'ancre, pour nous approcher plus près du rivage du Sud, & nous mouillâmes par cinq braſſes d'eau, fond d'un ſable doux.

Le lendemain nous eûmes à bord la viſite de pluſieurs Indiens, qui nous parurent être dans de pacifiques intentions. Ils nous apportoient une grande quantité de poiſſons, d'étoffes, de lances, &c. qu'ils nous vendirent à des prix modérés. Dans cette baie nous nous procurâmes une bonne proviſion de bois & d'eau ; nous y nettoyâmes auſſi notre vaiſſeau, & nous en frottâmes le fond, qui étoit devenu très-ſale. Les naturels, à notre égard, furent affables & hoſpitaliers.

Le jeudi neuf Novembre, la beauté

du jour pur & ſerein invita les aſtronomes à deſcendre à terre, pour y obſerver le paſſage de Mercure. Durant cette obſervation, une grande pirogue, chargée de fruits & de diverſes choſes, ſe rendit à bord pour y faire des échanges. L'Officier qui commandoit alors le vaiſſeau, voulant encourager les Indiens à commercer avec nous, développa devant eux une grande piece d'étoffe d'Otahitî, beaucoup plus belle que celles qu'ils avoient déja vues. Les Indiens ne comprirent peut-être pas ſon intention; mais deſirant de la lui enlever, ils firent ſigne à un jeune homme de leur bande d'employer, pour y réuſſir, toutes les ruſes dont il étoit capable. Ce jeune Indien, actif & diſpos, vint ſe placer près de la piece d'étoffe; & la prenant entre ſes mains, comme s'il eût eu ſeulement deſſein de l'examiner, il la détacha

auſſi-tôt de la corde. L'Officier, à qui elle appartenoit, s'en apperçut; & outré de voir que, malgré la droiture avec laquelle il ſe comportoit, les Indiens ne cherchaſſent qu'à faire des friponneries, il l'étendit roide mort d'un coup de fuſil.

On blâma la vivacité & l'emportement de cet Officier. Si nous euſſions voulu punir avec la même ſévérité toutes les injuſtices que tenterent de commettre les Indiens avec leſquels nous eûmes quelque commerce, il auroit fallu les extirper tous, & nous aurions fait un charnier de la nouvelle Zélande; car il n'y a peut-être ſur la terre aucun peuple qui ait moins d'égard que ces inſulaires pour la juſtice & l'équité.

La mort de ce malheureux Indien fit fuir tous les habitans de cette côte, & il ſe paſſa pluſieurs jours avant de

pouvoir renouer avec eux aucun commerce.

Le ſamedi, nous envoyâmes nos canots examiner & reconnoître une grande riviere; ce qu'ils exécuterent, & ils revinrent ſur le ſoir. Pendant le ſéjour que nous fîmes dans cette baie, nous trouvâmes en abondance des huîtres & du céleri.

Le quinze Novembre, dans la matinée, nous appareillâmes de la baie de Mercure; & nous fîmes voile au Nord-Eſt, ſur un groupe d'îles que nous doublâmes, ainſi que pluſieurs autres, dans la direction de cette route.

Le dimanche dix-neuf, nous entrâmes dans un beau détroit, & le même ſoir nous mouillâmes par vingt-trois braſſes de profondeur.

Le lundi, nous prolongeâmes la côte ſeptentrionale du détroit, à la

distance d'environ trois milles du rivage, sur vingt-une brasses de profondeur : mais les sondes ayant commencé à décroître réguliérement jusqu'à six brasses & demie, nous mouillâmes dans le milieu du canal, & nous envoyâmes nos canots sonder une riviere qui couloit du Sud-Oueſt. Le lendemain, dès la pointe du jour, nous amarrâmes notre vaisseau, & le moment d'après, nous fûmes accostés par trois pirogues chargées de denrées & de marchandises, dont nous traitâmes.

Le mercredi vingt-deux, nous levâmes l'ancre, & continuâmes de remonter le canal, nos sondes étant régulieres depuis sept jusqu'à quinze brasses d'eau, fond d'argille bleue.

Le vendredi, les vents fraîchirent de la partie du Nord-Oueſt, & nous eûmes du tonnerre & des éclairs. Mais le vent ayant bientôt passé au

Sud-Oueſt, nous quittâmes le canal, & nous gouvernâmes au Nord, entre pluſieurs grandes îles & la terre, ſur vingt-ſix braſſes d'eau. Le même ſoir nous laiſſâmes tomber l'ancre par quatorze braſſes de profondeur, & nous prîmes avec nos lignes près de cent brêmes.

Le dimanche vingt-ſix, pluſieurs pirogues remplies d'Indiens vinrent autour de notre vaiſſeau. Nous voulions leur inſpirer de la confiance & gagner leur amitié : nous leur fîmes pluſieurs préſens. Ces hommes méchans, après avoir reçu nos préſens, nous en témoignerent leur reconnoiſſance en faiſant pleuvoir ſur nous une grêle de pierres. Indignés de cette perfidie, nous fîmes feu ſur les premiers aggreſſeurs avec des fuſils chargés à dragées. Effrayés de cette mouſqueterie, ils ſe retirerent un peu plus loin, où, ſe croyant hors d'atteinte,

ils s'arrêterent pour nous défier au combat; mais quelques coups de canon que nous tirâmes dans leur voiſinage, les firent fuir pour regagner la terre.

Le lendemain, d'autres pirogues, en plus grand nombre que le jour précédent, reparurent autour de nous. Ils ne furent pas moins ardens que ceux de la veille à nous attaquer, & nous les diſperſâmes de la même maniere. Le vent continua de ſouffler de la partie du Nord quelques degrés à l'Oueſt, juſqu'au mercredi vingt-neuf Novembre. Comme nous gagnions peu à lutter contre le vent, nous courûmes ſur l'endroit de la côte qui nous préſentoit l'apparence d'une baie; & le jour ſuivant, à onze heures du matin, nous y vînmes mouiller entre une île & la terre, par quatre braſſes & demie d'eau, fond de ſable fin.

Dès que nous fûmes à l'ancre, nous

mîmes en mer nos canots & notre chaloupe pour reconnoître les ſondes. Notre chaloupe ſe trouva bientôt environnée d'un grand nombre de pirogues pleines d'Indiens armés, qui eurent la hardieſſe de tenter l'abordage. Nos matelots furent forcés de les diſperſer par quelques fuſillades.

Au retour de nos bateaux, nous trouvâmes que nous avions mouillé ſur un banc de ſable. Nous levâmes l'ancre, pour nous tirer d'une place qui pouvoit nous devenir funeſte, & nous nous remîmes à l'ancre par dix braſſes & demie de profondeur. L'inſtant d'après, nous vîmes trente-trois pirogues qui voguoient ſur nous à force de rames. Les Indiens étoient au nombre de trois cents, tous armés de diverſes manieres. Ils environnerent notre vaiſſeau, & traiterent d'abord paiſiblement avec nous : mais, à un ſignal que donna un de leurs chefs, confor-

mément au plan qu'ils avoient projetté, tous quitterent le vaiſſeau, s'en éloignerent juſqu'à la bouée, & tenterent de lever notre ancre. Ils s'attendoient, ſelon toute apparence, que s'ils réuſſiſſoient à lever l'ancre, le vaiſſeau viendroit de lui-même échouer ſur le rivage. Au moment où ils commencerent à tirer notre bouée, nous leur fîmes entendre le ſifflement de quelques balles : mais les voyant perſiſter dans leur entrepriſe, nous tirâmes ſur celui qui paroiſſoit être le plus ardent, que nous bleſſâmes au bras & dans le côté ; & faiſant en même tems feu d'un canon de quatre pointé par-deſſus leurs têtes, la frayeur s'empara du plus grand nombre. Les uns fuirent précipitamment vers le rivage, & les autres revinrent vers notre vaiſſeau, & nous propoſerent de négocier amicalement avec eux.

Dans l'après-midi, le Capitaine

Cooke, ſuivi de quelques Officiers & de pluſieurs ſoldats de la marine, alla deſcendre dans une des îles. Ils ſe laiſſerent imprudemment environner par un corps conſidérable d'Indiens, dont une partie ſe détacha auſſi-tôt pour s'avancer vers l'endroit où ils avoient débarqué, afin de leur couper la retraite.

Ces mouvemens furent heureuſement apperçus du bord. On mit auſſi-tôt une croupiere ſur le cable, pour préſenter à l'île le travers du vaiſſeau. Déja les Indiens preſſoient tellement nos gens, ſéparés par petits pelotons de trois ou quatre, qu'il leur étoit impoſſible de pouvoir faire uſage de leurs armes. Le nombre de leurs ennemis étoit ſi grand, qu'à chaque inſtant ils s'attendoient à recevoir la mort. Au milieu de ce trouble & de ce déſordre, quelques coups de fuſil furent tirés ſans qu'il en arrivât aucun fâ-

cheux accident. Les choſes étoient dans cette confuſion, quand le feu de notre artillerie faiſant paſſer les balles un peu au-deſſus de leurs têtes, pénétra les Indiens d'une ſi grande terreur, qu'ils prirent la fuite au moment même où ils pouvoient, avec la plus grande facilité, exterminer tous ceux de nos gens qui étoient deſcendus à terre.

Quelques heures après avoir échappé de ce danger, pluſieurs pirogues ſe rendirent à notre vaiſſeau, & traiterent avec nous de la maniere du monde la plus amicale & la plus paiſible. Le lendemain nous deſcendîmes ſur la rive occidentale de la baie, où nous trouvâmes de l'eau excellente & du céleri en abondance. Les maiſons des habitans étoient bâties ſur le bord de la mer, où nous jettâmes nos filets, mais ſans aucun ſuccès, quoique dans le même tems les Indiens priſſent une grande quantité de poiſſons. Mais s'ils

réuſſiſſoient à faire une ſi bonne pêche, tandis que rien ne ſe prenoit dans nos filets, c'eſt que non-ſeulement ils veilloient l'approche du poiſſon, qui vient ſe rendre ſur de larges bancs de ſable, mais que leurs filets avoient encore de plus que les nôtres deux ou trois braſſes de profondeur, avec une largeur proportionnée.

Deux jours après l'affaire qui s'étoit paſſée ſur le rivage, il arriva que pluſieurs matelots, traverſant une plantation des habitans de la contrée, y prirent quelques patates. Le Capitaine Cooke leur en fit une ſévere réprimande : mais ils alléguerent, pour leur juſtification, qu'ils n'avoient fait que ce que lui-même & tous les Officiers faiſoient fort ſouvent. Le Capitaine, outré de cette réponſe hardie, ordonna qu'ils ſeroient mis aux fers pendant pluſieurs jours.

Le lundi quatre Décembre, nous

fîmes voile de la baie des Iſles. L'eau étoit ſi baſſe, qu'en traverſant la baie, nous n'avions que deux braſſes & trois quarts de profondeur. Le vent alors venoit de la partie du Sud.

Le mercredi ſix, comme nous côtoyions la terre, le vent calma à dix heures du ſoir. La marée, qui dans ce moment étoit très-forte, nous entraîna, malgré tous nos efforts, ſi près de terre, que nous n'en étions pas à la diſtance de ſept braſſes. Le rivage étoit bordé d'une foule d'Indiens qui, à la vue du danger que nous courions, pouſſoient des cris de joie, nous montroient leurs armes d'un air menaçant, & nous regardoient déja comme leur proie. Notre ſituation paroiſſoit déſeſpérée, & nous attendions le dénouement de cette tragique aventure, lorſqu'une briſe de terre & le juſant ſe réunirent pour nous éloigner de la côte, nous pro-

curer les moyens de remettre le cap au large, & nous arracher aux horreurs de la mort. A onze heures, le vent ayant fraîchi, nous touchâmes ſur un rocher que l'eau couvroit; mais malgré la violence du choc, nous n'eûmes aucun dommage conſidérable. Nous nous étions bien apperçus dans le jour que la mer briſoit aux environs de cette place; mais nous avions penſé que c'étoit l'effet des ſouffleurs qui s'étoient montrés un peu auparavant.

Depuis le ſept, nous continuâmes, en prolongeant toujours la côte, de faire voile au Nord quelques degrés à l'Oueſt, juſqu'au vingt-cinq, que nous eûmes connoiſſance de l'île des Trois Rois. Dans cet intervalle, nous éprouvâmes une ſucceſſion conſtante de vents violens qui endommagerent nos voiles & notre gréement; & ce qu'il y avoit de fâcheux pour nous, c'eſt

que nous avions déja conſommé une grande partie de nos toiles & de nos cordages de rechange.

Le dimanche trente-un Décembre, à midi, nous découvrîmes le cap Nord de Taſman, qui nous reſtoit au Nord-Nord-Eſt du compas, & à la diſtance de quatre lieues & demie. Après avoir doublé ce cap, qui eſt l'extrémité la plus ſeptentrionale de la nouvelle Zélande, nous changeâmes la direction de notre route, en faiſant voile vers le Sud, dans le deſſein d'en reconnoître la côte orientale; & nous gouvernâmes ſur la baie des Meurtriers, où nous nous propoſâmes de faire du bois & de l'eau.

Le vendredi douze Janvier mil ſept cent ſoixante & dix, étant par les trente-huit degrés dix minutes, nous découvrîmes un pic remarquable, non moins élevé que le pic de Teneriffe, dont la cîme étoit couverte de neige.

Le lundi quinze, nous apperçûmes une baie dans le Sud-Sud-Oueſt, à la diſtance d'environ onze lieues, & nous gouvernâmes deſſus. L'inſtant d'après, n'étant éloignés du rivage que de deux milles, nous nous trouvâmes ſur le bord d'un banc de roches que la mer recouvre, & qui s'étend depuis le rivage juſqu'à un mille & demi au large : mais comme nous n'avions que très-peu de vent, nous nous fîmes aiſément remorquer par nos canots ſans courir aucun danger. Nous vîmes alors de l'avant à nous une petite anſe ou crique, que nous envoyâmes reconnoître par notre chaloupe ; mais nous la rappellâmes preſque auſſi-tôt, en voyant les Indiens armer leurs pirogues & les mettre en mer.

En faiſant voile vers la baie, nous obſervâmes une ſuite de maiſons bâties près du rivage, & dont les habitans nous invitoient par ſignes à deſcendre

cendre à terre. Nous vîmes en même tems un Indien bizarrement vêtu & ſuivi de pluſieurs perſonnes, s'avancer ſur le bord de la mer, où il s'acquitta de diverſes cérémonies myſtérieuſes.

Lorſque nous eûmes doublé la pointe ſeptentrionale de la baie, nous apperçûmes une ſentinelle en faction, & nous vîmes relever ce poſte à deux différentes repriſes. Vers midi, nous nous mîmes à l'ancre. Dès que nous eûmes mouillé, pluſieurs pirogues s'approcherent de notre vaiſſeau; mais aucun Indien n'oſoit ſe riſquer de monter à notre bord. Cependant un vieillard, qui paroiſſoit jouir d'une grande conſidération, ſe mit en devoir d'y monter, & dans l'inſtant tous ſes compatriotes s'empreſſerent autour de lui pour l'en détourner; mais, malgré leurs repréſentations & leurs inſtances, il ſe rendit à notre bord.

Nous le reçûmes avec tous les témoignages d'amitié & de joie : Tobia, ſelon la coutume de la nouvelle Zélande, le ſalua en ſe joignant le nez avec lui.

L'accueil que nous fîmes à ce vieillard en préſence de tous les Indiens, qui étoient dans de vives appréhenſions, leur fit pouſſer des cris de joie, & dans l'inſtant ils paſſerent tous ſur notre bord.

Le mardi ſeize, comme nous nous diſpoſions à caréner notre vaiſſeau, arriverent pluſieurs pirogues pour nous vendre du poiſſon ; mais dès qu'ils eurent reçu le prix dont on étoit convenu, ils retirerent leur poiſſon, & auroient tué celui qu'on avoit chargé de traiter avec eux, s'il ne s'étoit ſubitement ſouſtrait à leurs coups. Cette action indigne ayant été rapportée au Capitaine Cooke, il ſaiſit un fuſil de chaſſe, & tira ſur l'aggreſſeur, qui,

ſe trouvant directement ſous lui, reçut la charge dans le genou, qui en fut briſé, & quelques plombs lui paſſerent à travers le grand orteil. Il lava dans l'eau ſes bleſſures, qui lui faiſoient perdre beaucoup de ſang; mais cette eau, étant ſalée, lui cauſa des douleurs ſi aiguës, qu'il jetta avec fureur dans la mer le poiſſon qu'il avoit vendu & dont il avoit reçu le prix.

Les Indiens, qui étoient dans les autres canots, ne parurent étonnés ni du bruit du coup de fuſil, ni des bleſſures qu'il avoit faites; ſeulement ils tournoient autour de lui, & examinoient ſes plaies avec une curieuſe attention. L'Indien qui étoit bleſſé ne ſe retira point; il enveloppa lui-même ſes bleſſures avec des nattes, & demeura pluſieurs heures auprès du vaiſſeau.

Un peu avant cet accident, deux Indiens que le maître avoit empêché

de monter à bord, parce qu'il penſoit qu'il étoit prudent de ne pas les y laiſſer venir en trop grand nombre, s'étoient ſaiſis de leurs lances pour l'attaquer, & il fallut employer la violence pour les forcer à ſe retirer.

Dans la même après-midi, le Capitaine Cooke, accompagné de pluſieurs Officiers, alla deſcendre avec la chaloupe de l'autre côté de la baie, où pluſieurs Indiens étoient occupés à la pêche. Ils avoient dans leurs pirogues pluſieurs paniers que nous examinâmes; &, à notre grande ſurpriſe, nous y trouvâmes pluſieurs membres & d'autres parties de corps humains, qui étoient rôtis. Nous ne pouvions pas douter qu'ils n'en euſſent mangé; car les veſtiges de leurs dents étoient encore marqués en pluſieurs endroits qu'ils avoient rongés.

Nous étions déja dans la certitude que les habitans de la nouvelle Zé-

lande étoient anthropophages. En différens endroits ils nous avoient eux-mêmes confirmés dans cette opinion; mais, jusqu'à ce moment, nous n'avions pas eu la démonstration oculaire de ce fait.

Lorsque nous nous informâmes de ces peuples comment ils avoient eu ces différens membres de corps humains, ils nous répondirent que cinq ou six jours avant notre arrivée, une pirogue d'un différent district, & dans laquelle il y avoit dix hommes & deux femmes, avoit été jettée dans leur baie; qu'ils les avoient attaqués & tués tous, à l'exception d'une femme, qui, en tentant de se sauver à la nage, s'étoit noyée; & qu'ensuite ils se les étoient partagés. Ces peuples pensent peut-être, avec un célebre philosophe de nos jours, qu'il vaut autant manger ses ennemis (car ils nous ont assuré qu'ils n'en man-

geoient point d'autres), que de les laiſſer dévorer par les corbeaux, ſur leſquels ils doivent ſans doute avoir la préférence. Il eſt du moins certain que ces Indiens n'imaginent pas qu'il y ait quelque infamie dans cet uſage : loin d'en rougir, ils nous en parloient comme d'une coutume que la raiſon & le droit autoriſent ; & comme ils nous virent prendre un bras que nous voulions examiner, croyant que nous étions curieux d'un pareil mets, ils nous promirent de nous réſerver pour le jour ſuivant une tête qui étoit déja rôtie, ſi nous voulions nous rendre à leurs habitations, ou l'envoyer prendre.

Dans ce ſiecle, où le ſcepticiſme s'étend ſur tous les objets de la croyance humaine, pluſieurs perſonnes ſe ſont perdues en de vains raiſonnemens pour révoquer en doute la véracité des voyageurs qui, dans

leurs relations, ont dit qu'il y avoit des peuples anthropophages ſur pluſieurs côtes de l'Afrique & de l'Amérique : mais nous prions ces mêmes perſonnes un peu trop portées à regarder comme fabuleux des récits qui ne leur paroiſſent peu vraiſemblables que par l'ignorance où ils ſont de la nature de l'homme ; nous les prions, dis-je, de ne pas prendre la même liberté dans cette occaſion : ce fait eſt trop bien atteſté, pour pouvoir être rendu douteux par les impertinentes objections de quelques viſionnaires.

Tandis que nous converſions avec ces peuples anthropophages, nous obſervâmes que ſur le rivage on faiſoit rôtir quelques viandes dans un four pratiqué en terre, à la maniere des habitans de l'île George. Nous leur demandâmes ce que c'étoit, & ils nous dirent que c'étoit un jeune chien qu'ils faiſoient cuire. Curieux de nous con-

vaincre ſi ce n'étoit pas plutôt quelques membres de corps humain, nous ouvrîmes le four, où la vue des poils & des entrailles d'un chien ne nous permirent pas de douter de la vérité de leur récit.

Le mercredi, après avoir carené notre vaiſſeau, nous commençâmes à faire de l'eau & du bois. En allant, pour cet effet, dans la partie de la baie où nous avions trouvé des corbeilles remplies de membres d'hommes, nous apperçûmes le corps d'une femme qui flottoit ſur l'eau. Nous ſupposâmes d'abord que c'étoit cette même femme dont on nous avoit parlé, qui s'étoit noyée en eſſayant de ſe ſauver à la nage : mais un Indien qui dans ce moment s'approcha du rivage, nous apprit que c'étoit ſa ſœur, qui n'étoit morte que depuis quelques heures, & qu'il avoit jettée dans l'eau, ſelon la coutume de ſa

tribu ; coutume cependant qui eſt particuliere aux habitans des environs de cette baie.

Dans cette partie de la nouvelle Zélande, nous avons vu pluſieurs bourgs ou villages dont les habitans avoient pris la fuite, ou avoient été entiérement exterminés. Quelques-uns de ces villages déſerts étoient couverts d'herbes & d'arbuſtes ; ce qui annonçoit que depuis quatre ou cinq années ils étoient ſans habitans.

Dans une île au Sud-Eſt de la baie où nous avions jetté l'ancre, nous vîmes un de ces villages abondonnés, & dont la ſituation étoit on ne peut pas plus agréable. Il étoit compoſé de dix-huit maiſons, diſpoſées ſur un plan circulaire. Ce village étoit entouré & défendu par un mur d'une conſtruction fort ſinguliere. On borde de pieux enfoncés dans la terre deux lignes paralleles, qui laiſſent entre elles une

diſtance convenable. L'eſpace intermédiaire eſt rempli de faſcines étroitement entrelacées ; & de cette maniere le mur s'éleve à ſix ou ſept pieds de hauteur. On ne doit pas croire qu'il ſoit aiſé de s'ouvrir un paſſage dans un mur de cette eſpece, quelque ſimple qu'en ſoit la ſtructure, ſurtout étant défendu par des hommes qui ne combattent pas ſeulement pour la conſervation de leur liberté & de leurs biens ; mais encore pour ne pas tomber entre les mains d'ennemis cruels prêts à les hacher en morceaux, pour en dévorer les membres ſanglans.

A quelque diſtance de ce village, nous vîmes les reſtes d'une fortification plus réguliere. Elle étoit ſituée ſur une haute colline, dans le voiſinage d'une baie très-commode. La colline elle-même, eſcarpée de tous les côtés, étoit d'un très-difficile accès. Sur ſa

ſommité régnoit une plaine unie, d'une aſſez grande étendue pour contenir un bourg de deux ou trois cents maiſons. Ce bourg, dont il reſtoit à peine des ruines, avoit été fortifié par un retranchement fait de pieux de deux pieds de circonférence, enfoncés profondément en terre, & qui n'avoient guere moins de vingt pieds de haut. En dehors de ces pieux, qui ne laiſſoient entre eux aucun intervalle, on avoit creuſé un foſſé d'environ dix pieds de largeur. En dedans du retranchement, étoient pluſieurs grands réſervoirs d'eau, & pluſieurs échaffauds qui ſe joignoient aux pieux, pour y placer ceux qui devoient défendre le bourg. L'eſcarpement de la colline étoit ſi roide, que de quelque part qu'on voulût y arriver, on ne pouvoit y grimper qu'en ſe traînant ſur ſes mains & ſur ſes genoux.

Du ſommet de cette colline, nous

obſervâmes les ruines d'une petite ville qui avoit appartenu aux propriétaires de cette fortereſſe, & qui étoit le lieu de leur ordinaire réſidence ; car les Indiens de cette contrée ont, outre la ville ou le bourg qu'ils habitent, une place forte qui leur ſert de retraite, & de magaſin pour mettre en ſûreté leur poiſſon ſec & leurs autres proviſions. Pour empêcher que l'ennemi ne puiſſe s'en emparer par ſurpriſe, ils ont ſoin d'y laiſſer toujours un certain nombre d'hommes armés, & ils s'y retirent tous à la premiere alarme.

Dans ces fortereſſes ils conſervent toujours une ſuffiſante quantité d'eau dans les réſervoirs, & des amas de lances & de pierres ſont diſtribués de diſtance en diſtance ſur l'échaffaud qui regne le long du retranchement. Ces échaffauds ſont conſtruits de maniere que leur élévation met à l'abri

des traits des aſſiégeans ceux qui défendent le retranchement, ſans les empêcher de lancer ſur l'ennemi leurs pierres, leurs traits, leurs dards, &c.

Lorſque ces fortereſſes ne réuniſſent point les avantages de la ſituation, & que la nature du terrein ne peut d'aucun côté les rendre inacceſſibles, ils ſuppléent à ces défauts en les environnant de deux ou trois larges foſſés avec un pont-levis, qui, quoique ſimple dans ſa ſtructure, répond parfaitement à ſon objet. En-dedans de ces foſſés, il y a un retranchement fait de pieux enfoncés en terre, à la maniere de ceux que nous avons déja décrits, avec cette différence qu'ils ſont inclinés du côté de la fortereſſe; circonſtance que nous jugeâmes devoir être favorable aux aſſiégeans. Nous fîmes faire cette remarque à un de leurs chefs; mais il nous aſſura que nous nous trompions à cet égard, en

nous faiſant obſerver que ſi les pieux étoient tournés ou inclinés du côté de la campagne, cette inclinaiſon fourniroit aux aſſaillans l'occaſion de s'en approcher, pour ſe mettre ſous leurs pointes à couvert des traits des aſſiégés; qu'il ſeroit très-difficile, peut-être même impoſſible de les en déloger; & qu'à l'abri de ces pieux, ils pourroient fort bien ſe creuſer un paſſage ſouterrein pour s'introduire dans la fortereſſe.

Ces places fortes, à ce que nous dit ce même chef, ne ſont jamais emportées de vive force : on ne parvient guere à s'en emparer que par ſurpriſe. Lorſque l'ennemi s'eſt rendu maître de la campagne, il convertit ordinairement le ſiége de la place en un blocus. Il intercepte au dehors toute communication avec les aſſiégés, qui, ne recevant plus de ſubſiſtances, ſont expoſés à éprouver toutes les horreurs

de la famine, & enfin à mourir de faim, ou à ſortir de la place pour tenter le ſort des armes. Alors une victoire déciſive occaſionne l'entiere deſtruction de ce diſtrict, qu'habite enſuite le vainqueur ; & tous ceux qui ſont tués ou faits priſonniers, ſont mangés par leurs ennemis.

Je ſouhaiterois, pour l'honneur de l'humanité, que cette barbare & farouche coutume n'eût été introduite qu'après une longue dépravation de la nature humaine : il ſeroit humiliant de penſer que l'homme, dans ſa primitive origine, n'eût éprouvé aucune répugnance à la vue de ce mets horrible & ſanglant, & qu'il eût été capable d'une cruauté que les brutes n'ont jamais commiſes ſur les cadavres des animaux de leur eſpece.

Après avoir fait une proviſion ſuffiſante d'eau & de bois, nous ſongeâmes à nous remettre en mer. Le ſix

de Février mil ſept cent ſoixante & dix, nous appareillâmes de la baie Charlotte, & continuâmes de prolonger la côte orientale. Vers le ſoir, le calme ſurvint, & nous obligea de mouiller à près de trois quarts de mille d'Hippa, par dix braſſes de profondeur; & nous envoyâmes nos bateaux à la pêche.

Le lendemain, nous mîmes à la voile; mais bientôt le flot nous porta rapidement contre une chaîne de rochers qui partoit d'une île voiſine. Dans ce moment le vent calma, & notre ſituation devint vraiment critique. Un de nos Officiers propoſa alors de refouler la marée, pour gagner un paſſage que nous appercevions entre deux îles. Le rang qu'occupoit cet Officier, donnoit un certain poids à ſa propoſition, quoique impratiquable. Le Capitaine, qui alloit donner des ordres différens, demeura irréſolu; &

pendant

pendant le débat qu'occaſionnoit la contrariété des opinions, nous fûmes portés ſi près des rochers, que notre ſalut paroiſſoit preſque impoſſible. Dans cette conjoncture funeſte, il ne nous reſtoit plus qu'à laiſſer tomber notre groſſe ancre ; ce que nous exécutâmes auſſi-tôt, toutes voiles dehors, par ſoixante-cinq braſſes : & après avoir filé cent cinquante braſſes de cable, nous eûmes la joie de voir que le vaiſſeau vint à l'appel de ſon ancre.

Mais ſi cet expédient nous eût manqué, notre perte étoit aſſurée. Nous aurions été réduits à conſtruire un nouveau bâtiment pour nous tranſporter aux Indes Orientales ; & ſi la choſe eût été impoſſible, nous aurions été forcés de paſſer le reſte de nos jours dans la nouvelle Zélande, dans la ſuppoſition que nous euſſions pu

nous garantir de la dent des anthropophages.

Je dois faire remarquer ici que lorſque Taſman viſita la baie des Meurtriers, il imagina qu'il devoit y avoir un détroit qui, de-là, traverſoit la nouvelle Zélande, & en formoit deux diviſions. Cette conjecture étoit fondée ſur l'obſervation qu'il avoit faite qu'à la marée montante le courant portoit du Sud-Eſt au Nord-Oueſt. En conſéquence des obſervations de Taſman, tandis que nous étions mouillés dans la baie Charlotte, nous montâmes ſur le ſommet d'une montagne voiſine, pour voir ſi de cette hauteur nous pourrions appercevoir quelque apparence de détroit, & nous le découvrîmes.

Les naturels du pays, que nous queſtionnâmes ſur ce détroit, nous aſſurerent qu'il étoit navigable dans

toute ſon étendue, & qu'il étoit poſſible de faire en quatre jours, dans un des canots du pays, le tour des côtes de la diviſion méridionale de la nouvelle Zélande.

D'après ces éclairciſſemens, nous réſolûmes de tenter cette entrepriſe. Nous gouvernâmes donc ſur le détroit, que nous ne tardâmes pas à découvrir; & le jour ſuivant nous le traversâmes, en tâchant de nous maintenir dans le milieu du canal. Mais, quoique les terres de part & d'autre fuſſent viſibles, nous jugeâmes à propos, pour écarter juſqu'à la poſſibilité de l'erreur, après avoir paſſé le détroit, de faire voile au Nord, juſqu'à ce que nous euſſions doublé le cap Turnagain; ce que nous fîmes le vendredi à midi.

Parvenus à cette hauteur, & ne pouvant plus douter de la réalité du détroit, nous dirigeâmes notre route

vers le Sud, dans le deſſein de reconnoître les côtes de l'autre diviſion de la nouvelle Zélande. Nous continuâmes de faire voile dans cette direction, eſpérant que nous verrions bientôt la terre courir vers l'Oueſt : mais nous fûmes trompés dans notre attente. Nous appercevions l'apparence d'un paſſage de quelques lieues dans le Sud du détroit ; mais nous étions tous diviſés d'opinion ſur cet objet.

Cependant nous ne pouvions pas douter que le paſſage ne fût navigable, ſinon pour un vaiſſeau de guerre, du moins pour les canots du pays, ſurtout après les informations que nous avions reçues des Indiens. Cette conſidération nous fit perſiſter dans le deſſein de découvrir ſi effectivement la diviſion méridionale de la nouvelle Zélande étoit une île ou un continent.

Les vents frais du Sud nous contrarierent fréquemment dans ce deſſein. Le vingt-ſix, le vent, qui ſouffloit avec violence de cette partie, emporta notre miſaine, & déchira notre grand hunier. Nous eûmes pluſieurs jours de ſuite ces mêmes vents forcés; ce qui nous obligea de mettre à la cape.

La ſaiſon la plus orageuſe dans les mers du Sud approchoit; l'air devenoit chaque jour plus froid; & nous commencions à déſeſpérer de parvenir à ce paſſage. Il y avoit déja plus d'un mois que nous pourſuivions cette découverte, qui, avec des vents favorables, auroit pu ſe faire en peu de jours.

Le neuf Mars, à quatre heures du matin, dans le moment même que nous nous déſeſpérions de n'avoir point de vent, nous fûmes bien ſurpris lorſque l'aurore nous éclaira ſur

le péril qui nous menaçoit. Ce ne fut pas ſans frayeur que nous nous vîmes à un demi-mille d'un banc de roches. Quelques minutes d'un vent favorable, & notre ruine étoit inévitable. Nous dûmes notre ſalut à ce calme heureux de la précédente nuit, qui avoit été le ſujet de nos plaintes. Ces rochers ſont à vingt milles au Sud-Eſt de l'extrémité méridionale de la nouvelle Zélande.

Le dix, nous parvînmes enfin à doubler la pointe méridionale, qui eſt par les quarante-ſept degrés trente-neuf minutes de latitude auſtrale, & cent quatre-vingt-onze degrés trente-cinq minutes de longitude occidentale, méridien de Londres. Nous reprîmes alors notre route vers le Nord, avec un vent favorable. Notre intention étoit de retourner à la baie Charlotte, pour y faire du bois & de l'eau, s'il arrivoit que nous ne trouvaſſions

pas plus près de lieux propres à cette opération.

La terre, le long de cette côte, n'offre qu'un aſpect horrible : ce n'eſt qu'une chaîne de montagnes taillées à pic, qui élevent juſqu'au ciel leurs cîmes couvertes de neiges auſſi anciennes que le monde. Les rochers qui leur ſervent de baſe, par-tout eſcarpés, en rendent les bords inacceſſibles : auſſi ne découvrîmes-nous nulle part les plus légers veſtiges qui annonçaſſent que cette terre eût des habitans.

Le lundi vingt-ſix Mars, étant par les quarante degrés trente-deux minutes de latitude auſtrale, & à trente-trois milles au Nord de la baie Charlotte, nous entrâmes dans une eſpece de bras de mer bordé d'îles des deux côtés, où l'on trouve trente-ſix braſſes d'eau à un mille du rivage ; & gouvernant au Sud-quart-Sud-Oueſt, nous

vînmes mouiller ſur la rive droite de la baie de l'Amirauté, par onze braſſes d'eau, fond de vaſe.

Notre premier ſoin, après avoir affourché notre vaiſſeau, fut de ſonger à renouveller nos proviſions d'eau & de bois. Cette baie, défendue des vents d'Eſt, nous offrit de grandes commodités pour nos opérations. La contrée, couverte de bois, étoit coupée de pluſieurs ruiſſeaux; & la côte en cet endroit ſe trouvoit ſi poiſſonneuſe, qu'avec nos lignes nous en prîmes au-delà de ce qu'il en falloit pour notre conſommation. Au pied d'une montagne voiſine de la baie, nous découvrîmes une vieille cabane; & dans une anſe qui lui étoit contiguë, on voyoit les débris d'un ancien canot.

Il y avoit déja près de ſix mois que duroit notre navigation autour des côtes de la nouvelle Zélande; nous

en avions pris tous les relevemens : mais ce qui juſqu'alors étoit reſté inconnu, & que nous découvrîmes, c'eſt que la nouvelle Zélande eſt une île, dont la longueur a près de trois cents lieues, & dont les habitans ſont des anthropophages, habitués dès leur tendre jeuneſſe au carnage & aux horreurs de la guerre, & ceux peut-être, de tous les hommes, qui craignent le moins les dangers.

Une remarque importante à faire, & qui doit jetter dans le plus grand étonnement, c'eſt que le langage des peuples de la nouvelle Zélande eſt, à quelques différences près, le même que celui d'Otahitî : j'oſe dire qu'entre ces deux langues il y a plus de reſſemblance & d'analogie qu'on n'en rencontre entre celles de quelques provinces d'Angleterre. Que conclure d'une circonſtance ſi extraordinaire ? Il faut de toute néceſſité que

l'un de ces deux endroits ait été originairement peuplé par l'autre.

Mais, de la nouvelle Zélande à Otahitî, il n'y a pas moins de ſix cents lieues. L'Océan ſeul ſépare ces deux peuples. Il eſt difficile de concevoir qu'ils aient pu entreprendre de traverſer cette grande étendue de mer dans leurs pirogues, qui ſont les ſeuls bâtimens qu'ils aient jamais poſſédés.

Ces réflexions ſont ſans doute d'une très-grande force ; mais ſi on fait attention qu'il n'y a aucun rapport entre nos idées & les ſons que nous employons pour les rendre ſenſibles & les communiquer à ceux dont nous voulons être entendus ; qu'il eſt d'ailleurs de la plus grande évidence que les ſuggeſtions de la nature, & moins encore celles de la raiſon, n'ont pu porter deux peuples diſtincts, ſéparés, n'ayant entre eux aucune relation, à fixer la même ſignification aux

mêmes mots, à y attacher préciſément la même idée, comme le moyen de leur communication mutuelle ; il en faudra néceſſairement inférer que les habitans de l'une de ces îles ſont une migration de l'autre, quoique dans la comparaiſon que nous avons faite des mœurs, des habillemens, des armes, &c. des peuples d'Otahitî avec ceux de la nouvelle Zélande, nous ayions remarqué, autant qu'il nous a été poſſible de les bien obſerver, qu'ils different entre eux en pluſieurs points eſſentiels : mais, à beaucoup d'autres égards, ils ont une apparente analogie.

Les habitans de la nouvelle Zélande, loin de pratiquer l'uſage de la circonciſion, regardent au contraire le prépuce comme une choſe ſi néceſſaire, qu'ils l'attachent par devant avec une ligature, pour couvrir le gland, & lui conſerver toute ſa ſen-

ſibilité ; c'eſt du moins la raiſon qu'ils nous ont donnée de cette coutume générale parmi eux. Chez ces peuples, comme à Otahitî, c'eſt une parure de ſe peindre les feſſes de couleur bleue. Cette couleur eſt tracée en lignes ſpirales : ils l'introduiſent ſous la peau après l'avoir piquée. Ils ont auſſi l'uſage de porter la barbe, & d'attacher leurs cheveux longs ſur le ſommet de la tête, à la maniere des Otahitiens.

La carnation de ces deux peuples n'eſt pas la même. Dans la nouvelle Zélande, ils ſont d'une couleur plus bronzée que ceux d'Otahitî. Nous avons remarqué chez les uns & les autres les mêmes penchans à la perfidie & à la friponnerie. Quant à l'intrépidité du courage, ceux de la nouvelle Zélande ſont infiniment ſupérieurs aux premiers. Il eſt impoſſible de voir ſans étonnement à quel degré

de fureur ils s'élevent dans les harangues qu'ils prononcent lorſque, dans leurs jeux guerriers, ils veulent donner le ſpectacle d'un combat.

Leurs habillemens ſont d'une étoffe faite d'une eſpece de plante fort ſoyeuſe. Cette étoffe eſt tiſſue de maniere que les fils qui ſervent de chaîne, & à travers leſquels ils paſſent la trame, ſont à environ trois lignes de diſtance les uns des autres. Leur habit eſt une tunique attachée ſur les épaules avec des cordons, & qui leur deſcend juſqu'à la chûte des reins. Les bordures de cette tunique ſont brodées & ornées de franges de poils de chiens. Les deſſeins de la broderie ſont des figures bizarres, nuancées de couleurs brunes & noires. Les ceintures dont ils ſe ſervent pour ſe couvrir les parties naturelles, ſont faites des brins d'une herbe très-forte, tiſſus enſemble.

L'uſage de faire bouillir les viandes eſt inconnu chez ces peuples : leur maniere ordinaire de les préparer eſt de les faire rôtir dans un four ſouterrein ; coutume, comme nous l'avons remarqué, pratiquée par les habitans de l'île George.

Leurs principales armes ſont le patty-petow, la hache d'armes & la lance ou javeline. Le patty-petow eſt une lame à deux tranchans qui eſt de bois de fer, ou d'os, ou de pierre, & dans laquelle on a enchâſſé un manche. La hache d'armes eſt de bois de fer ; le manche en eſt très-long. Leurs lances ſont auſſi du même bois, & vers la pointe ils y attachent des houpes faites de poils de chien.

Il eſt bien ſurprenant que l'arc & la flèche, dont les habitans de l'île George ſavent ſe ſervir avec tant de dextérité, aient été des armes abſolument inconnues à ces peuples naturelle-

ment belliqueux. Nous ſommes les premiers qui leur en ayons montré l'uſage.

On pourroit regarder cette circonſtance comme une très-forte préſomption que ce ſont les habitans de la nouvelle Zélande qui ſont venus peupler l'île d'Otahitî ; que quelque hazard fit enſuite découvrir à ces nouveaux colons l'uſage de l'arc ; & que trouvant cette arme plus avantageuſe que les leurs, ils en prirent l'habitude, & ſe perfectionnerent dans l'art de s'en ſervir ; car les Otahitiens ſont les archers du monde les plus adroits. Il ne ſeroit pas vraiſemblable que les habitans de la nouvelle Zélande euſſent abandonné ces armes défenſives, de beaucoup préférables aux leurs, ſi l'invention leur en eût jamais été connue.

Leurs inſtrumens de guerre ſont des trompettes. Cet inſtrument, qui rend un ſon rauque & lugubre, a près de deux pieds de longueur, & dans le

milieu de ſa concavité extrêmement applatie, eſt une large ouverture.

Chacun de ces inſulaires porte autour de ſon cou un ſifflet. C'eſt un petit morceau de bois creuſé, ouvert à chaque bout, & qui a deux autres trous dans ſa longueur. Ils ſe ſervent de peignes d'os ou de bois, dont la denture eſt longue & groſſiere.

Nous avons vu à pluſieurs d'entre eux des petites pierres d'une couleur jaunâtre, ſur leſquelles ſont gravées des demi-figures humaines, mais dans un goût groteſque. Ils s'attachent au cou ces pierres ainſi ſculptées, & enfilées dans un cordon. Leurs pendans-d'oreilles ſont auſſi des petites figures de pierre ou de bois, & quelquefois des dents de leurs parens morts. Les inſtrumens dont ils ſe ſervent pour la pêche, ſont faits de la même maniere que ceux de l'île George.

Le trente-un de Mars, notre proviſion d'eau & de bois étant faite, nous appareillâmes de la baie de l'Amirauté, & fîmes route au Nord quelques degrés à l'Oueſt, pour la nouvelle Hollande, prenant notre point de départ d'une pointe que nous nommâmes le cap Farewell. Nos dernieres inſtructions, qui ne furent ouvertes qu'au moment de partir de la baie de l'Amirauté, portoient que notre route pour retourner en Angleterre ſeroit par le cap Hormor, & que nous pourrions, s'il étoit néceſſaire, relâcher aux Indes orientales.

Notre navigation n'eut rien qui pût mériter des obſervations particulieres pendant les dix-ſept premiers jours, que nous continuâmes de gouverner ſur la nouvelle Hollande.

Le dix-huit d'Avril, au ſoir, jugeant, d'après notre eſtime, que nous n'étions pas loin de la terre, nous

ſerrâmes notre perroquet ; nous reſtâmes en travers toute la nuit, & nous ne trouvâmes point de fond avec une ligne de cent trente braſſes.

Le lendemain matin nous fîmes de la voile ; & une heure après, étant par les trente-ſept degrés cinquante minutes de latitude auſtrale, & trente-un degrés 00′ de longitude à l'Oueſt du cap Farewel, nous découvrîmes la côte de la nouvelle Hollande, qui s'élevoit très-haut entre le Nord-Eſt-quart-de-Sud & l'Oueſt-quart-Sud-Oueſt, à la diſtance de huit lieues. Alors nous mîmes le cap au Nord-Nord-Eſt, & nous prolongeâmes cette côte à la diſtance de quatre lieues.

Le vendredi vingt, dans la matinée, nous vîmes l'apparence d'une île dans le Nord-Nord-Oueſt.

Le ſamedi, nous apperçûmes des feux ſur le rivage, & enſuite une haute montagne, que nous nommâmes le

cap Dromadaire, à cauſe de ſa reſſemblance avec le dos de cet animal. Ce cap eſt ſitué par les trente-ſix degrés vingt-une minutes de latitude méridionale, & cent cinquante degrés ving-huit minutes de longitude à l'Eſt du méridien de Londres. Dans l'après-midi, nous eûmes la vue de deux petites îles qui nous reſtoient à l'Oueſt-quart-Sud-Oueſt, & à la diſtance de deux lieues.

Le dimanche, nous apperçûmes les naturels du pays qui allumoient des feux le long de la côte. La terre s'étendant au Nord quelques degrés Eſt, nous la côtoyâmes en gouvernant à cette direction, dans l'intention de mouiller à la premiere baie.

Le vendredi, dans l'après-midi, nous eſſayâmes de deſcendre à terre avec notre chaloupe; mais une lame qui battoit toute la rive, nous en défendit l'accès.

Le ſamedi vingt-huit, nous découvrîmes, avec les rayons naiſſans du jour, une baie dans le Nord-quart-Nord-Eſt, & nous mîmes le cap deſſus, envoyant nos bâteaux en avant pour ſonder. A une heure & demie après midi, nous y mouillâmes par ſix braſſes & demie d'eau, fond de ſable. Mais au moment qu'avec nos canots nous voulions aborder, pluſieurs Indiens s'avancerent ſur le rivage, & deux d'entre eux, armés de boucliers & de lances, s'oppoſerent réſolument à notre deſcente. Nous fûmes forcés de tirer ſur eux quelques coups de fuſil chargés à dragées. Se ſentant bleſſés & abandonnés de leurs compatriotes, qui avoient pris la fuite, ils ſe retirerent à petits pas du côté de leurs cabanes, qui étoient dans les buiſſons; mais ils nous firent face conſtamment pendant tout le chemin. Ils ne faiſoient cette lente

retraite que pour donner à leurs femmes le tems de s'éloigner plus avant dans le bois, avec leurs enfans & tous leurs utenſiles de ménage. Dès qu'il ne reſta plus rien à emporter, nous les vîmes prendre eux-mêmes la fuite.

On ne peut guere voir rien de plus miſérable que leurs habitations : elles nous rappellerent l'idée de ces chétives cabanes des habitans de la terre de Feu. Ces mauvaiſes hutes ſont faites de quelques pieux qui ſe croiſent à quatre ou cinq pieds au deſſus du terrein, & recouverts de morceaux d'écorce d'arbres, poſés les uns à côté des autres ſans aucune liaiſon.

Les habitans de cette côte ſont noirs, & entiérement nuds. Ils different des negres d'Afrique en ce qu'au lieu d'avoir de la laine ſur la tête, comme ces derniers, ils ont au contraire de longs cheveux liſſes. Nous

obſervâmes ſur leurs poitrines des figures groteſques & groſſiérement deſſinées avec une couleur blanche dont ils ſe barbouillent irréguliérement les autres parties du corps.

Leurs armes ſont la lance, le bouclier, & des ſabres de bois de fer. Les lances faites d'un bois léger, ſont armées d'une longue pointe d'os très-aiguë; les arêtes en ſont garnies de petites pointes, pour rendre leurs bleſſures plus dangereuſes, & même mortelles. Dans ces lances nous y avons quelquefois découvert des jointures unies par une eſpece de ciment réſineux. Ils ont auſſi d'autres eſpeces de lances dont les pointes ſont la fourche, & qui leur ſervent à frapper les poiſſons.

Leurs boucliers, de trois pieds de long, ſur environ douze pouces de large, ſont d'une forme ovale, concaves en dedans, & pourvus d'un

manche. Dans quelques-uns de ces boucliers nous avons remarqué de petits trous, deſtinés, lorſqu'ils veulent s'en ſervir pour ſe couvrir la tête, à obſerver les mouvemens de leurs ennemis.

En ſe retirant dans les bois, ils laiſſerent ſur le rivage deux ou trois pirogues. La ſtructure de ces pirogues eſt de la plus grande ſimplicité : ce qui les compoſe eſt l'écorce dégagée d'un demi-tronc d'arbre, nouée à chaque extrémité par des liens d'un bois blanchâtre & flexible, & ſéparée dans le milieu par des pieces de bois qui les traverſent. La longueur de ces pirogues eſt de dix pieds environ. Les pagayes ſont des rames courtes, dont le palme a trois pouces de largeur. Ils en tiennent une de chaque main, & voguent avec une incroyable célérité. Nonobſtant le peu de valeur de ces pirogues, ils ne vouloient

pas les perdre : ils revinrent pour épier le moment de notre départ, & saisir l'occasion de les transporter dans une autre place.

Ces Indiens paroissent n'avoir d'autre nourriture que le poisson, qui est très-abondant sur cette côte. On y pêche sur-tout une espece de raie qui pese entre deux & trois cents livres. Cette raie porte sur la queue un aiguillon : elle reçoit le nom de *Pastenague* ou de *Glorieuse* (*). Comme elles nagent ordinairement dans les eaux les plus basses, il est très-aisé de les avoir : nous en prîmes en quantité, & de toutes les especes.

Le rivage où nous abordâmes ne

(*) Il y a deux especes de raies qui portent sur la queue un aiguillon dentelé : on les nomme Pastenagues, en latin *Pastinaca*. Elles sont citées toutes les deux dans Rondelet. L'une est la Pastenague proprement dite, *Pastinaca ;* l'autre est la Glorieuse, *Aquila*. On ne sait à laquelle doit se rapporter le nom Anglois *Sting-rag-fish*.

nous offrit d'abord qu'un terrein ſablonneux & ſemé de roches en pluſieurs endroits : mais la contrée adjacente à cette baie paroît unie, médiocrement élevée, couverte de bois, dont les clairieres permettent à la vue de s'étendre & de découvrir une aſſez grande étendue de pays. La verdure, les plantes, les arbuſtes qui croiſſent en une exceſſive abondance ſur toute la ſurface de cette terre, annoncent ſa fertilité. Entre les différens végétables qu'on rencontre ici, l'eſpece la plus commune eſt celle qui produit la réſine que les naturaliſtes nomment ſang-de-dragon.

Nous obſervâmes la fiente d'un quadrupede qui étoit probablement de la même eſpece que ceux que nous tuâmes quelque tems après ſur les bords de la riviere à laquelle nous donnâmes le nom de l'Endeavour. Notre levrier donna la chaſſe à un petit animal ;

mais il revint ſans avoir pu l'atteindre. Nous vîmes auſſi quantité de corneilles, de coqs de bruyere, & un oiſeau dont le plumage, nuancé de toutes les couleurs de l'iris, étoit de la plus grande beauté. Cet oiſeau eſt de l'eſpece du loriot, & nous l'appellâmes Loriquet.

Le Capitaine Cooke, accompagné de pluſieurs Officiers & des ſoldats de la marine, fit un tour dans la contrée, dans le deſſein de rencontrer quelques Indiens, de les attirer par toutes ſortes de bonnes façons, & de les renvoyer à leurs amis avec des préſens d'étoffes & d'autres bagatelles, eſpérant que cette marque de nos paiſibles intentions ſuffiroit pour les engager à nous faire viſite, & à entrer avec nous dans quelque commerce. Vaines eſpérances : nous battîmes inutilement la campagne ; nous n'apperçûmes pas un ſeul Indien ſur notre

route. Néanmoins, avant de retourner à bord, nous laiſsâmes dans une cabane vuide & récemment abandonnée, quelques pieces d'étoffe, des ceintures, des peignes, des miroirs, &c. mais ce qui nous étonna beaucoup, c'eſt que ces préſens ne furent pas emportés durant notre ſéjour dans cette partie de la nouvelle Hollande, quoique les Indiens y fuſſent venus depuis, & même à différentes repriſes, comme nous eûmes occaſion de le croire.

Quelques jours après, nous envoyâmes à la pointe de la baie, pour la pêche, un bateau armé, aux ordres de deux Officiers. A leur arrivée, ils trouverent pluſieurs Indiens, qui nous ayant reconnus, formerent auſſi-tôt un parti égal en nombre à ceux qu'ils avoient comptés dans le bateau. Ceux-ci s'avancerent vers nous, tandis que leurs compatriotes

jetterent leurs armes, & s'éloignerent à une très-grande diſtance. Arrivés ſur les bords du rivage, ils nous défierent au combat. Ce défi n'étant pas accepté, ils en choiſirent ſeulement deux d'entre eux pour un combat ſingulier, & nous firent ſigne d'envoyer deux de nos gens pour ſe meſurer contre ces deux champions; & le reſte de la troupe ſe retira, pour nous ôter tout ſoupçon de perfidie de leur part. Voyant que ce nouveau cartel étoit encore rejetté, ils s'en allerent.

Mais bientôt pluſieurs autres reparurent ſur le rivage. Un Officier tira un coup de fuſil dans un arbre à quelques pas du lieu où ils étoient, pour les convaincre qu'il nous ſeroit facile de les atteindre à une très-grande diſtance. Ce coup de fuſil excita toute leur curioſité: c'étoit à leurs yeux un prodige qu'ils ne ſe laſſoient pas d'admirer. Ils firent ſigne qu'ils ſouhaitoient

qu'on leur en fît voir une ſeconde décharge ; ce qui fut exécuté, à leur grande ſatisfaction : & après en avoir obſervé les effets avec une nouvelle ſurpriſe, ils ſe retirerent, enchantés, en apparence, du ſpectacle qu'on leur avoit donné.

Les Officiers, ayant pris la réſolution de revenir par terre à travers les bois, ordonnerent au canot d'aller les attendre à l'endroit qu'ils avoient déſigné pour leur rembarquement. A peine avoient-ils fait deux milles dans les terres, que les Indiens armés, & au nombre de vingt-deux, ſe mirent à leur pourſuite. Toutes les fois que les Officiers faiſoient face, les Indiens s'arrêtoient, toujours prêts à fuir dès qu'on alloit à leur rencontre ; mais les voyoient-ils reprendre leur route, ils les pourſuivoient derechef. Cette manœuvre dura juſqu'à ce que les Officiers arrivaſſent à l'endroit où

notre équipage étoit occupé à couper du bois. Là ils furent joints par pluſieurs autres de nos gens qui s'étoient amuſés à chaſſer. L'un d'eux propoſa de ſe ſervir contre les Indiens d'un ſtratagême qui manqua de bien peu de leur être à eux-mêmes funeſte.

Son deſſein étoit de s'approcher des Indiens d'auſſi près que ceux-ci le permettroient, ſans ſe retirer; &, feignant alors d'être ſaiſis de frayeur, de fuir ſubitement, pour les engager dans une pourſuite téméraire; ce qui vraiſemblablement fourniroit l'occaſion de les environner & de ſe ſaiſir de quelques-uns d'eux.

Mais les Indiens ſe conduiſirent comme s'ils avoient ſoupçonné le piége qu'on vouloit leur tendre. Nos gens n'avoient pas encore fui devant eux l'eſpace de ſix toiſes, après leur avoir témoigné cette crainte ſimulée, que les Indiens coururent deſſus, & lan-

cerent avec une grande force leurs armes ſur eux, en pouſſant des cris terribles. Un de ces Officiers, entendant les cris des Indiens, tourna la tête, & voyant voler les lances dont il pouvoit être percé, ſe ſauva derriere un arbre qu'il eut à peine le tems d'atteindre, quoiqu'il n'en fût qu'à quelques pieds de diſtance. Une de ces lances s'enfonça dans l'endroit qu'il venoit de quitter, une autre pénétra profondément dans l'arbre qui lui ſervoit de bouclier. Entre pluſieurs autres qui tomberent en différens endroits, une vint s'attacher aux branches d'un arbre préciſément au deſſus de la tête de celui qui avoit couru avec le plus de vîteſſe, & qui ſe trouvoit déja éloigné des Indiens de plus de cent cinquante pas; une autre lui paſſa entre les jambes en entrant dans la terre. Après cette attaque, loin de ſonger à continuer leur pourſuite, ils

ſe retirerent précipitamment dans le bois ; & nos gens, heureuſement échappés du danger, ramaſſerent ces lances & revinrent au vaiſſeau.

Le dimanche ſix Août, le matin, après avoir pris la proviſion d'eau & de bois qui nous étoit néceſſaire, nous appareillâmes de la baie des Paſtenagues, ainſi appellée du nom du poiſſon qui s'y trouve en grande quantité. Elle eſt par les trente-quatre degrés 00′ de latitude auſtrale, & cent cinquante degrés quarante-ſept minutes de longitude orientale du méridien de Londres.

De-là, nous fîmes voile au Nord quelques degrés à l'Eſt, en prolongeant la côte à quelques milles du rivage, pour nous mettre en état d'en prendre tous les relevemens, nous procurer, ſelon le beſoin, l'occaſion de faire de l'eau & du bois, & tâcher en même tems d'établir, s'il étoit poſſible,

poſſible, un commerce avec les naturels du pays ; d'autant plus que nous ne pouvions nous promettre de nous ouvrir un paſſage à la mer des Indes avant d'être arrivés au neuvieme ou au dixieme degré de latitude méridionale.

Après avoir paſſé en-dedans de pluſieurs petites îles, & le ſeize de Mai, étant par les vingt-ſept degrés quarante-ſix minutes de latitude auſtrale, & deux degrés dix-huit minutes de longitude à l'Eſt de la baie des Paſtenagues, nous découvrîmes, de l'avant du vaiſſeau à bas-bord, des briſans qui s'étendoient vers l'Eſt : à la vue de ces écueils, nous changeâmes notre route, & gouvernâmes à une plus grande diſtance du rivage, juſqu'à huit heures du ſoir. Alors nous eûmes ſoixante-ſept braſſes de profondeur.

Le dix-ſept, nous revîmes, avec le jour, la même chaîne de briſans

de l'avant du vaiſſeau à bas-bord. A ſept heures du ſoir, nous apperçûmes une autre chaîne de rochers à fleur d'eau dans le Nord-Oueſt-quart-d'Oueſt; & dans cet endroit nous ſondâmes par cent trente braſſes de profondeur.

Nous continuâmes à gouverner au Nord juſqu'au vingt. La terre alors paroiſſant ſe terminer par une pointe au Nord-Oueſt, nous mîmes le cap deſſus, & bientôt nous vîmes une nouvelle chaîne de briſans qui s'étendoit l'eſpace de pluſieurs milles. Nous avions alors ſeize braſſes de fond; mais cette profondeur diminua juſqu'à ſept braſſes & demie, & augmenta enſuite juſqu'à onze. Nous étions alors à la latitude de vingt-quatre degrés vingt-ſix minutes Sud.

Le vingt-un, nous paſsâmes ſur l'extrémité d'un banc de ſable, & nous obſervâmes que la terre s'étendoit un

peu à l'Oueſt. Le calme étant ſurvenu avec la nuit, nous trouvâmes que le courant nous faiſoit faire un nœud & demi par heure au Sud-Oueſt.

Le vingt-deux au ſoir, le vent calma. Nous mouillâmes par huit braſſes d'eau, & nous obſervâmes que la marée ne montoit & ne baiſſoit pas au-delà de deux pieds.

Le vingt-trois, côtoyant toujours le rivage, nous découvrîmes une grande baie, dans laquelle nous paſsâmes la nuit à l'ancre, par cinq braſſes de fond. Cette baie eſt par les vingt-quatre degrés 00′ de latitude auſtrale. Sa pointe ſeptentrionale eſt bordée de briſans qui s'étendent au large.

Le vingt-quatre, nous mîmes à la voile, en nous conſervant à la même diſtance du rivage, à travers des bancs de ſable, des chaînes de rochers à fleur d'eau & de petites îles.

Le vingt-cinq, nous prîmes plusieurs poiſſons.

Le vingt-ſix, nous mouillâmes par treize braſſes d'eau, & nous obſervâmes que la marée baiſſoit de ſept pieds, refoulant vers l'Eſt.

Le vingt-ſept, nous appareillâmes; & ce jour, ainſi que le ſuivant, nous paſsâmes entre pluſieurs îles, nos bateaux toujours en avant, pour reconnoître les ſondes.

Le vingt-neuf, nous vînmes jetter l'ancre dans une baie où les vents contraires nous forcerent de ſéjourner pendant trois jours. Elle eſt par les vingt-ſix degrés ſix minutes de latitude Sud.

Le trente-un, à la pointe du jour, nous levâmes l'ancre. En ſortant de la baie, nous fîmes route au Nord-Oueſt, entre la nouvelle Hollande & une chaîne de rochers à fleur d'eau, de bancs de ſable & d'îles bordées de

grands arbres, dont les branches s'étendoient en berceaux juſques ſur le rivage que nous prolongions.

Le dix de Juin, nous mouillâmes dans une baie qui eſt par les ſeize degrés dix minutes de latitude auſtrale.

Le onze au matin, nous appareillâmes de cette baie, & nous dirigeâmes notre route au Nord quelques degrés à l'Oueſt. A neuf heures, à-peu-près dans l'endroit où M. de Bougainville avoit paſſé, nous nous trouvâmes ſur des récifs. Le fond, d'abord de vingt-huit braſſes, diminua juſqu'à huit; & l'inſtant d'après nous échouâmes.

Dans un ſi grand péril, nous nous hâtâmes de ſerrer nos voiles, & de mettre dehors la chaloupe & les canots: mais les ſondes priſes autour du vaiſſeau nous donnerent la triſte conviction que nous étions ſur un banc de

roches qui couroit au Nord-Oueſt. Nous amenâmes auſſi-tôt nos baſſes vergues & nos mâts de hunes, & portâmes une ancre vers le Sud : mais le vaiſſeau talonnant avec violence, nous en mouillâmes une autre dans le Sud-Oueſt.

La nuit vint nous ſurprendre dans cette ſituation funeſte : nous la paſsâmes dans les plus vives inquiétudes, & dans l'attente cruelle d'un naufrage inévitable. Dès que les premiers rayons du crépuſcule commencerent à nous éclairer, notre premier ſoin fut de travailler à diminuer le poids de la charge du vaiſſeau. En conſéquence, nous vuidâmes notre eau, jettâmes par-deſſus bord ſix de nos gros canons, quelques pieces à l'eau, le bois de chauffage, le leſt de pierre & de fer, & nos menues proviſions.

Mais cette conſidérable diminution de poids n'empêchant pas le vaiſſeau

de faire une prodigieuſe quantité d'eau, nous fîmes les diſpoſitions néceſſaires pour donner à nos pompes du mât de miſaine un libre jeu. A midi le vaiſſeau prit une forte bande à ſtribord. Ce mouvement, qui ſembloit être le ſignal de notre ruine prochaine, nous plongea dans de nouvelles alarmes. Pour tâcher de nous ſouſtraire à ce nouveau danger, nous allongeâmes une petite ancre dans l'Oueſt, frappâmes des palans ſur les cables de deux de nos ancres, virâmes deſſus; & par ce moyen, le vaiſſeau ſe trouva ſoutenu ſur ſes cinq ancres.

A quatre heures, la marée étant baſſe, nous reconnûmes qu'en pluſieurs endroits le vaiſſeau étoit à ſec ſur le roc, quoique le juſant n'eût baiſſé que de quatre pieds. Cette nouvelle circonſtance étoit d'autant plus accablante, qu'elle ne nous laiſſoit entrevoir aucun moyen de ſortir le

vaiſſeau de l'écueil, ſur lequel le moindre vent l'auroit infailliblement briſé.

A neuf heures & demie, le vaiſſeau ſe redreſſa, & bientôt nous parvînmes à le mettre à flot. Alors filant notre cable d'affourche & la petite ancre, qui furent l'un & l'autre perdus, nous portâmes en avant notre groſſe ancre & les deux ancres de côté.

Mais il ne nous reſtoit qu'une foible lueur d'eſpérance, en voyant l'eau augmenter continuellement, malgré le conſtant uſage de nos pompes. Dans cette conjoncture lugubre, nous touchions au moment de couler à fond ſur nos ancres, il ne nous reſtoit plus qu'à nous réfugier ſur les rochers, à moins qu'une briſe ne vînt à notre ſecours pour nous rapprocher du rivage, où nous nous ſerions empreſſés de ſauver du naufrage

tout ce qui auroit pu nous mettre en état de conſtruire une petite barque, avec laquelle nous aurions tâché de nous rendre aux Indes orientales, dans quelques établiſſemens Européens.

Nous enviſagions déja cette affligeante perſpective comme notre unique reſſource, lorſque, contre notre attente, nous réuſsîmes ſi bien à boucher ſes voies d'eau, que le jeu d'une ſeule pompe ſuffiſoit pour en arrêter le progrès. Bientôt il s'éleva un vent favorable qui nous permit de mettre à la voile, & de gagner le rivage de la nouvelle Hollande; & nos canots, envoyés en avant à la recherche d'un havre, eurent le bonheur d'en découvrir un au Nord-Oueſt, & à la diſtance d'environ deux ou trois lieues.

Le quatorze, à neuf heures du matin, nous mouillâmes un peu en

dehors du havre : nous en trouvâmes le paſſage ſi étroit, que nous n'osâmes nous y engager avant d'avoir fait marquer par des bouées la direction du chenal. Mais le vent, qui avoit calmé heureuſement tandis que nous étions ſur les rochers, commença de fraîchir avec tant de force, qu'il ne nous fut pas poſſible d'y entrer avant le dix-huit; & malgré toutes nos précautions, nous touchâmes deux fois dans le paſſage.

Parvenus en-dedans du havre avec une ſatisfaction qu'il ſeroit difficile d'exprimer, nous conduisîmes notre vaiſſeau à côté d'un banc voiſin de la rive ſeptentrionale d'une riviere, où nous l'amarrâmes, en nous félicitant d'être ainſi échappés à un naufrage qui paroiſſoit inévitable.

Après avoir mis notre vaiſſeau en ſûreté, nous fîmes immédiatement dreſſer nos tentes, pour y recevoir

les malades & les traiter plus commodément. Alors nous commençâmes à décharger notre bagage & nos proviſions, pour échouer le vaiſſeau ſur le banc, afin de pouvoir l'examiner & réparer ſes voies d'eau ; ce que nous exécutâmes le vingt-deux. Nous trouvâmes quatre de ſes bordages enfoncés, & une grande partie de ſon doublage & de ſa fauſſe quille emportée : mais ce fut pour nous un grand ſujet d'admiration & de ſurpriſe de voir que la pointe d'un rocher qui avoit pénétré dans le vaiſſeau, s'y étoit briſée, & avoit par-là opéré notre ſalut. Si ce morceau de roche qui avoit fait une ouverture conſidérable dans le fond du vaiſſeau, ne ſe fût pas en même tems détaché de ſa baſe pour y demeurer comme enchâſſé, & empêcher l'eau de s'y précipiter, rien alors ne pouvoit plus nous ſauver, & nous coulions bas.

Le vaiſſeau étant une fois radoubé, nous nous occupâmes des moyens de le mettre à flot. Pour en faciliter l'exécution, nous l'environnâmes de pieces à l'eau liées d'un bord & d'autre par des pieces de bois qui paſſoient ſous ſa quille. Néanmoins nous ne pûmes y parvenir ſans le ſecours de la marée, que nous attendîmes encore quelques jours. Nous profitâmes de cet intervalle pour envoyer nos canots à la recherche d'un autre paſſage; & ils revinrent, le trois de Juillet, avec la bonne nouvelle qu'ils en avoient trouvé un plus facile & plus sûr que le premier.

Le quatre, après avoir mis notre vaiſſeau à flot, nous l'échouâmes ſur un banc proche la rive méridionale de la riviere, de façon à pouvoir viſiter ſon derriere; mais le trouvant très peu endommagé dans cette partie, nous vînmes reprendre notre premiere po-

ſition. Alors nous nous occupâmes à repaſſer notre gréement & à rembarquer nos munitions ; pendant lequel tems le maître prit trois tortues peſant chacune trois cents livres, en allant reconnoître un nouveau paſſage.

Le dix-huit Juillet, nous étions déja preſque en état de nous remettre en mer. Durant notre ſéjour dans ce havre, les divers expédiens que nous employâmes pour nous lier avec les Indiens de cette côte de la nouvelle Hollande, ne furent pas ſans ſuccès. Nous réuſsîmes en partie à les convaincre de notre bienveillance à leur égard, & ils commencerent enfin à avoir plus de confiance & à ſe rapprocher de nous. Ils ſont d'une médiocre ſtature ; nous n'en avons guere vu dont la hauteur excédât cinq pieds : mais avec cette taille mince & déliée, ils ſont agiles, diſpos & légers à la courſe. Tous aſſez généralement ont

le nez plat, les levres épaiſſes & les jambes tournées en dehors, comme les negres d'Afrique. L'ignorance & la pauvreté ſemblent être leur partage : ils ne manquent pas ſeulement des commodités de la vie, mais même des choſes les plus néceſſaires. L'uſage du pain leur eſt abſolument étranger, ainſi que tout ce qu'à ſon défaut on peut regarder comme un ſupplément de cette nourriture ; & lorſque nous leur en préſentâmes, ils refuſerent d'en manger. Ils ſont de couleur bronzée, entiérement nuds, & non moins mal-propres & dégoûtans que miſérables & pauvres. Leur principale nourriture eſt le poiſſon, qu'ils font rôtir avec des broches de bois fichées dans la terre auprès du feu. Leur langage ne manque point d'harmonie ; mais il nous parut différer de tous ceux que nous avions déja entendus.

Nous ne vîmes aucune de leurs femmes ; & cette circonſtance nous fit croire qu'ils en étoient jaloux. Une coutume générale parmi les hommes, & qui eſt d'une bizarrerie étrange, c'eſt de ſe percer la cloiſon des narines pour y inſérer un os de cinq ou ſix pouces de longueur, qu'ils portent comme un ornement. Néanmoins, quelque burleſque & quelque bouffonne que cette mode puiſſe paroître, on ne pourra pas s'empêcher de convenir que la plupart des ornemens que les Européens conſiderent comme une brillante parure, n'ont pas plus de rapport à la propreté naturelle & à l'utilité, que ce qui eſt un bijou aux yeux des pauvres ignorans qui habitent la nouvelle Hollande. Mais outre ces os qui font une ſi groteſque figure dans leur nez, ils ſe percent auſſi les oreilles, pour y en attacher d'autres à-peu-près de même longueur. Ces

os ainſi ſuſpendus n'ont pas, à la vérité, l'éclat des pendans-d'oreilles des dames chez les nations civiliſées; mais ils ont une même fin.

Le dix-neuf Juin, pluſieurs Indiens vinrent dans l'endroit où nos tentes avoient été dreſſées; mais elles étoient déja abattues, & tous nos bagages étoient tranſportés à bord, à l'exception d'une marquiſe & de quelques munitions. Nous ne fûmes pas peu ſurpris de voir les Indiens prendre chacun un tiſon, les mettre ſur l'herbe, & faire tous leurs efforts pour répandre la flamme de toute part & embraſer la campagne. Ils y réuſſirent avec tant de facilité & de promptitude, que nous eûmes toutes les peines du monde à ſauver de cet incendie ſubit nos lignes & nos filets qui étoient étendus par terre. Le Capitaine Cooke, outré d'indignation, en bleſſa pluſieurs tandis qu'ils exécutoient ce deſ-

ſein

ſein de pure méchanceté. Quelques heures après ils revinrent autour de nous; mais ils y furent tranquilles & paiſibles.

Le tems nous fut contraire juſqu'au quatre d'Août, que nous ſortîmes de la riviere, en nous faiſant remorquer par nos bâtimens à rames. Nous donnâmes à la riviere que nous quittions le nom du vaiſſeau que nous venions de réparer ſur ſes bords. Son embouchure eſt par quinze degrés vingt-ſix minutes de latitude auſtrale, & cent quarante-trois degrés cinquante-huit minutes de longitude à l'Eſt du méridien de Londres. Sortis de la riviere, nous mîmes à la voile, & vînmes mouiller par quinze braſſes de fond. Le vent ayant fraîchi fortement de la partie du Sud-Eſt, nous reſtâmes à l'ancre juſqu'au ſix, que nous appareillâmes à deux heures après midi, & nous

fîmes le Nord-Eſt-quart-d'Eſt. A quatre heures & demie, nous apperçûmes dans le Nord-Eſt-quart-de-Nord une petite île de ſable ſur une bâture, à la diſtance de quatre milles ; & de l'avant à nous, une chaîne de briſans.

A la vue de ces écueils, nous louvoyâmes à petits bords. Nos canots, qui ſondoient continuellement, ne trouverent, ſur la partie la plus voiſine de la bâture de l'île, que ſix pieds d'eau. Nous laiſſâmes auſſi-tôt tomber notre groſſe ancre, & filâmes tout le cable. Le vent étant devenu très-frais à la marée baſſe, nous nous efforçâmes de découvrir un paſſage du haut des mâts, mais à pure perte. A ſept heures du ſoir, voyant que le vaiſſeau commençoit à chaſſer, nous laiſſâmes tomber une autre ancre, & nous amenâmes nos baſſes vergues & mâts de hunes.

Nous reſtâmes dans cette poſition juſqu'au dix, qu'un tems plus modéré nous permit de mettre à la voile. Nous avançâmes vers un paſſage que le maître avoit enfin découvert, gouvernant entre les écueils & la côte, ſur environ dix-ſept braſſes de fond.

Le onze, une terre baſſe bordée de briſans fut apperçue dans le Nord-Oueſt. Nous laiſſâmes immédiatement tomber l'ancre. M. Cooke ſe mit dans la chaloupe, pour aller examiner l'apparence d'un paſſage à l'Eſt. Le maître partit en canot, pour reconnoître vers le Sud un paſſage entre pluſieurs îles baſſes & la nouvelle *Hollande* : il revint le dimanche à midi, avec la nouvelle qu'il avoit trouvé entre cinq & huit braſſes d'eau dans le canal.

Le lundi treize, à onze heures du matin, nous paſſâmes au Nord de

deux récifs & de ſix îles, qui nous reſtoient au Sud-Eſt, à la diſtance d'un mille.

Le quatorze, nous rangeâmes une autre bâture à ſept milles à l'Oueſt de la riviere Endeavour.

Le ſeize, faiſant route au Nord quelques degrés à l'Oueſt, nous découvrîmes une terre très-haute dans l'Oueſt-Sud-Oueſt, & bientôt après, une chaîne de rochers qui s'étendoit à perte de vue du Nord au Sud. Alors nous tâchâmes de nous élever de la côte; mais le calme ſurvint avec la nuit, & l'aurore vint nous éclairer ſur les dangers de notre ſituation. A quatre heures du matin, nous vîmes à une très-petite diſtance les briſans ſur leſquels nous entraînoit la marée montante. A cinq heures trois quarts, le vaiſſeau étoit en dedans des lames, & à vingt toiſes des rochers, quoique

en ſondant, nous ne trouvaſſions point de fond. Bientôt après nous découvrîmes entre les rochers une petite ouverture, à travers laquelle nous nous efforçâmes de touer le vaiſſeau ; mais la marée, étant devenue contraire, ne nous permit pas d'y arriver.

Le dix-ſept, nous réſolûmes de nouveau de tenter le paſſage de cette ouverture, comme l'unique moyen de ſalut qui nous reſtoit encore. Conformément à cette réſolution, nous prolongeâmes une touée dans l'Oueſt-quart-Sud-Oueſt juſqu'à l'entrée de l'ouverture, & de-là une autre dans le Sud-Oueſt-quart-d'Oueſt cinq degrés à l'Oueſt. Par ce moyen, nous fîmes deux milles dans l'ouverture juſqu'au côté oppoſé, profitant de la marée montante, qui étoit en notre faveur. A quatre heures dans l'après-midi, nous laiſſâmes tomber l'ancre

par dix-neuf braſſes de profondeur. Nous nous trouvâmes alors par les douze degrés trente-huit minutes de latitude auſtrale, & cent quarante-trois degrés dix-ſept minutes de longitude orientale du méridien de Londres. La variation de la bouſſole étoit de quatre degrés neuf minutes à l'Eſt.

Le dix-huit, nous fîmes voile, en gouvernant au Nord-Oueſt, au milieu de petites îles, de bas-fonds, de récifs à fleur d'eau, & d'une quantité innombrable d'écueils de toute eſpece. Le même ſoir nous mouillâmes par treize braſſes d'eau.

Le dix-neuf, nous fîmes route entre un large banc de ſable & la principale terre.

Le lundi vingt-un d'Août, continuant notre navigation au milieu des écueils ſemés dans ces parages funeſ-

tes, nous obſervâmes pluſieurs ouvertures dans la côte qui ſe préſentoient ſous l'aſpect de pluſieurs îles, dont quelques-unes paroiſſoient être à une grande diſtance. A deux heures après midi, nous approchâmes d'un paſſage qui, s'enfonçant dans les terres de la nouvelle Hollande, ſembloit la traverſer. Le même ſoir nous ancrâmes dans le milieu de ce canal, à la diſtance d'environ un mille du rivage, par ſept braſſes d'eau, avec un très-bon fond.

Nous envoyâmes auſſi-tôt un canot armé, aux ordres d'un Officier, prendre terre, pour reconnoître la contrée. Arrivés ſur le ſommet d'une petite éminence, ils découvrirent la mer des Indes. Ils nous ſignalerent cette heureuſe découverte par pluſieurs volées de leur mouſqueterie, auxquelles nous répondîmes par une

décharge générale de l'artillerie du vaiſſeau.

Nous prîmes alors poſſeſſion de la contrée au nom de Sa Majeſté Britannique. Le lendemain nous appareillâmes ; & gouvernant au Sud-Oueſt-quart-d'Oueſt, nous traverſâmes le détroit qui ſépare la nouvelle Hollande de la nouvelle Guinée, & que nous reconnûmes être les parties d'un même continent.

A la ſortie du détroit, qui eſt par les dix degrés trente-ſix minutes de latitude Sud, & cent quarante-un degrés quarante-quatre minutes de longitude à l'Eſt de Londres, nous prolongeâmes le rivage de la nouvelle Guinée, dans le deſſein de prendre les relevemens de cette côte.

Le trente-un d'Août, nous eûmes connoiſſance du cap Valeh, ſitué par huit degrés vingt-cinq minutes de la-

titude auſtrale, & cent trente-ſix degrés cinquante minutes de longitude à l'Eſt du méridien de Londres.

Les terres de cette partie de la contrée ſont très-baſſes, & la mer ſi peu profonde, qu'il ſeroit très-dangereux d'en prolonger le rivage de trop près.

Le quatre de Septembre, nous côtoyâmes les alentours du cap Saint-Auguſtin. Nous trouvions les terres ſi baſſes par-tout, qu'on ne pouvoit les appercevoir bien diſtinctement que du haut des mâts, & jamais nous ne pûmes approcher du rivage à une diſtance moindre d'une lieue.

Aux environs d'une place déſignée ſur les cartes Hollandoiſes ſous le nom de Heerveer, nous deſcendîmes dans une île. Nous eſpérions trouver dans cette partie de la contrée des rafraîchiſſemens dont nous avions un preſ-

ſant beſoin. Nous vîmes des cocotiers & des platanes, qui croiſſent en abondance ſur cette terre qui nous parut fertile : mais nous n'avions pas fait cent pas en avant dans la contrée, que les naturels du pays, aſſemblés en grand nombre, commencerent à nous attaquer. Ils faiſoient tomber ſur nous de longues flèches, ſans que nous viſſions de quelle maniere elles étoient tirées. Mais ce qui nous cauſa une bien plus grande ſurpriſe, ce fut un inſtrument ſingulier & qui nous étoit inconnu, que ces Indiens employoient fréquemment, & dont il ſortoit une fumée ſans aucune explo-ſion, & ſans que nous puſſions découvrir quel autre effet il pouvoit produire. Cette fumée étoit ſi exactement reſſemblante à celle d'un fuſil, que ceux de nos gens qui étoient reſtés pour garder le canot, en furent

très-alarmés. Comme nous n'étions que huit de notre troupe, & que notre vaiſſeau étoit forcé de ſe tenir à plus d'une lieue du rivage, nous fûmes dans la néceſſité de nous retirer.

Les diſpoſitions peu favorables que nous trouvâmes dans les peuples de la nouvelle Guinée, & l'impatience où nous étions de retourner en Europe, nous firent abandonner cette côte ; & tout l'équipage vit avec une extrême ſatisfaction le moment deſiré où mettant le cap à l'Oueſt-quart-Sud-Oueſt, nous fîmes voile pour les Indes orientales.

Le cinq & le ſix, nous eûmes la vue de deux îles, dont l'une étoit très-baſſe & d'une longue étendue. Leur poſition nous les fit prendre pour Arron & Timorland.

Le dix, nous découvrîmes la pointe

méridionale du cap de Timor, où nous aurions volontiers relâché, pour y prendre des rafraîchiſſemens, ſi nous n'euſſions pas craint d'y être retenus par le gouvernement Hollandois.

Cette défiance nous fit prendre la réſolution de continuer notre route juſqu'à l'île Sabée ; & le dix-huit, nous y vînmes mouiller dans une petite baie. Nous trouvâmes ici un Réſident ou Facteur Hollandois, qui y eſt à demeure, pour acheter du riz, &c. du rajas.

On trouve dans cette île des buffles, des moutons, de la volaille & des fruits en abondance, avec une grande quantité d'une liqueur que les habitans nomment Toddi : c'eſt une eſpece de ſirop bouilli de jus de palmier.

Le Réſident Hollandois nous pro-

mit de nous faire avoir les proviſions qui nous étoient néceſſaires ; mais le voyant uſer de divers délais, qui n'étoient que de purs prétextes, nous imaginâmes qu'il attendoit que nous lui fiſſions quelques préſens, pour les bons offices qu'il pouvoit nous rendre : en conſéquence, nous lui achetâmes, pour cinq guinées, un buffle. Cette petite libéralité le décida à nous faire fournir les proviſions dont nous avions beſoin, & à nous permettre d'acheter autant de buffles que nous en voudrions, chacun pour le prix d'un mouſquet & d'une bayonnette.

Nous appareillâmes de l'île de Sabée, après un ſéjour de deux ou trois jours ; & ayant rangé la côte méridionale de l'île de Java, & paſſé le détroit de la Sonde, nous arrivâmes à Batavia le neuf Octobre.

Nous crûmes qu'il étoit néceſſaire

de réparer ici les dommages conſidérables que le vaiſſeau avoit ſoufferts, & nous le diſposâmes pour être carené. Le fond en étoit tellement mangé des vers & froiſſé par les rochers, que ſon épaiſſeur en pluſieurs endroits n'excédoit pas la huitieme partie d'un pouce.

Juſqu'alors nous avions tous joui d'une bonne ſanté dans les divers climats que nous avions parcourus; la maladie ne nous avoit fait perdre qu'un ſeul homme : mais la malignité de l'air de Batavia, ſi fatal aux Européens, ſe fit ſentir d'une maniere terrible à notre équipage. Pluſieurs de nos gens en moururent; & de ce nombre furent Tobia & Tiato, les deux Indiens que nous avions amenés de l'île Otahitî.

Après un ſéjour d'environ trois mois à Batavia, nous fîmes voile pour

le cap de Bonne-Eſpérance : mais nous avions à peine quitté la terre, que la plus grande partie de notre équipage fût attaqué d'une dyſenterie putride qui fit de ſi furieux ravages, qu'il ne reſtoit pas à bord ſix matelots en état de manœuvrer. Cette maladie cruelle nous enleva beaucoup de monde, & particuliérement M. Green, dont la perte nous fut très-ſenſible. Ce célebre aſtronome a laiſſé les minutes de ſes obſervations dans un état de déſordre qui vraiſemblablement en rendra pluſieurs endroits inintelligibles.

A notre arrivée au cap, notre premier ſoin fut de louer une maiſon pour nos malades, où nous leur procurâmes tous les ſecours que pouvoit exiger leur ſituation ; & après nous y être pourvus d'une ſuffiſante quantité d'eau & de rafraîchiſſemens, nous remîmes en mer, & fîmes route pour

Sainte-Hélene, ſuivant la coutume des vaiſſeaux de la Compagnie des Indes d'Angleterre.

Nous trouvâmes à Sainte-Hélene le Port-land, vaiſſeau de guerre, & douze autres bâtimens de la Compagnie des Indes, qui alloient partir pour l'Angleterre.

Le quatre de Mai, nous fîmes voile avec cette flotte, que nous quittâmes quelques jours après. Le quinze de Juillet, nous mouillâmes aux Dunes, & nous goûtâmes enfin la ſatisfaction de revoir notre patrie, que nous rendoient encore plus chere trois ans d'abſence, & les travaux eſſuyés dans l'entrepriſe la plus hardie qui eût jamais été tentée.

FIN du Journal d'un Voyage autour du Monde.

VOCABULAIRE

VOCABULAIRE
ABRÉGÉ
DE LA LANGUE
DE L'ILE OTAHITI.

A.

AA, les aiſſelles.
Abaremar, le dedans de la main.
Abobo, demain.
Abobo-durar, après-demain.
Addie, une noix de cocos.
Affarre, une maiſon.
Ahou, le nez.
Ahow, étoffe.
Aheok, maigre.
Ahoue, pagaie ou rame.
Aite, écorce de noix de cocos.
Aiper, non.

Amotear, la joue.
Anoho, asseyez-vous.
Apeto, le nombril.
Arourei, les cheveux.
Ara, le front.
Aree, un chef.
Arere, présentement.
Ataurremar, le dessus de la main.
Alvar, le dos.
Attah, rire.
Attumata, les sourcils.
Attoubono, les épaules.
Aumar, la poitrine.
Aupo, la tête.
Aupee, un don.
Awatear, le coude.
Ayea, un mât de vaisseau.
Ayoue, l'odorat.

B.

Baracee, les cuisses.
Boar, un cochon.
Bopotarear, l'oreille.

D.

Dibbe, un couteau.
Dehi, grand, étendu, vaſte, ſpacieux.

E.

Ea, oui.
Earere, noir.
Earrero, la langue.
Eata, entendre.
Enou, inutile, qui n'eſt bon à rien.
Enopo, la nuit derniere.
Erepo, ſale, mal-propre, vilain.
Ete, petit.
Ettie, crier.
Etar, le menton.
Evey, eau fraîche.

H.

Haramy, venez ici.
Hare, s'en aller, partir.

Hayer, un poiſſon.
Heis, voir.
Heaver, danſer.

M.

Mamai, mal, malade.
Maunue, un oiſeau.
Marhe, gras.
Mattow, maltraité, outragé.
Madure, menaçant.
Mar, manger.
Manoe, huile de noix de cocos.
Mayyer, bananes.
Mahanner, le ſoleil.
Malomar, la lune.
Martar, les yeux.
Matty, le vent.
Marneoe, le calme.
Maride, le froid.
Mere, regarder.
Miou, un clou.
Miſou, empeſer.
Mity, bon.

Midde, eau ſalée, eau de la mer.
Moerer, un lit.
Momour, le poignet.
Moto, une tranche.
Moare, une poule.
Motu, une petite île.
Moe, dormir.
Manour, eau profonde.
Moer, une colline.
Muttou, un hameçon.

N.

Nea, les ongles.
Neunahi, hier.
Neunahidura, depuis deux jours.
Neſſue, dents ſupérieures.
Neanear, chanter.

O.

Oe, vous.
Opu, le ventre.
Opey, pourri, gâté, corrompu.
Otu, la levre ſupérieure.
Ouna, tout près.

Ouar, la pluie.
Ouhi, le feu.
Own, quoi, qui, quel.
Owrrowrer, rouge.

P.

Parahi, demeurez ici.
Papper, ſiége, tabouret.
Pear, caiſſe, boîte.
Perrow, parler.
Pear, un ventre plein.
Pirode, faim.

T.

Tarter, l'homme.
Tasher, cette choſe.
Taume, une cuiraſſe.
Tahere, ou.
Tanear, deſſus.
Tatare, blanc.
Teder, aſſez.
Teto, voler, fripponner.
Terratarue, un époux.
Terrarhanie, une épouſe.

Tederro, en bas.
Tiore, nom.
Tiporahy, battre, frapper.
Tio, un ami.
Topo, ſang.
Toupar, la hanche.
Toboi, les pieds.
Toa, une hache.
Tomallo, patates.
Towtow, ancre.
Tourer, une corde.

U.

Uhiane, une femme.
Ure, un chien.
Uru, fruit à pain.

V.

Varer, vêtu.
Verride, colere.
Vennure, terre.
Veſſue, place.

W.

Whatta,	rompre.
Whoro,	perdu.
Wore,	vous-même.
Whoarar,	bien.

Nombres.

Atahi,	un.
Arour',	deux.
Torow,	trois.
Yaw,	quatre.
Remar,	cinq.
Vaheine,	ſix.
Hetu,	ſept.
Wharro,	huit.
Hevar,	neuf.
Hewrow,	dix.
Martiti,	onze.
Marrour,	douze.
Mortorow,	treize.
Mayyaw,	quatorze.

Marremay, quinze.
Marheine, ſeize.
Marhetu, dix-ſept.
Marwarru, dix-huit.
Marhevar, dix-neuf.
Arowratow, vingt.

Nous avons obſervé qu'on parloit la langue d'Otahitî dans les îles Hoahina, Uliateah, Otahaw, Bola-Bola, Ohiteroah, Tabuemana, & dans la nouvelle Zélande.

N. B. Le Vocabulaire de cette même langue, que M. de Bougainville a inféré à la ſuite de ſon *Voyage autour du Monde*, renferme avec celui-ci des différences dans les mêmes mots : « mais il eſt facile de » s'appercevoir, obſerve judicieuſement l'Auteur, » qu'une partie de » ces différences vient de celles qui » exiſtent entre les langues Angloiſe

» & Françoiſe elles-mêmes & leur
» prononciation. Je ne rendrai pas
» raiſon, ajoute-t-il, des autres dif-
» férences qui ſe rencontrent. Nous
» croyons avoir bien entendu &
» bien rendu les ſons qui pluſieurs
» fois ont frappé nos oreilles ; les
» Anglois ſont auſſi dans la même
» perſuaſion : ce ſeroit aux Taïtiens
» à nous juger. »

Fin du Vocabulaire.

LA Lettre ſuivante, qui nous a été communiquée par M. de la Lande, doit être conſidérée comme un Supplément à ce Voyage extraordinaire. Nous ſommes d'autant plus portés à l'inſérer ici, qu'elle ne peut manquer d'intéreſſer tous ceux qui font leur amuſement de l'étude de la nature. Cette Lettre eſt de M. de Commerſon, Médecin de Châtillon près de Bourg en Breſſe, qui, depuis près de vingt-quatre ans, s'occupe d'hiſtoire naturelle, avec autant d'ardeur que de ſuccès. Ce ſavant Naturaliſte, après avoir accompagné M. de Bougainville dans ſon voyage autour du monde, étoit reſté à l'île de France, pour étendre ſes recherches ſur cette île & celle de Madagaſcar. Il vient d'en partir pour retourner dans la mer du Sud avec M. Kergolin & M. l'Abbé Rochon, Aſtronome de

la Marine. Sa Lettre annonce un génie actif & infatigable, qui veut reculer de bien loin les bornes trop reſſerrées de la Botanique, & qui ne craint point d'arroſer toute la terre de ſes ſueurs, pour conſacrer à ſa patrie le monument qui doit l'immortaliſer.

LETTRE
DE M. DE COMMERSON
A M. DE LA LANDE.

De l'île de Bourbon, le 18 Avril 1771.

JE m'étois empreſſé, mon ami, de vous écrire par un vaiſſeau de retour qui a touché à Bourbon depuis que j'y ſuis ; mais le jour de ſon départ, le vent, qui ſouffloit par raffales, rendit la rade ſi houleuſe, qu'il fut impoſſible d'envoyer à ſon bord ; & par le mauvais tems, les navires ne s'arrêtent pas volontiers devant cette côte, dénuée de tous ports. L'arrivée du Triton nous eſt annoncée comme prochaine ; & avant même qu'il paroiſſe, je veux réparer ma négligence paſſée.

Je vais reprendre ſommairement ce que je vous avois marqué dans ma précédente lettre, & j'y joindrai des détails qui pourront vous intéreſſer. Je me ſuis acquitté de la miſſion que j'avois promis de faire à Madagaſcar. J'y avois été déterminé par deux puiſſans motifs : les inſtances de M. Poivre, à qui je n'ai rien à refuſer, & qui avoit beſoin de quelques éclairciſſemens ſur la partie méridionale de cette île, dont on alloit retirer nos établiſſemens ; & les mouvemens de ma propre curioſité, excitée par tout ce que j'avois lu & entendu dire de la merveilleuſe végétation de cette île.

Jamais voyage n'auroit été plus agréable, ſi les vents ne s'étoient pas trop mis de la partie : les vents grand frais, une mer affreuſe & le tems par grains nous mirent pluſieurs jours en

perdition ſous les récifs d'une côte de fer.

Quel admirable pays que Madagaſcar ! Ce n'eſt pas dans une courſe rapide qu'on peut parvenir à connoître ſes riches productions : ce ſeroit l'étude d'une longue ſuite d'années ; encore faudroit-il des Académies entieres pour une ſi abondante moiſſon.

C'eſt à Madagaſcar qu'eſt la véritable terre de promiſſion pour les naturaliſtes : c'eſt là que la nature ſemble s'être retirée comme dans un ſanctuaire particulier, pour y travailler ſur d'autres modeles que ceux auxquels elle s'eſt aſſervie dans d'autres contrées. Les formes les plus inſolites & les plus merveilleuſes s'y rencontrent à chaque pas. Le Dioſcoride du Nord y trouveroit de quoi faire dix éditions revues & augmentées de ſon *Syſtema naturæ*, & finiroit ſans doute

par convenir de bonne foi qu'on n'a encore ſoulevé qu'un coin du voile qui couvre les productions éparſes de la nature.

On ne peut s'empêcher, à la vue des tréſors répandus à pleines mains ſur cette terre fertile, de regarder en pitié ces ſombres ſpéculateurs de cabinet qui paſſent leur vie à forger de vains ſyſtêmes, & dont tous les efforts n'aboutiſſent qu'à faire des châteaux de cartes. Ne les compareriez-vous pas à ce fils d'Éole dont nous parlent les poëtes ? Comme Siſyphe, ne ſe rebuteront-ils jamais de rouler le rocher du bas d'une montagne en haut, d'où il retombe ſur le champ ? Ils devroient ſavoir cependant qu'ils n'ont peut-être pas encore un ſeul genre de terminé; que tous leurs caracteres claſſiques, génériques, &c. ſont précaires; que toutes les lignes de démarcation qu'ils ont tracées s'évanouiſſent

vanouiſſent à meſure que les genres & les eſpeces intermédiaires comparoiſſent.

Quelle préſomption, de prononcer ſur le nombre & la qualité des plantes que peut produire la nature, malgré toutes les découvertes qui reſtent à faire! Linneus ne propoſe guere que ſept à huit mille eſpeces de plantes. On prétend que le célebre Sherard en connoiſſoit près de ſeize mille; & un calculateur moderne a cru entrevoir le *maximum* du regne végétal, en le portant à vingt mille eſpeces. J'oſe dire cependant que j'en ai déja fait à moi ſeul une collection de vingt-cinq mille; & je ne crains point de leur annoncer qu'il en exiſte au moins quatre à cinq fois autant ſur la ſurface de la terre: car je ne puis raiſonnablement me flatter d'être parvenu à en recueillir la quatrieme ou la cinquieme partie.

Il eſt vrai qu'à l'exception du Breſil, déja un peu apperçu, j'ai eu le rare bonheur de n'avoir récolté que des pays abſolument neufs : mais les ai-je exploités ſeulement à moitié ? & ne me reſte-t-il pas encore à voir les terres auſtrales, l'intérieur du vaſte empire de la Chine, la Tartarie Aſiatique, le Jappon, les îles Formoſes, les Philippines, & une infinité d'autres lieux dans la polynéſie immenſe des mers pacifiques ? Hé ! ſur quel fondement prétend-on connoître l'inépuiſable fécondité de la Cochinchine, de Siam, de Sumatra, de l'Inde méditerranée, des trois Arabies, de toute l'Afrique intérieure, de la Californie & du vaſte continent de l'Amérique ? A-t-on ſeulement jamais ſuivi la chaîne des énormes montagnes des Cordelieres, auprès deſquelles nos Alpes & nos Pyrénées ne ſont que d'humbles taupinieres ? J'en ai eſca-

ladé les dernieres croupes auſtrales qui vont s'abaiſſer au détroit de Magellan & aux terres de Feu; mais ce n'étoit là que la liſiere de la piece, où je trouvai néanmoins une foule de plantes inconnues aux naturaliſtes.

Qu'on ne m'objecte pas que les plantes doivent ſe répéter de proche en proche dans les mêmes climats & dans les mêmes paralleles. Cela peut être vrai juſqu'à un certain point, & pour quelques plantes triviales qui forment un nombre peu conſidérable; mais je puis aſſurer que par-tout où j'ai paſſé, j'ai vu de différens théâtres de végétation. Le Breſil n'a rien de ſemblable avec la riviere de la Plata; celle-ci encore moins avec le détroit de Magellan. Souvent les bords d'une même riviere n'ont rien de commun dans leurs productions. Taiti avoit ſa botanique propre. Il n'y a point de comparaiſon à faire entre les Molu-

ques & Java ; & c'eſt quelque choſe d'incroyable que la différence qui ſe trouve dans les végétaux des trois îles de Bourbon, de France & de Madagaſcar, quoique ſi voiſines & ſi approchantes en latitude.

Un ami a bien voulu me faire un herbier des plantes de la côte de Coromandel ; je n'en ai pas reconnu une vingtaine dans l'*hortus* de la côte de Malabar. Il faut donc regarder tous les ſyſtêmes faits, & à faire encore pendant long-tems, comme autant de procès-verbaux des différens états de pauvreté où en étoient la ſcience & l'auteur à l'époque de ſon ſyſtême.

Le bon Chevalier de l'étoile polaire me fait ſourire, lorſqu'il nous aſſure qu'il a fait la voûte de ſon édifice. Il me ſemble le voir au milieu de toutes les refontes de ſon *Pinax*, occupé à remonter un modele de la machine de Marly dont on ne lui préſenteroit

les pieces de rapport qu'après lui en avoir préalablement ſouſtrait les neuf dixiemes. Je ne prétends point par-là déroger au reſpect qui lui eſt dû ; j'ai toujours été un de ſes zélés diſciples.

Vous vous doutez bien, mon ami, que mes recherches ſur Madagaſcar ne ſe ſont point bornées à la botanique : je n'ai pas obſervé avec une moindre attention les habitans de cette riche contrée. Ces peuples ſont à-la-fois pareſſeux & intelligens, doux & terribles. Ils ont toujours bien reçu les Européens, mais ils les ont ſouvent égorgés. Les Portugais, les Hollandois & les François en ont été maſſacrés tour à tour : mais j'oſe croire qu'ils ne ſe ſeroient jamais portés à cet excès de cruauté, ſi par des vexations atroces, on ne les eût forcés de ſortir de leur caractere. Ces inſulaires ſont vraiment bons & hoſpita-

liers. Je ne puis m'empêcher de le dire; c'eſt aſſurément, de la part des Européens une cupidité mal-adroite de forcer ces peuples de prendre, dans les échanges qu'on fait avec eux, des fuſils, de la poudre & des balles, dont ils ſe ſervent enſuite contre nous, au lieu de piaſtres, qu'ils préféroient bien plus volontiers. Ce n'eſt pas que l'argent ſoit chez eux le ſigne repréſentatif de tous les échanges : ils le mettent à des uſages plus utiles ; ils en font des anneaux, des bracelets, des pendans-d'oreilles, des plaques, dont ils ſe parent eux, leurs femmes, leurs enfans & leurs armes. Une forte preuve de la bonté, de la douceur & de l'humanité de ces inſulaires, c'eſt que dans un tems où il falloit ſe tenir reſpectivement ſur ſes gardes, j'ai parcouru toute la partie la moins bien famée de cette île, en

caleçon & en veſte, un jonc à la main, & j'ai trouvé par-tout un favorable accueil.

Je n'oſe croire que le Gouvernement n'ait pas eu ſes raiſons pour renoncer à notre établiſſement du fort Dauphin, qui commandoit la partie méridionale de cette île. Ses premieres intentions avoient été de ſoutenir & d'étendre la colonie. Peut-être aura-t-il reçu des informations contradictoires à l'une & à l'autre de ces deux époques; peut-être auſſi n'eſt-ce que par des vues d'épargne & de réforme. Quoi qu'il en ſoit, mon deſſein n'eſt pas d'entrer dans l'examen de ces queſtions politiques, & je me borne à mon rôle de naturaliſte.

Durant mon ſéjour dans cette île, j'y ai fait une apperçue aſſez générale de ſes productions, pour pouvoir en faire, par une opération ultérieure, le parallele avec la partie du Nord,

qui ſemble, à quelques égards, plus digne d'être préférée. La raiſon de ſalubrité militoit eſſentiellement pour la partie du fort Dauphin ; celle des plus grandes ſubſiſtances, des traites plus abondantes en eſclaves, en bétails, en grains, en bois précieux, en gommes, réſines, &c. fait ſans doute pencher la balance économique vers le Nord de l'île : mais malheur à tout Européen qui ſe trouvera dans ces parages funeſtes depuis le mois de Décembre juſqu'à celui de Mai. Toute la pointe n'eſt qu'un vaſte cimetiere de François. La partie méridionale, au contraire, eſt ſaine & habitable toute l'année. On peut y faire un établiſſement vraiment politique : je veux dire qu'elle eſt propre à la fondation d'une colonie permanente & illimitée.

Avant de quitter Madagaſcar, je dois vous faire la deſcription d'un

peuple assez extraordinaire qui habite les plus hautes montagnes de cette île. Cette relation me fera sans doute trouver grace devant les amateurs du merveilleux, que j'ai sûrement révoltés en parlant des Patagons. Ils auront été indignés de voir réduire à six pieds de haut la taille de ces prétendus géans. Ces Titans prodigieux du détroit de Magellan n'ont jamais existé que dans l'imagination échauffée des poëtes & des marins.

Ne trouvez-vous pas bien singulier qu'on ne veuille pas revenir de cette erreur ? Ce qui m'étonne sur-tout, c'est de voir que des gens que j'aurois pris à témoins du contraire, en leur supposant quelque amour pour la vérité, sont ceux qui ont voulu donner croyance à cette opinion absurde. Ils ne craignent point d'assurer qu'ils ont vu, au détroit de Magellan, des hommes de neuf pieds. Mais j'ai vu,

comme eux, ces mêmes Patagons; je me ſuis trouvé au milieu de plus de cent, ſur la fin de mil ſept cent ſoixante-neuf, avec M. de Bougainville* & M. le Prince de Naſſau, que

(*) La relation de M. de Bougainville confirme ce qu'avance ici M. de Commerſon. « Ces Amé-» riquains, dit-il, page 129 de ſon *Voyage autour du Monde*, ſeconde édition, » ſont les mêmes que » ceux vus par l'Etoile en 1766. Un de nos mate-» lots, qui étoit alors ſur cette flûte, en a re-» connu un qu'il avoit vu dans le premier voyage. » Ces hommes ſont d'une belle taille : parmi ceux » que nous avons vus, aucun n'étoit au-deſſous de » cinq pieds cinq à ſix pouces, ni au-deſſus de » cinq pieds neuf à dix pouces. Les gens de l'É-» toile en avoient vu, dans le précédent voyage, » pluſieurs de ſix pieds. Ce qu'ils ont de gigan-» teſque, c'eſt leur énorme quarrure, la groſſeur » de leur tête & l'épaiſſeur de leurs membres. Ils » ſont robuſtes & bien nourris; leurs nerfs ſont » tendus; leur chair eſt ferme & ſoutenue: c'eſt » l'homme, qui, livré à la nature & à un aliment » plein de ſucs, a pris tout l'accroiſſement dont il » eſt ſuſceptible. Leur figure n'eſt ni dure ni déſa-» gréable; pluſieurs l'ont jolie: leur viſage eſt rond » & un peu plat; leurs yeux ſont vifs; leurs dents, » extrêmement blanches, n'auroient pour Paris que

j'accompagnai à la deſcente qu'on fit à la baie Boucault : je puis certifier qu'ils ſont communément de cinq pieds ſix à huit pouces. J'en ai bien peu vu qui excédaſſent cette taille, mais aucun qui paſſât ſix pieds quatre pouces. Il faut convenir qu'il y a bien loin de là à cette prétendue taille giganteſque que leur donnent quelques voyageurs. On recrutera de tels hommes quand on voudra, en Franche-Comté, en Suiſſe & en Allemagne ; & on aſſure que le Roi de Pruſſe en a eu des compagnies entieres dans ſes armées.

Outre ces Patagons avec leſquels

» le défaut d'être larges. Ils portent de longs che-
» veux noirs attachés ſur le ſommet de la tête.
» J'en ai vu qui avoient ſous le nez des mouſtaches
» plus longues que fournies. Leur couleur eſt
» bronzée, comme l'eſt ſans exception celle de
» tous les Amériquains, tant de ceux qui habitent
» la Zone torride, que de ceux qui y naiſſent dans
» les Zones tempérée & glaciale ».

nous reſtâmes environ deux heures à nous accabler de marques d'amitié, nous en avons vu un grand nombre d'autres nous ſuivre au galop le long de leurs côtes. Mais ces derniers n'avoient rien dans leur taille de plus extraordinaire que les premiers. Je crois encore devoir faire obſerver, pour porter le dernier coup aux exagérations qu'on a débitées ſur ces ſauvages, qu'ils vont errans comme les Scythes, & ſont preſque ſans ceſſe à cheval : or les chevaux n'étant que de race Eſpagnole, qui eſt très-petite, comment prétendre leur affourcher des géans ſur le dos ? Ils ſont déja même obligés, ſans avoir plus d'une toiſe de haut, de tendre les pieds en avant ; ce qui ne les empêche pas d'aller toujours au galop, ſoit à la montée, ſoit à la deſcente. Leurs chevaux ſont ſans doute préparés & formés à cet exercice.

D'ailleurs l'eſpece en eſt ſi fort multipliée dans les gras pâturages de l'Amérique méridionale, qu'on ſe ſoucie peu de les ménager.

Mais laiſſons-là les Patagons, & & toutes les rêveries qu'on a débitées à leur ſujet, & parlons de cette race de pygmées qui donnent dans l'excès oppoſé. Ces demi-hommes habitent les hautes montagnes de l'intérieur de la grande île de Madagaſcar, & forment un corps de nation conſidérable, appellée Quimoſſe ou Kimoſſe, en langue Madecaſſe. Otez-leur la parole, ou donnez-la aux ſinges grands & petits, ce ſeroit le paſſage inſenſible de l'eſpece humaine à la gent quadrupede.

Le caractere naturel & diſtinctif de ces petits hommes eſt d'être plus pâles en couleur que tous les noirs connus, d'avoir les bras très-allongés, de façon que la main atteint au-deſ-

ſous du genou ſans plier le corps ; & pour les femmes, de marquer à peine leur ſexe par les mammelles, hors l'état de nourrice ; encore veut-on aſſurer que la plupart ſont obligées de recourir au lait de vache pour nourrir leurs nouveaux-nés.

Les Malgaches (c'eſt le nom qu'on donne aux naturels de Madagaſcar) ſont ſpirituels & adroits, mais livrés à la plus grande pareſſe. Les Quimos paſſent pour être, de tous les peuples de l'île, les plus ſpirituels, les plus actifs, & auſſi les plus belliqueux. Leur courage eſt, ſi on peut le dire, en raiſon double de leur taille. Jamais ils n'ont pu être opprimés par leurs voiſins, qui ont ſouvent cherché à les ſubjuguer. Ce qui conſtate leur bravoure, c'eſt qu'ils n'ont pas, comme leurs ennemis, l'uſage des armes à feu, & qu'ils leur ſont très-inférieurs en nombre. Il faut cepen-

dant croire que s'ils réuſſiſſent à conſerver leur liberté, ils en ſont redevables à leurs rochers, parmi leſquels il ſeroit auſſi dangereux que difficile de les pourſuivre.

Ils vivent de riz, de légumes, de racines & de différens fruits qui croiſſent ſur leurs montagnes. Ils y élevent un grand nombre de beſtiaux, parmi leſquels on voit beaucoup de bœufs à boſſe & de moutons à groſſe queue. Ces animaux ſervent auſſi en partie à leur ſubſiſtance. Ils ne communiquent ni par le commerce ni par des alliances avec les différentes caſtes dont ils ſont environnés, & tirent tous leurs beſoins du ſol qu'ils poſſedent.

L'objet de toutes les petites guerres que les noirs ſe font entre eux, eſt de s'enlever réciproquement quelque bétail & quelques eſclaves. La petiteſſe de nos Quimos les met preſque

à l'abri de cette derniere injure. Perſuadés que leurs ennemis ne ſe propoſent que de leur enlever leurs troupeaux, ils ſavent, par amour de la paix, ſe réſoudre à leur en accorder une partie. Dès qu'ils voient du haut de leurs montagnes quelque formidable appareil de guerre qui s'avance dans la plaine, ils prennent d'eux-mêmes le parti d'attacher, à l'entrée des défilés par où il faudroit paſſer pour aller à eux, quelque ſuperflu de leurs troupeaux, dont ils font, diſent-ils, volontairement le ſacrifice à l'indigence de leurs freres aînés; mais avec proteſtation en même tems de ſe battre à toute outrance, ſi l'on paſſe, à main armée, plus avant ſur leur terrein. Ils prouvent par-là que ce n'eſt pas par un ſentiment de foibleſſe, & moins encore de lâcheté, qu'ils font précéder les préſens.

Leurs armes ſont la ſagaie & le trait,

trait, qu'ils lancent on ne peut pas plus juſte. On prétend que s'ils pouvoient, comme ils en ont grande envie, s'aboucher avec les Européens, & en tirer des fuſils & des munitions de guerre, ils paſſeroient volontiers de la défenſive à l'offenſive contre leurs voiſins, qui ſe trouveroient peut-être alors trop heureux de pouvoir entretenir la paix.

A trois ou quatre journées du fort Dauphin, qui eſt preſque dans l'extrémité Sud de Madagaſcar, les gens du pays montrent avec beaucoup de complaiſance une ſuite de petits mondrains ou tertres de terre élevée en forme de tombeaux, qu'ils aſſurent devoir leur origine à un grand maſſacre de Quimos, défaits en plain champ par leurs ancêtres.

Ce monument ſemble atteſter que nos braves petits guerriers ne ſe ſont

pas toujours tenus tranquilles & paiſibles dans leurs montagnes ; qu'ils ont peut-être aſpiré à la conquête du plat-pays ; & que ce n'eſt qu'après cette triſte défaite qu'ils ont été obligés de regagner leurs âpres demeures.

Quoi qu'il en ſoit, cette tradition conſtante dans ces cantons, ainſi qu'une notion généralement répandue par tout Madagaſcar de l'exiſtence actuelle des Quimos, ne permettent pas de douter qu'au moins une partie des faits qu'on en rapporte ne ſoit véritable. Il eſt bien étonnant qu'on ne ſache encore rien de cette nation que ſur les témoignages de celles qui les avoiſinent ; que nous n'ayions, juſqu'à préſent, aucunes obſervations faites ſur les lieux ; & que ni les Gouverneurs des îles de France & de Bourbon, ni les Commandans particuliers

des différens poſtes que nous avons occupés ſur les côtes de Madagaſcar, n'aient jamais entrepris de faire pénétrer dans l'intérieur des terres, pour joindre cette découverte à tant d'autres qu'on auroit pu faire en même tems.

Derniérement cette entrepriſe a été tentée, mais ſans ſuccès. L'Officier chargé de cette expédition manqua de réſolution & de courage : à la ſeconde journée il abandonna ſon monde & ſes bagages, & ne laiſſa que le germe d'une guerre où ſont péris quelques blancs & un grand nombre de noirs. La méſintelligence qui dès-lors a ſuccédé à la confiance entre les deux nations, pourroit bien, pour la troiſieme fois devenir funeſte à cette poignée de François qu'on a laiſſés au fort Dauphin en en retirant les anciens habitans. On ſait que nos

garniſons dans cette île ont déja été égorgées deux fois par les naturels du pays.

Je reviens à nos Quimos. Dans mon dernier voyage au fort Dauphin, M. le Comte de Modave, dernier Gouverneur, qui m'avoit précédemment procuré une partie de ces obſervations, me fit voir, parmi ſes eſclaves, une femme Quimoſſe. Elle étoit âgée d'environ trente ans, haute de trois pieds huit pouces. Sa couleur étoit bronzée, mais plus éclaircie qu'elle ne l'eſt ordinairement parmi les negres. Dans ſa petite taille, elle étoit fort membrue, & reſſembloit bien moins à une petite perſonne d'une complexion foible qu'à une femme de proportions ordinaires dans le détail, mais raccourcie dans ſa hauteur. La prolixité de ſes bras étoit telle, qu'avec ſes mains

elle atteignoit, ſans ſe courber, à la rotule du genou. Ses cheveux étoient courts & laineux. Sa phyſionomie, aſſez bonne, ſe rapprochoit plus de l'Européenne que de la Malgache. Elle avoit habituellement l'air riant ; ſes tempes étoient ſérénement ridées : elle avoit dans le caractere un grand fond de douceur & de complaiſance ; & elle ne manquoit pas d'intelligence, à en juger par ſa conduite ; car elle ne parloit pas François.

J'examinai ſa gorge, & je ne lui trouvai des mammelles que le bouton, comme à une fille de dix ans, ſans aucune flaccidité de la peau, qui pût faire croire qu'elles fuſſent paſſées. Mais cette obſervation ſeule eſt bien loin de ſuffire pour établir une exception à la loi commune de la nature. Combien ne voit-on pas

de filles & de femmes offrir, à la fleur de leur âge, cette déſagréable conformation ?

Quelque tems avant notre départ, l'envie de recouvrer ſa liberté, autant que la crainte d'un embarquement prochain, porterent la petite eſclave à s'enfuir dans les bois. On la ramena quelques jours après, mais toute exténuée de faim & de fatigues, parce que, ſe défiant des noirs comme des blancs, elle n'avoit vécu, pendant ſon marronnage, que de fruits & de racines crues. C'eſt vraiſemblablement à cette cauſe, autant qu'au chagrin d'avoir perdu de vue les pointes des montagnes où elle étoit née, qu'il faut attribuer ſa mort, arrivée un mois après, à l'île de Bourbon, où le navire qui nous ramenoit à l'île de France relâcha pendant quelques jours. Cette Quimoſſe, en-

levée fort jeune ſur les confins de ſon pays, avoit appartenu à pluſieurs maîtres, & un chef Malgache l'avoit donnée en préſent à M. de Modave.

Ce fait, dont j'ai été témoin oculaire, & tout ce qu'on publie des Quimos dans Madagaſcar, conſtatent, ce me ſemble, l'exiſtence de cette nation, qui eſt une nouvelle dégradation de l'eſpece humaine, & qui a ſon ſignalement caractériſtique, comme ſes mœurs propres. Je prie ceux qui ne voudront pas ſe rendre aux preuves alléguées, de conſidérer qu'il exiſte des Lapons * à l'extrémité

(*) Les Lapons n'ont d'autres demeures que des tentes. Ces tentes ſont faites de miſérables haillons d'une groſſe étoffe de laine que la fumée a rendue auſſi noire que ſi elle étoit teinte. Elle entoure quelques piquets, qui forment un cône dont la pointe reſte découverte & ſert de cheminée. Là les plus voluptueux, étendus ſur quelques peaux

boréale de l'Europe ; que la diminution de notre taille à celle du La-

de rennes & d'ours, paſſent leur tems à fumer du tabac, & à mépriſer les occupations des autres hommes. On peut avoir exagéré la petiteſſe des Lapons, mais on ne ſauroit exagérer leur laideur. La rigueur & la longueur d'un hiver contre lequel ils n'ont aucune autre précaution que de faire ſous leurs tentes un feu terrible, qui les brûle d'un côté, pendant que l'autre côté gele ; un court été, mais pendant lequel ils ſont ſans relâche brûlés des rayons du ſoleil ; la ſtérilité de la terre, qui ne produit ni bled, ni fruit, ni légume, paroiſſent avoir fait dégénérer la race humaine dans ces climats. Quant à leur taille, ils ſont plus petits que les autres hommes, quoique leur petiteſſe n'aille pas au point où l'ont fait aller quelques voyageurs, qui en font des pygmées. Parmi le grand nombre de Lapons & de Laponnes que j'ai vus, je meſurai une femme qui me paroiſſoit âgée de vingt-cinq à trente ans, & qui allaitoit un enfant qu'elle portoit dans une écorce de bouleau. Elle paroiſſoit de bonne ſanté & d'une taille bien proportionnée. Elle avoit quatre pieds deux pouces cinq lignes de hauteur. C'étoit une des plus petites ; mais ſa petiteſſe ne paroiſſoit point extraordinaire dans le pays. En général, il m'a paru qu'il y

pon eſt à-peu-près graduée comme du Lapon au Quimos ; que l'un & l'autre habitent les zones élevées des montagnes ; que celles de Madagaſcar ſont trois à quatre fois plus exhauſſées que celles de l'île de France, c'eſt à-dire, de ſeize à dix-huit cents toiſes au-deſſus du niveau de la mer ; que ſur les cîmes de ces montagnes, les végétaux ſpontanés, comme le pin & le bouleau, & beaucoup d'autres, ne ſont plus que des avortons, & paſſent de la claſſe des arbres à celle des plus humbles arbuſtes, pour être devenus Alpicoles ; qu'enfin ce ſeroit le comble de la témérité de vouloir, avant de connoître toutes les variétés de la nature, en fixer le terme ; comme ſi elle ne

avoit la tête entre eux & nous ; & c'eſt là une différence bien marquée. *Voyage en Laponie, par M. de M...*

pouvoit pas s'être habituee, en quelque coin de la terre, à faire ſur toute une race ce qu'elle nous paroît ébaucher quelquefois, comme par écart, ſur certains individus qui ne s'élevent qu'à la taille des poupées ou des marionnettes, tel, par exemple, que le nain du Roi de Pologne, Duc de Lorraine. A toutes ces raiſons j'en ajouterai volontiers une autre, qui peut-être aura l'air d'une plaiſanterie : c'eſt que, s'il étoit vrai que notre planete, en vieilliſſant, dégénérât dans ſes productions, & que ſes premieres générations d'hommes euſſent été de plus haute ſtature & de plus longue vie (ſyſtême, d'ailleurs, qui ne manque pas de partiſans), il faudroit, au lieu de s'étonner de voir des Lapons & des Quimos, nous féliciter au contraire de n'être pas encore devenus, au phyſique, ce

qu'on veut que nous ſoyions déja au moral, de vrais *Liliputiens*.

A mon retour de Madagaſcar, des raiſons de ſanté m'ont obligé de débarquer à Bourbon. Meſſieurs les Adminiſtrateurs ſe ſont réunis pour m'inviter à reſter ici. Jaloux de l'illuſtration de leur île, ils ont demandé au Miniſtre, au nom de la Colonie, qu'il approuvât que leur hiſtoire naturelle, non moins intéreſſante que celle de l'île de France, ne fût pas traitée avec moins de diſtinction. Vous devez croire que je me ſuis rendu volontiers aux obligeantes ſollicitations de ces Meſſieurs, à qui, d'ailleurs, je n'avois rien à refuſer, quand même leurs preſſantes inſtances n'euſſent pas été auſſi conformes à mes vues. Depuis ce moment, je me ſuis attaché à obſerver ce que cette île a de propre à elle ſeule, &

ce qu'elle a de commun avec celle de France, pour pouvoir généraliſer, par rapport à ces deux colonies, le grand corps d'hiſtoire naturelle auquel j'ai travaillé pendant deux ans à l'île de France, & donner ſéparément un tableau de ce que chacune de ces deux îles peut avoir de particulier.

Mais en voilà beaucoup trop ſur ce ſujet. Parlons du bon M. de la Nux. J'ai bien des choſes à vous dire de ſa part. Senſible, comme il le devoit, à l'honneur de la propoſition de votre correſpondance, il ne s'en eſt défendu que par un excès de modeſtie. Il prétend qu'il n'y mettroit pas aſſez du ſien, & que ſes forces, affoiblies par ſon grand âge, ne lui permettent plus de faire de fréquentes obſervations. C'eſt avec une extrême complaiſance qu'il s'eſt prêté à toutes

mes demandes. Il a été un de mes meilleurs pourvoyeurs ; & durant mon indiſpoſition, qui a été aſſez longue, il m'a fait paſſer une quantité de végétaux diſtingués dont j'ai fait mon profit. C'eſt lui qui m'a le premier fait voir la ſeconde eſpece de *Landia* (Stelli-carpa). Cette plante croît en abondance dans pluſieurs autres cantons de l'île. La premiere eſpece ſe nomme Landia (Stelli-flora).

Celle de Bourbon n'eſt pas marquée, comme celle de l'île de France, d'une étoile ſur le milieu de ſa fleur ; néanmoins, fidelle à la livrée de l'aſtronomie, elle en porte une ſur ſon fruit.

La premiere eſpece étoit un arbriſſeau qui ſe prolongeoit fort au loin en forme de liaſſe, dont les arbres voiſins étoient couronnés. Cette

derniere s'éleve réellement en arbre, auſſi remarquable par la beauté de ſes feuilles que par celle de ſes fleurs.

Je vais me mettre en chemin pour aller affronter un volcan d'auſſi près qu'il me ſera poſſible. Je ferai cependant enſorte de n'être pas du nombre des naturaliſtes auxquels cette eſpece de curioſité imprudente a coûté la vie.

Adieu, mon aimable ami. Songez quelquefois à moi, & ſoyez perſuadé que rien au monde ne peut altérer les ſentimens d'attachement & d'eſtime que vous ſavez ſi bien inſpirer.

Je ſuis

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

COMMERSON.

LETTRE

DE M. LE B. DE G.. A M. DE F..

Au ſujet de la poſſibilité d'un paſſage de la mer du Nord ou Océan atlantique, dans la mer du Sud ou pacifique, par les mers ſeptentrionales.

De Konigsberg, ce 15 Janvier 1771.

LA France, dites-vous, veut ſe frayer une route aux Indes orientales par la mer glaciale. Vous doutez du ſuccès de cette entrepriſe hardie, & les relations de différens voyages tentés infructueuſement par les Ruſſes, vous font craindre qu'on ne trouve des obſtacles inſurmontables. « Après » tant de navigations infortunées, dit l'Auteur Ruſſe qui vous a pré-

venu contre cette tentative, » on » peut juger du compte qu'il faut » faire ſur ce paſſage par la mer » glaciale que les Anglois & les Hol- » landois ont cherché autrefois avec » tant d'empreſſement. Jamais ils n'y » auroient ſongé, s'ils avoient prévu » les périls & les difficultés invinci- » bles de cette navigation. Réuſſi- » ront-ils où nos Ruſſes, plus en- » durcis qu'eux aux travaux, au » froid, capables de ſe paſſer de mille » choſes, & ſecondés puiſſamment, » n'ont pu réuſſir ? A quoi bon tant » de dépenſes, de riſques & de fa- » tigues ? Pour aller, dit-on, aux » Indes par le chemin le plus court. » Cela ſeroit bon, ſi l'on n'étoit pas » expoſé à hiverner trois ou quatre » fois en chemin. Ce plus court che- » min n'exiſte que ſur nos globes & » nos mappemondes ».

Vos craintes, fondées ſur ce rai-

ſonnement ſpécieux & éblouiſſant, m'annoncent que l'Ouvrage de M. Engel ne vous eſt pas connu. Pour vous donner une idée du ſyſtême de cét habile Géographe, j'en emprunterai tout ce que j'ai à vous dire pour répondre à l'Auteur Ruſſe, diſſiper tous vos doutes, & démontrer la poſſibilité de la navigation que la France veut tenter dans l'année prochaine.

On nous dit que *les Ruſſes ſont plus endurcis que les autres nations aux travaux, au froid; capables de ſe paſſer de mille choſes, & ſecondés puiſſamment.* Tout cela eſt-il bien vrai?

S'il falloit s'en rapporter au Profeſſeur Gmelin, on en penſeroit bien différemment. Cet Auteur, en parlant des habitans de Jakoutsk, dit qu'ils ſont ſi pareſſeux dans ces pays, que dès le commencement de l'hiver

ils paſſent tout le tems, non-ſeulement dans une chambre chaude, mais au lit ; qu'ils aiment mieux ſouffrir la faim que le froid ; & qu'ils ne ſe levent que lorſque le beſoin abſolu de nourriture les y contraint. Eſt-ce donc là la conduite de gens ſi endurcis aux travaux & au froid ? Nos Européens, qui vont à la pêche de la baleine juſque vers le quatre-vingtieme degré, paſſent l'hiver au fort Nelſon, où le froid eſt tel, qu'il fend les bois, & ſurpaſſe de beaucoup celui de Jakoutsk, hivernent même dans le Groënland, ne ſont-ils pas autant, & même plus endurcis que les Ruſſes, les Coſaques, les Jakoutskes, &c. & ne ſavent-ils pas, comme eux, ſe paſſer de mille choſes ?

Mais ſuppoſons que les ſujets Ruſſes ſoient réellement plus endurcis aux travaux pénibles que le reſte des Européens. En fait de navigation, la

moindre qualité eſt de pouvoir réſiſter à la viciſſitude des ſaiſons. Le point important eſt d'avoir des mariniers experts. Les Ruſſes le ſont-ils ? On ne craint point d'aſſurer que les meilleurs d'entre eux ſeroient les moindres parmi les Anglois, les François, les Danois, les Hollandois, &c. Toutes les relations qu'ils ont publiées de leurs voyages ſur mer, prouvent que leur poltronnerie ne leur permet guere de s'écarter des rivages.

Vous ne ſerez peut-être pas fâché de voir comment s'explique ſur leur compte l'Auteur des Lettres d'un Officier Allemand à un Gentilhomme Livonien, écrites de Pétersbourg en 1762. Après avoir rapporté nombre de faits qui conſtatent que les Ruſſes ſont de très-chétifs marins, il ajoute : « C'eſt auſſi la raiſon pour laquelle

» les Ruſſes, dans la moindre expé-
» dition qu'ils ont à faire ſur mer,
» perdent toujours tant de navires &
» de monde. Toute leur ſcience con-
» ſiſte dans une miſérable théorie. Un
» pilote Ruſſe croit être très-habile,
» quand il ſait nommer les trente-
» deux airs de vent, & calculer com-
» bien de lieues le vaiſſeau a avancé
» dans un quart. Pour le reſte, ils y
» ſont ſi neufs, qu'on riſque de faire
» naufrage avec eux, lors même qu'il
» fait le tems le plus favorable. Par
» exemple, s'il arrive à un Capitaine
» Ruſſe que le vent change tout d'un
» coup, vous le voyez perdre la tête:
» il tourne le navire, & revient au
» même endroit d'où il étoit parti.
» Ils ne ſavent ce que c'eſt que lou-
» voyer; & auſſi-tôt qu'ils l'entre-
» prennent, dans la vue de profiter
» du vent contraire, on eſt perdu

» ſans reſſource. Ne voilà-t-il pas » d'excellens navigateurs, pour cher- » cher de nouveaux mondes » ?

Une cauſe qui empêchera preſque toujours les Ruſſes de réuſſir dans leur navigation ſur la mer glaciale, c'eſt qu'ils ne ſe préparent à ces expéditions qu'en Juin. Dans le mois de Juillet, ils deſcendent le Lena. Les glaces qui ſe trouvent toujours dans cette ſaiſon entre les embouchures de ce fleuve, & la difficulté de naviger entre ſes îles, ſont cauſe qu'ils ne peuvent ſortir en mer que le ſix, le treize ou le quinze du mois d'Août. Celui qui, juſqu'à préſent, a pu faire voile le plutôt, l'a fait le vingt-neuf Juillet ; tems à-peu-près où tous les vaiſſeaux qui vont à la pêche de la baleine à Spitzberg ou vers le détroit de Davis, ſont de retour ou ſur leur retour : tems où nos vaiſſeaux qui feroient route au

Nord-Eſt, auroient achevé leur voyage juſqu'au-delà du cap Schalaginskoi; ou du moins ils n'en ſeroient pas éloignés, dans la ſuppoſition qu'ils euſſent rencontré beaucoup de difficultés ſur leur route. Les Ruſſes commencent donc leur voyage quand il faudroit le finir. Eſt-il donc ſurprenant, s'ils manquent ſouvent de réuſſir?

Je ne vois pas mieux comment ils ſont ſecondés plus puiſſamment que les vaiſſeaux des autres nations Européennes. On conſtruit des vaiſſeaux, ou plutôt des chaloupes; on les approviſionne, & ſûrement avec moins de ſoin que ne le font les autres nations. Si l'équipage eſt obligé d'hiverner quelque part ſur le rivage, il conſtruit des cabanes, il ſe nourrit des proviſions du vaiſſeau & du poiſſon qu'il pêche. Voilà tout ce qu'on fait pour les ſeconder. En tout

cela, les autres nations n'ont-elles pas les mêmes avantages ? Assurément il n'y a ni ville, ni fort, ni Gouverneur sur tous ces rivages pour seconder les Russes, ou empêcher l'abord à d'autres nations. Cette raison s'évanouit donc d'elle-même.

Votre Auteur suppose encore gratuitement qu'on seroit obligé d'hiverner trois ou quatre fois en chemin. Il faudroit, pour cela, s'y prendre aussi mal que les Russes, qui ne commencent le voyage qu'en Août, & ne font que côtoyer. Mais en partant dans le milieu de Mai, & même jusqu'au douze Juin du cap Nord en Norwége, tems où la petite mer d'eau douce se trouve déja libre ; & prenant alors le milieu entre Spitzberg & la nouvelle Zemble, jusqu'au quatre-vingt ou quatre-vingt-cinquieme degré, selon qu'on verroit la mer plus libre

d'un côté que de l'autre ; j'oſe le dire, le voyage ſeroit achevé en Août, & le cap Schalaginskoi dépaſſé avant le tems que les Ruſſes ont accoutumé de ſortir du Lena en pleine mer. Voilà donc tous ces hivernemens très-inutiles.

Quant à ce que votre Ruſſe prétend, que ce plus court chemin n'exiſte que ſur nos globes & nos mappemondes, il eſt aiſé de s'appercevoir qu'il veut en impoſer au public ſous l'apparence de la vérité. La route d'Europe au Kamtschatka par le Nord n'a pas encore été faite en un ſeul voyage ; dans ce ſens, ce chemin n'exiſte que ſur les mappemondes : mais ſi je prouve qu'elle a été faite entiérement, à trois repriſes, on conviendra que ce chemin exiſte non-ſeulement ſur les mappemondes, mais réellement, & qu'on peut l'exécuter en un ſeul

voyage. Si on peut aller de Hambourg à Nantes, de-là à Lisbonne, & de Lisbonne à Livourne, chacun conçoit qu'on peut ſe rendre de Hambourg à Livourne ; & voilà ce qui s'eſt fait pour le voyage au travers de la mer glaciale, comme je vais le démontrer.

Sans parler de pluſieurs voyages ſous le pôle, ni même de l'hivernement de Heemskerk & de Barenz, qui ont franchi la plus grande difficulté, en doublant le cap le plus oriental de la nouvelle Zemble, à plus de ſoixante & dix-huit degrés, je m'en tiendrai à la navigation des vaiſſeaux Hollandois qui ſont parvenus juſqu'à la longitude des embouchures du Lena, & qui ont trouvé dans ces parages une mer libre & ſans glaces.

On lit dans les tranſactions philoſophiques, que vers l'an 1675, une

ſociété de marchands d'Amſterdam fit une tentative pour chercher le paſſage du Nord-Eſt. Elle équipa deux vaiſſeaux, qui étant parvenus au ſoixante-quinzieme ou quatre-vingtieme degré de latitude, pouſſerent juſqu'à trois cents lieues à l'Eſt de la nouvelle Zemble. Ces trois cents lieues à cette latitude feroient ſoixante-quinze degrés ; leſquels joints à quatre-vingt-quinze, les auroient portés au cent ſoixante-dix-ſeptieme degré de longitude, & par conſéquent à la hauteur du cap Schalaginskoi. Mais ſi l'on veut qu'ils ne ſoient venus qu'au cent quarantieme degré, & qu'ils n'aient fait que cent quatre-vingts lieues, alors ils ſe ſeront trouvés à la longitude de l'embouchure la plus orientale du Lena ; & c'eſt auſſi à cette longitude qu'on a marqué, dans les cartes qui ont été faites après ce voyage, *Hùc uſque Hollendi pervenerunt*. Ils ont donc dé-

passé ce terrible cap de glace à l'Oueſt du Taimura, qu'on dit être lié avec la nouvelle Zemble & Spitzberg par des glaces qui ne fondent jamais. Cependant les Capitaines Hollandois ont trouvé par-tout une mer libre & profonde comme celle de l'Eſpagne.

Cette ſociété s'adreſſa à LL. HH. PP. les Etats Généraux, afin d'obtenir un privilége excluſif pour faire le commerce par ces mers. La Compagnie des Indes orientales ſentit tout le préjudice que ce nouveau privilége pourroit lui apporter; elle prévit que la ſociété ne ſe borneroit pas au commerce de la mer glaciale, mais qu'elle avanceroit vers le Japon; qu'elle s'établiroit dans les îles & les pays voiſins; & qu'enfin elle pourroit peu à peu attirer à elle tout ce commerce lucratif. Elle employa

donc tout ſon crédit pour faire rejetter cette demande.

Mais la ſociété, aſſurée de la facilité de cette navigation, ne voulut pas renoncer à l'eſpérance de profiter de ſes découvertes. Elle s'adreſſa au Roi de Danemarck, qui l'écouta favorablement; & on équipa trois vaiſſeaux. Ce projet fut encore traverſé par la Compagnie des Indes : elle ſut ſi bien négocier & ſuſciter des difficultés, que tout s'en alla en fumée. La Compagnie des Indes, voyant que le public murmuroit de ce qu'elle vouloit empêcher cette découverte deſirée ſi avidement depuis plus d'un ſiecle, prit le parti de l'aſſurer qu'elle ne demandoit pas mieux. Elle donna des ordres en conſéquence, & envoya des vaiſſeaux depuis Batavia, qui, pour la forme, avancerent juſqu'au cinquantieme degré, & revin-

rent. La Compagnie ne doutoit pas que gagner du tems, c'étoit tout gagner. Elle fit ſi bien pendant cet intervalle, que la ſociété ſe diſſipa, & elle défendit enſuite qu'aucun vaiſſeau ne fît voile au Nord du Japon.

Voilà des faits avérés, connus & authentiques. Cette partie de la route a donc été faite.

Paſſons à la ſeconde partie de la route, & faiſons voir qu'elle a été de même exécutée.

Les Profeſſeurs Gmelin & Muller, ainſi que votre Auteur Ruſſe, paroiſſent craindre de s'expliquer trop ouvertement ſur les voyages depuis le Lena au Kamtſchatka : mais malgré toutes leurs précautions, Muller nous fournit la preuve qu'on a fait cette ſeconde partie de la route.

On tenta, dit-il, en 1647 de découvrir l'embouchure de l'Anadir de-

puis le Kolima ; mais on ne put réuſſir, parce que, cet Été, la mer étoit ſi remplie de glaces, qu'elle ne permettoit pas une navigation libre. Cependant, loin de perdre l'eſpérance qu'on avoit conçue, le nombre de ceux qui favoriſoient ce projet s'augmenta tellement, qu'on équipa ſept bâtimens dans la même vue. On ignore ce que quatre de ces bâtimens ſont devenus ; mais les trois autres, ſous les ordres de Semun Deſchnew, Geraſim Ankudinow, tous deux chefs des Coſaques, & Fedot Alexew, chef des Promyſchleni, commencerent leur voyage le vingt Juin.

Il eſt à regretter que toutes les circonſtances de cette navigation n'aient pas été mentionnées. Cette relation commence par le grand iſthme ; circonſtance qui mérite le plus d'attention. « Cet iſthme, dit Deſchenew, » eſt entiérement différent de celui

» qu'on a trouvé auprès de la riviere » Tſchukotſchia à l'Oueſt de la ri- » viere Kolima : ſa poſition eſt entre » Nord & Nord-Eſt, & tourne en » cercle vers la riviere Anadir ». Muller continue : Vis-à-vis de l'iſthme, il y a deux îles peuplées. On peut aller à la voile depuis l'iſthme à la riviere Anadir, avec un bon vent, en trois fois vingt-quatre heures.

Le vaiſſeau d'Ankudinow ſe briſa, & l'équipage ſe ſauva à bord des autres vaiſſeaux. Deſchenew & Fedot Alexew, étant allés à terre le vingt de Septembre, eurent un engagement avec les Tzchutzki, où ce dernier fut bleſſé.

Les deux vaiſſeaux ſe perdirent de vue, & ne ſe ſont plus rejoints dans la ſuite. Deſchenew fut pouſſé par les vents dans la mer juſqu'en Octobre : il fit enfin naufrage aux environs de la riviere Olotura.

Deſchenew fit couper, en 1653, du bois pour conſtruire un vaiſſeau, dans le deſſein d'envoyer par mer à Jakoutzk le tribut qu'il avoit reçu : mais comme il manquoit de matériaux, cette affaire ne put avoir lieu.

M. Muller fait tout ce qu'il peut pour perſuader que le cap Schalaginskoi eſt indépaſſable ; & voilà trois bâtimens qui, de ſon aveu, on doublé ce redoutable cap. Ces vaiſſeaux ſortirent du Kolima, à la naiſſance du cap, le vingt Juin ; & la pointe de ce cap n'étant pas ſi éloignée de ſa naiſſance que de l'embouchure de l'Anadir, où l'on peut, avec un bon vent, arriver en trois fois vingt-quatre heures, le cap fut ſans doute doublé avant le commencement de Juillet.

Ce voyage par mer du Lena à l'Anadir, qu'on nous dit être ſi difficile, & même impratiquable, s'exécute

cute ici avec une promptitude qui pourroit faire douter de l'exiſtence de ce terrible cap Schalaginskoi. Sans recourir aux anciennes cartes qui n'en ont point, & qui, depuis le Kolyma, repréſentent une côte unie vers le Serdzekamen, ce que nous dit M. Muller ſuffit pour fonder un doute raiſonnable. La relation de 1648 ne parle point de ce cap; ce qui eſt dit du grand iſthme paroît être celui dont la fin forme le Serdzekamen. M. Muller dit expreſſément que vis-à-vis de ce grand iſthme il y a deux îles; & ces îles ont été depuis découvertes vis-à-vis des Tzchutzchi. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'eſt que ceux qui ont fait ce voyage aſſurent que depuis ce grand iſthme, on peut ſe rendre à l'Anadir, avec un vent favorable, en trois fois vingt-quatre heures.

Cependant, d'après les cartes mo-

dernes, il ſeroit impoſſible qu'avec un vent, fût-il auſſi fort que les vents aliſés de la mer du Sud, on pût aller depuis l'iſthme du prétendu cap Schalaginskoi juſqu'à l'Anadir, qui ſe décharge dans la mer au-deſſous du cap Tzchutzki; & rien n'eſt au contraire plus vraiſemblable, ſi, à environ dix degrés du Kolima, la côte ſe forme Sud-Eſt juſqu'au Serdzekamen, & de-là Sud-Oueſt vers le cap des Tzchutzki, l'un & l'autre moins avancés que dans les cartes.

Alors il eſt facile de comprendre comment les trois vaiſſeaux ont pu parvenir en peu de tems du Kolima à l'Anadir; & rien auſſi ne ſera plus plauſible que ce qu'avance le Profeſſeur Gmelin, que l'Indigir & l'Anadir doivent être regardées comme rivieres de la même mer; ce qui, ſans cela, ſeroit ridicule. L'éloignement de l'embouchure de l'une à celle

de l'autre eſt très-grand ſur les cartes; & s'il étoit vrai que le cap Schalaginskoi eût cette prodigieuſe étendue qu'on voudroit nous faire croire, il ſeroit moins abſurde de nommer l'Elbe & la Viſtule des rivieres d'une même mer, que le Kolyma & l'Anadir. Et que ſeroit-ce, ſi on vouloit ajouter foi à ce que des Géographes veulent inſinuer, contre toute notoriété publique, que l'Aſie eſt jointe à l'Amérique? Aſſurément elles ne ſeroient pas alors deux rivieres d'une même mer.

Deſchenew voulut conſtruire un vaiſſeau à l'Anadir, pour envoyer le tribut à Jakoutzkoi, & le ſeul défaut de matériaux l'en empêcha.

Deſchenew, qui étoit venu par mer & ſans empêchement depuis le Kolyma à l'Anadir, ne douta donc pas un moment que cette route ne fût pratiquable & facile, puiſqu'il vouloit

s'en ſervir pour envoyer le tribut, qu'il n'auroit pas voulu riſquer.

Voilà donc la ſeconde partie de la route exécutée. Mais, en dépit de tous les Géographes qui prétendent que cette route eſt impraticable, ce qui ne laiſſe plus aucun doute ſur la facilité de cette navigation, c'eſt le rapport que les deux députés des deux compagnies de marchands Ruſſes, établies, l'une à Kamtſchatka, & l'autre à l'embouchure de la riviere du Kolyma, vinrent faire en 1765 à la Cour de Pétersbourg.

Ils annoncerent que ceux du Kolima, étant partis de cette riviere, avoient doublé le cap Schalaginskoi à ſoixante & quatorze degrés de latitude; que deſcendant vers le Sud par le détroit qui ſépare la Sibérie de l'Amérique, ils avoient découvert des îles habitées au ſoixante-quatrieme degré de latitude; qu'ils y avoient débarqué,

& établi un commerce des plus belles pelleteries avec les habitans; que ceux du Kamtſchatka, ayant fait route au Nord, avoient rencontré leurs camarades dans ces îles; & que, pour la commodité de leur commerce, ils avoient établi un entrepôt à l'île de Beering.

Ces députés apporterent à l'Impératrice quelques peaux de renards noirs, les plus belles qu'on ait encore vues. Ils penſent que quelques-unes de ces terres tiennent à l'Amérique.

D'après ce rapport, la Cour prit la réſolution de pouſſer ces découvertes, & elle envoya le Lieutenant-Colonel Blenmer avec des Géographes, pour faire, en ſortant de l'Anadir, une expédition vers ces mêmes parages.

Ce fait eſt inconteſtable. Il eſt donc hors de doute que la navigation depuis le Kolima à l'Anadir eſt praticable, & même facile & prompte.

On ne peut donc plus conteſter qu'on ne puiſſe faire les deux premieres parties de la route ; le chemin eſt donc ouvert depuis le cap Nord en Norwége juſqu'au Kamtſchatka. Pour la troiſieme, du Kamtſchatka au Japon & vers les pays voiſins, perſonne n'en doute, ni n'en ſauroit douter. Il eſt donc démontré que le voyage de l'Europe juſqu'au Japon par la mer glaciale s'eſt exécuté.

Mais vous craignez qu'on ne s'expoſe au danger de ſe perdre en doublant le cap de glace, à l'Eſt du Taimura, puiſque la terre de Gelmer s'avance indéfiniment dans la mer, & que deux vaiſſeaux Ruſſes, l'un parti du Lena, l'autre du Jeniſea, en 1739, ſe ſont briſés en voulant doubler ce cap.

Ce fait rapporté par Gmelin me paroît très-ſuſpect. Il nous dit que l'un de ces vaiſſeaux ou tous les deux s'é-

toient perdus, & que tous les gens de l'équipage eurent le bonheur de ſe ſauver. Il faut convenir que ce naufrage fut fort doux. Mais je ne penſe pas que les vaiſſeaux aient été briſés. Il eſt bien plus probable que les Ruſſes, ſi poltrons ſur mer, & qui tremblent dès qu'ils s'éloignent des côtes, ayant vu leur vaiſſeau pris par les glaces, ſe ſont ſauvés à terre, l'ont abandonné, &, pour ſe diſculper, ont aſſuré qu'il s'étoit briſé.

M. Engel fortifie cette conjecture par un fait qui mérite attention. Il eut un jour une longue converſation avec un Chirurgien de vaiſſeau qui alloit tous les ans à la pêche de la baleine, & qui avoit fait pluſieurs voyages à Spitzberg. Ce Chirurgien lui dit qu'étant à Spitzberg en 1743, on lui avoit conté qu'il y avoit environ trois ans on avoit rencontré, dans le mois de Mai, un vaiſſeau échoué ſur la

côte du Sud ; que ce vaiſſeau, reconnu pour appartenir aux Ruſſes, n'étoit pas endommagé ; qu'on l'avoit même trouvé pourvu de munitions, utenſiles, &c. le tout en bon état ; qu'on en avoit fort raiſonné, ſans pouvoir rien décider.

On ne peut guere douter que ce vaiſſeau trouvé ſur la côte méridionale de Spitzberg, ne ſoit un des deux qu'on prétend s'être briſés en voulant doubler le cap glacial. Ce voyage ſe fit en 1739, & c'eſt l'année ſuivante qu'on rencontra ce vaiſſeau échoué. Aucun vaiſſeau d'Archangel n'a pu avoir ce ſort. On ſait en quel tems on doit aller à la mer blanche & en revenir ; & de pareils cas n'y arrivent jamais. Les Ruſſes n'ont point de vaiſſeaux ailleurs ſur toute cette mer. Quel vaiſſeau a donc pu être jetté ſur la côte de Spitzberg, ſi ce n'eſt un de ceux qui ont été envoyés pour

reconnoître le cap glacial, & chercher la communication entre le Piasida & le Taimura? Les Russes, qui craindroient de périr s'ils restoient en mer jusqu'en Septembre, l'ont assurément abandonné. Les Samoyedes, & M. Gmelin même, assurent que jamais la petite mer, & moins encore la grande mer, ne reste gelée tout le le mois de Septembre, ni même tout l'hiver. Ce vaisseau abandonné par l'équipage fut, dès que la mer redevint libre, poussé par les vents du Sud-Est sur la côte de Spitzberg, soit en Septembre, soit même plus tard; & en Mai on l'y trouva échoué.

Cette conjecture, comme on le voit, n'est point du tout destituée de vraisemblance, & on doit naturellement en tirer cette conséquence: si un vaisseau voguant au hazard & sans être gouverné, a pu faire le trajet depuis le cap de glace, ou, si l'on veut,

depuis la petite mer, au Sud de la nouvelle Zemble, en Septembre ou plus tard, ſeulement pouſſé pas les vents juſqu'à Spitzberg, à combien plus forte raiſon un vaiſſeau gouverné par un bon Officier, qui a ſous ſes ordres un équipage convenable, ne pourra-t-il pas traverſer cette mer en été ?

Examinons maintenant les trois grandes objections qu'on fait depuis long-tems contre la poſſibilité du paſſage du Nord-Eſt.

On nous dit que la côte de la mer glaciale s'élargit de plus en plus, & que la mer dans ces parages devient toujours moins profonde; ce qui doit faire conjecturer que quand même le paſſage auroit été poſſible autrefois, il ne le ſeroit plus aujourd'hui.

Dans la ſuppoſition que la mer diminue & devienne toujours moins profonde, & que, comme en Suede, elle baiſſe de demi-pouce par an,

cette objection n'auroit de force qu'autant qu'on voudroit, comme les Ruſſes, ne pas s'écarter des côtes. Peut-on ſuppoſer que cette diminution, qui, depuis cent vingt-deux ans, ne ſeroit que d'environ cinq pieds, pût s'appercevoir dans la haute mer, que les vaiſſeaux Hollandois ont trouvée auſſi profonde que celle de l'Eſpagne, où l'on ne trouve point de fond; lors même qu'on dit la petite mer d'une très-grande profondeur? En paſſant à huit ou douze degrés des côtes, c'eſt-à dire, en s'en tenant éloigné de cent ſoixante ou deux cents quarante lieues, il eſt hors de doute que cette diminution ne peut pas être ſenſible. D'ailleurs, on ſait qu'en mer, comme ſur terre, il y a des chaînes de montagnes dont les cîmes forment des îles. Les vallons de ces montagnes doivent rendre la mer dans ces endroits très-profonde; & où l'on trouve une plaine

inclinée par une pente insensible vers la mer, elle y doit continuer & avancer encore bien loin. Si l'on ne vouloit que côtoyer, on ne le pourroit sans doute qu'en employant des bâtimens petits & légers; mais en avançant en mer cent ou deux cents lieues, on doit y trouver une grande profondeur, puisqu'il y a par-tout quelques îles ou cîmes de montagnes, dont les pieds forment des vallons profonds entre elles.

On objecte encore qu'à l'entrée du détroit il y a plusieurs îles qui joignent presque ensemble les deux continens de l'Asie & de l'Amérique; qu'à cette latitude les îles sont souvent entourées de glaces qui doivent boucher les détroits, & empêcher l'entrée des vaisseaux depuis le Nord dans le détroit d'Anian.

Il faut avouer que cette difficulté est de quelque poids; cependant elle

n'eſt pas invincible. Les géographes placent des îles dans ce détroit, quelques-uns même y repréſentent une grande île Eſt & Oueſt entre les deux continens, qui remplit tout l'eſpace de cette entrée du détroit. Mais ſur quelles relations ſe ſont fondés les géographes?

Suppoſons cependant que ces îles s'y trouvent telles qu'on ſe les figure: ſera-t-il donc impoſſible de paſſer entre elles & le continent? Tous ceux qui ont voyagé ſur mer, tous ceux même qui ont lu des relations de pareils voyages, ne ſauroient révoquer en doute qu'à l'entrée d'un pareil détroit, qui à l'extrémité ſeptentrionale aura toujours pour le moins cinquante lieues de large, les îles & leurs petits détroits ſe trouvant entre deux mers, la glaciale & celle du Sud, il y aura toujours des courans rapides qui, ſelon les vents, pouſſent avec force

l'eau & la glace tantôt vers le Sud, tantôt vers le Nord : de ſorte que ſi jamais la mer au Nord étoit gelée, ces petits détroits le ſeroient rarement, & jamais en été, parce qu'à moins d'un calme parfait, la glace ne pourroit y tenir.

La derniere objection roule ſur l'obſtacle inſurmontable que doivent cauſer les glaces, qui, depuis l'exiſtence du monde, ſe ſont continuellement accumulées. Les glaces, dit-on, ſe forment toutes, ou du moins la plus grande partie, de l'eau douce. Or, ſi l'on calculoit la quantité immenſe d'eau douce qui s'eſt jettée dans la mer depuis que l'univers exiſte, elle ſurpaſſeroit une infinité d'Océans. Il faut donc que les glaces augmentent. Il doit donc y avoir vers le pôle des montagnes de glace qui s'accroiſſent chaque année, & qui augmentent le froid & les glaces dans le reſte de la

mer. Si donc cette route eût été autrefois pratiquable, elle ne le ſeroit plus.

Si jamais, dit M. Engel, on peut ſe ſervir de l'axiome, *Qui prouve trop ne prouve rien*, ce ſera ici.

Il eſt bien vrai que ſi, depuis l'exiſtence du monde, toute l'eau douce qui s'eſt écoulée dans la mer s'y trouvoit encore, elle ſurpaſſeroit de beaucoup celle qu'on ſuppoſe avoir exiſté dans un déluge univerſel. Mais pourquoi n'exiſte-t-elle plus? C'eſt ſans doute à cauſe de ſa circulation perpétuelle. Les fleuves & les rivieres ſont formés des ruiſſeaux; ceux-ci, des ſources; & les ſources, des nuages, des vapeurs, des pluies, des neiges, &c. dont peut-être les quatre-vingt-dix-neuf centiemes viennent de la mer. Ce ſont ces eaux douces, mêlées de parties ſalines & nîtreuſes les plus ſubtiles, qui, élevées en vapeurs, rempliſſent l'air, & retombent, ſoit en

roſées, ſoit en pluies & en neiges; fécondent la terre, & font végéter toutes les plantes, par une continuelle circulation. Si les glaces augmentoient, les vapeurs, les ſources, les rivieres diminueroient : mais il faut convenir que depuis plus de ſix mille ans on ne s'en eſt pas encore apperçu.

Mais, pour épuiſer tout ce qu'on peut dire contre ce paſſage, on nous objectera enfin qu'on ne peut pas nier que cette mer ne ſoit ſouvent remplie de glaces ; qu'en accordant que la glace ne ſoit pas toujours ferme & ſolide, il faut du moins croire, d'après les relations, que, par le calme, les glaçons épars ſe joignent, & font des plaines de glace d'une étendue immenſe ; ce qui doit faire craindre que les vaiſſeaux, au milieu de cette vaſte mer, ne ſoient continuellement expoſés au danger de ſe briſer & de périr.

Il faut convenir que ſi cette mer étoit

étoit auſſi remplie de glaçons & de montagnes de glaces qu'on veut le faire croire, les vaiſſeaux s'y trouveroient dans un très-grand danger : mais loin que cette conjecture ſoit fondée, elle eſt au contraire détruite par toutes les relations. Tous les vaiſſeaux qui diſent avoir dépaſſé la nouvelle Zemble ou avoir approché du pôle, parlent tous d'une mer libre de glaces. Les relations contrediſent donc cette conjecture ; l'objection n'eſt donc fondée que ſur de fauſſes ſuppoſitions.

» Les glaces, dit M. de Buffon, ſe » forment auprès des terres, & jamais » en pleine mer ; car, quand même » on voudroit ſuppoſer, contre toute » apparence, qu'il pourroit faire aſſez » froid au pôle pour que la ſuperficie » de la mer fût glacée, on ne conce- » vroit pas mieux comment ces énor- » mes glaces qui flottent, pourroient » ſe former, ſi elles ne trouvoient pas

» un point d'appui contre les terres,
» d'où enſuite elles ſe détachent par
» la chaleur du ſoleil. Les fleuves, tels
» que l'Oby, le Geniſea, & les au-
» tres grandes rivieres qui tombent
» dans les mers du Nord, entraînent
» les glaces qui bouchent pendant la
» plus grande partie de l'année le dé-
» troit de Waigats, & rendent ina-
» bordable la mer de Tartarie par
» cette route, tandis qu'au-delà de la
» nouvelle Zemble & plus près des
» pôles, où il y a peu de fleuves &
» de terres, les glaces ſont moins
» communes, & la mer plus naviga-
» ble. Si donc on vouloit tenter le
» voyage de la Chine par les mers
» du Nord, il faudroit diriger ſa route
» droit au pôle, & chercher les plus
» hautes mers, où certainement il n'y
» a que peu ou point de glaces; car
» on ſait que l'eau ſalée peut, ſans ſe
» geler, devenir beaucoup plus froide

» que l'eau douce glacée : & par con-
» ſéquent, dans la ſuppoſition même
» qu'au pôle le froid fût exceſſif, ce
» froid pourroit rendre l'eau de la mer
» plus froide que la glace, ſans que
» pour cela la ſurface de la mer ſe
» gelât ; d'autant plus qu'à quatre-
» vingts ou quatre-vingt-deux degrés
» la ſurface de la mer, quoique mê-
» lée de beaucoup de neige & d'eau
» douce, n'eſt glacée qu'auprès des
» côtes. Si le paſſage du Nord a ſou-
» vent été tenté inutilement, c'eſt
» parce qu'on a toujours craint de
» s'éloigner des terres & de s'appro-
» cher du pôle ».

Il eſt bien vraiſemblable que la quantité prodigieuſe de glaces, formées des eaux douces des rivieres, qu'on trouve vers les rivages du continent & des îles, & qui eſt chaſſée ſouvent au Nord & au Nord-Eſt, peut quelquefois couvrir un peu la mer :

mais en comparant cette quantité de glace avec la grande étendue de la mer, qui eſt de treize degrés en latitude dans ſa moindre largeur, & de plus de cent cinquante en longitude, ſans y comprendre celle au Nord de l'Amérique, ces glaces peuvent être tellement diſperſées, que les vaiſſeaux n'en doivent guere être embarraſſés.

On dira ſans doute encore que les vaiſſeaux doivent s'attendre à rencontrer des îles ſur leur route; que puiſque dans le voiſinage des terres il ſe forme toujours une grande quantité de glaces, les vaiſſeaux ne pourront paſſer ni à côté ni entre ces îles, où les paſſages ſeront fermés par ces glaces.

Je réponds que ces glaces ne peuvent être d'invincibles obſtacles pour les vaiſſeaux; qu'elles ne peuvent même les mettre en grand danger: car, ſelon MM. Jérémie, Ellis & autres, ſi dans le détroit d'Hudſon on

eſt obligé quelquefois de donner dans des bancs de glace, on ſe grapine, c'eſt-à-dire, on ſaiſit les navires contre les glaces; & lorſque, par la force des vents & des courans, il ſe forme quelque ouverture au travers des glaces, on met à la voile, ſi le vent eſt favorable, pour ſe faire paſſage avec de longs bâtons ferrés.

Si les glaces ne ſont pas dans la baie d'Hudſon des obſtacles inſurmontables, elles doivent cauſer bien moins d'empêchement dans la grande mer à l'Eſt. Le détroit d'Hudſon n'a que ſeize à dix-huit lieues de largeur; la mer, entre la nouvelle Zemble & le pôle, eſt de deux cents ſoixante lieues. Quelle différence! Le même embarras n'y eſt donc pas à craindre.

M. Jérémie nous dit qu'on y peut paſſer depuis le quinze Juillet juſqu'au quinze Octobre. M. Ellis, dans ſon voyage, n'arriva au cap Diggs que

le deux d'Août. L'année ſuivante, en retournant, il entra le vingt-neuf de ce mois dans le détroit, & il remarque qu'il fit un tems chaud & agréable juſqu'au trois de Septembre. Le neuf, il ſe crut proche des îles de Réſolutions, de l'autre côté du détroit, & voyoit encore de grandes montagnes de glaces, qu'il perdit d'abord de vue, ſe trouvant dans un climat plus doux. Or ſi la différence étoit déja ſi grande entre ce détroit à ſoixante-deux degrés de latitude, & la même hauteur en pleine mer, que le premier étoit rempli de grandes glaces mobiles, & l'autre entiérement libre, on peut juger de ce qu'on doit attendre en plein été dans la vaſte mer du Nord. Mais continuons de comparer le détroit d'Hudſon avec la grande mer, & nous verrons réſulter de cette comparaiſon de nouveaux avantages en faveur du paſſage du Nord-Eſt.

Il eſt rare qu'on puiſſe entiérement dépaſſer ce détroit avant le premier Août; & les vaiſſeaux de la pêche ſe trouvent ordinairement à la vue de Spitzberg à ſoixante-ſeize degrés, au commencement de Mai. C'eſt donc trois mois plutôt que le tems où ils paſſent le détroit d'Hudſon, ou quatre-vingt-douze jours, qui ſuffiroient pour faire tout le voyage.

M. Jérémie fixe le terme juſqu'où l'on peut paſſer le détroit, au quinze Octobre: les Samoïedes le fixent, pour la petite mer, au premier Octobre. Les vaiſſeaux ont donc cinq mois pour faire leur trajet; ce qui fait cent cinquante-trois jours de vingt-quatre heures; ou deux mille cent quarante-deux heures. Nous poſons toujours le terme du départ depuis le cap Nord, à ſoixante-onze degrés de latitude, & environ quarante-cinq de longitude. De-là juſ-

qu'au cent ſoixante-quinzieme degré, il y en auroit cent trente.

Nous avons dit que depuis le cap Nord il falloit tenir le milieu entre Spitzberg & la nouvelle Zemble, & aller toujours au Nord-Eſt juſqu'au quatre-vingt-cinquieme degré de latitude. A cette hauteur le degré de longitude fait environ trois lieues & demie. Les cent trente degrés ne donneront que quatre cents cinquante-cinq lieues. Si l'on compte une heure de navigation pour une lieue de chemin, il reſtera encore ſeize cents quatre-vingt-ſept heures, pour tous les empêchemens, tels que les glaces, les louvoyemens, les vents contraires, &c. & cependant pour les quatre cents cinquante-cinq heures de bon vent & de mer libre, nous n'avons compté qu'une lieue par heure; & l'on ſait aſſez qu'on en peut faire deux ou trois.

On pourroit donc, dès le mois de Juillet, entrer dans le détroit d'Anian; & ſi l'on ne vouloit pas hiverner ſur la côte occidentale de l'Amérique, ou aux îles vers le Sud du détroit, il ſeroit encore poſſible de retourner la même année en Europe, ſans s'arrêter que pour reconnoître le paſſage & l'entrée du détroit entre les deux continens.

C'eſt ainſi que M. Engel prouve la poſſibilité d'un paſſage de la mer du Nord ou Océan atlantique, dans la mer du Sud ou pacifique, par la mer glaciale. Si ſes idées, dit un ſavant Géographe, ne portent point l'empreinte de la vérité, du moins ne leur conteſtera-t-on pas celle de la vraiſemblance & de la probabilité.

Mais M. Engel, qui ne voit rien de plus poſſible que de communiquer de la mer du Nord à celle du Sud par la route du Nord-Eſt, ne penſe point

que cette communication ſoit pratiquable par le Nord-Oueſt. Cette conſéquence ſuit néceſſairement de l'étendue qu'il croit devoir donner à l'Amérique ſeptentrionale. Sans entrer dans aucun détail ſur le giſſement des côtes, je me bornerai à vous expoſer ſuccintement ce que diſent les défenſeurs de ce paſſage, ſi long-tems & toujours infructueuſement cherché par les Anglois *; & les raiſons les plus fortes dont M. Engel ſe ſert pour les combattre.

« La baie d'Hudſon, dit l'Auteur

* On lit dans la gazette Angloiſe du 3 Mars 1772, qu'on avoit trouvé dans les papiers du Capitaine Coats la carte & les détails d'un paſſage au Nord-Oueſt pour aller, par le haut de l'Amérique, au détroit d'Anian, qui conduit à la Chine & aux Indes. On ajoute encore qu'en 1769 le Capitaine Clugny avoit donné à ſes amis quelques indices d'un ſemblable paſſage; mais que des raiſons d'intérêt avoient fait ſupprimer ces connoiſſances géographiques, dont l'Angleterre & la France veulent ſérieuſement s'occuper.

d'un ineſtimable Ouvrage ſur les deux Indes, » a été long-tems regardée & » on la regarde encore comme la » route la plus courte de l'Europe aux » Indes orientales, aux contrées les » plus riches de l'Aſie. Ce fut Cabot » qui le premier eut l'idée d'un paſ- » ſage par le Nord-Oueſt à la mer du » Sud : ſes ſuccès ſe terminerent à la » découverte de l'île de Terre-neuve.

» Loin de répandre du jour, les re- » lations qu'on publie épaiſſiſſent le » nuage : elles ſont ſi conciſes, ſi rem- » plies d'ignorance ou de mauvaiſe » foi, qu'avec la plus vive impatience » de prononcer, on n'oſe aſſeoir un » jugement ſur des témoignages ſi ſuſ- » pects. Arrive enfin la fameuſe expé- » dition de 1746, d'où l'on voit ſortir » quelques clartés, après des ténebres » profondes qui duroient depuis deux » ſiecles. Sur quoi les derniers navi- » gateurs fondent-ils de meilleures eſ-

» pérances ? D'après quelles expé-
» riences oſent-ils former leurs conjec-
» tures ?

» Trois vérités dans l'hiſtoire de la
» nature doivent paſſer déſormais pour
» démontrées. La premiere eſt que
» les marées viennent de l'Océan, &
» qu'elles entrent plus ou moins avant
» dans les autres mers à proportion
» que ces divers canaux communi-
» quent avec le grand réſervoir par
» des ouvertures plus ou moins conſi-
» dérables : d'où il s'enſuit que ce mou-
» vement périodique n'exiſte point
» ou ne ſe fait preſque pas ſentir dans
» la Méditerranée, dans la Baltique,
» & dans les autres golfes qui leur
» reſſemblent.

» La ſeconde vérité de fait eſt que
» les marées arrivent plus tard & plus
» foibles dans les lieux éloignés de
» l'Océan, que dans les endroits qui
» le ſont moins.

» La troiſieme eſt que les vents vio-
» lens qui ſoufflent avec la marée, la
» font monter au-delà de ſes bornes
» ordinaires; & qu'ils la retardent ou
» la diminuent, lorſqu'ils ſoufflent en
» ſens contraire.

» D'après ces principes, il eſt con-
» ſtant que ſi la baie d'Hudſon étoit
» un golfe enclavé dans des terres,
» & qu'il ne fût ouvert qu'à la mer
» atlantique, la marée y devroit être
» plus marquée; qu'elle devroit s'af-
» foiblir en s'éloignant de ſa ſource,
» & qu'elle devroit perdre de ſa force
» lorſqu'elle auroit à lutter contre les
» vents. Or il eſt prouvé par des ob-
» ſervations faites avec la plus grande
» intelligence, avec la plus grande
» préciſion, que la marée s'éleve à
» une grande hauteur dans toute l'é-
» tendue de la baie. Il eſt prouvé
» qu'elle s'éleve à une plus grande
» hauteur dans le fond de la baie que

» dans le détroit même ou dans le
» voiſinage. Il eſt prouvé que cette
» hauteur augmente encore lorſque les
» vents oppoſés au détroit ſe font ſen-
» tir. Il doit donc être prouvé que la
» baie d'Hudſon a d'autres communi-
» cations avec l'Océan que celle qu'on
» a déja trouvée.

» Ceux qui ont cherché à expliquer
» des faits ſi frappans en ſuppoſant une
» communication de la baie d'Hudſon
» avec celle de Baffin, avec le détroit
» de Davis, ſe ſont manifeſtement
» égarés. Ils ne balanceroient pas à
» condamner leur conjecture, s'ils
» vouloient faire attention que la ma-
» rée eſt beaucoup plus baſſe dans le
» détroit de Davis, dans la baie de
» Baffin, que dans la baie d'Hudſon.

» Si les marées, qui ſe font ſentir
» dans le golfe dont il s'agit, ne peu-
» vent venir ni de l'Océan atlantique,
» ni d'aucune autre mer ſeptentrio-

» nale, où elles ſont toujours beau-
» coup plus foibles, on ne pourra
» s'empêcher de penſer qu'elles doi-
» vent avoir leur ſource dans la mer
» du Sud. Ce ſyſtême doit tirer un
» grand appui d'une vérité inconteſ-
» table ; c'eſt que les plus hautes ma-
» rées qui ſe faſſent remarquer ſur ces
» côtes, ſont toujours cauſées par les
» vents du Nord-Oueſt, qui ſoufflent
» directement contre ce détroit.

» Ces faits conſtatent, autant que
» la nature le permet, l'exiſtence d'un
» paſſage ſi long-tems & ſi inutile-
» ment deſiré. Mais dans quelle par-
» tie de la baie doit ſe trouver ce
» paſſage ? Tout invite à croire que
» le Welcome à la côte occidentale
» doit fixer les efforts dirigés juſqu'ici
» de toutes parts ſans choix & ſans
» méthode. On y voit le fond de la
» mer à la profondeur de onze braſſes.
» C'eſt un indice que l'eau y vient de

» quelque Océan, parce qu'une ſem-
» blable tranſparence eſt incompatible
» avec des décharges de rivieres, de
» neiges fondues & de pluies. Des
» courans dont on ne ſauroit expli-
» quer la violence qu'en les faiſant
» partir de quelque mer occidentale,
» tiennent ce lieu débarraſſé de gla-
» ces, tandis que le reſte du golfe en
» eſt entiérement couvert. Enfin les
» baleines, qui, dans l'arriere-ſaiſon,
» cherchent à ſe retirer dans les cli-
» mats plus chauds, s'y trouvent en
» très-grand nombre à la fin de l'été ;
» ce qui paroît indiquer un chemin,
» non pour ſe rendre à l'Océan ſep-
» tentrional, mais à la mer du Sud.

» Il eſt encore raiſonnable de con-
» jecturer que le paſſage eſt court.
» Toutes les rivieres qui ſe perdent
» dans la côte occidentale de la baie
» d'Hudſon, ſont foibles & petites ;
» ce qui ſemble prouver qu'elles ne

» viennent

» viennent pas de loin ; & que par
» conſéquent les terres qui ſéparent
» les deux mers, ont peu d'étendue.
» Cet argument eſt fortifié par la force
» & la régularité des marées. Par-tout
» où le flux & le reflux obſervent des
» tems à-peu près égaux, avec la ſeule
» différence qui eſt occaſionnée par le
» retardement de la lune dans ſon re-
» tour au méridien, on eſt aſſuré de
» la proximité de l'Océan, d'où vien-
» nent ces marées. Si le paſſage eſt
» court, & qu'il ne ſoit pas avancé
» dans le Nord, comme tout paroît
» l'indiquer, on doit préſumer qu'il
» n'eſt pas difficile. La rapidité des
» courans qu'on obſerve dans ces pa-
» rages & qui ne permettent pas aux
» glaces de s'y arrêter, ne peut que
» donner du poids à cette conjec-
» ture ».

Ces raiſonnemens éblouiſſans n'en impoſent pas à M. Engel. Il penſe

qu'on doit rétablir le continent de l'Amérique dans ſon ancienne poſition, & telle que les premiers Géographes modernes l'ont conſtamment repréſentée pendant près d'un ſiecle. Il fait voir que le changement qu'on y a fait enſuite n'eſt fondé ſur aucune relation, ni ſur aucun fait, mais ſeulement ſur des conjectures erronées; & que par conſéquent il faut s'en tenir aux relations & aux cartes des premiers navigateurs*, juſqu'à ce que des rela-

* Ces relations (appuyées du témoignage unanime des ſauvages qui habitent les pays ſitués vers le deux cent quatre-vingtieme degré de longitude, & entre le cinquante & le ſoixantieme degré de latitude; pays où le degré de longitude n'eſt plus que de douze lieues ou environ) ne permettent pas de douter qu'il ne ſe trouve à l'Oueſt de la baie d'Hudſon une grande étendue de pays. Tous les ſauvages parlent de trois, de quatre & même de cinq mois de chemin, de nations au-delà, & de rivieres dont on connoît le cours juſqu'à mille lieues. Mais ces ſauvages, qui connoiſſent & nomment les lacs & les nations civiliſées qui ſe

tions & des faits auſſi authentiques que les leurs les contrediſent. D'où il ſuit qu'à l'Oueſt & au Sud-Oueſt de la baie d'Hudſon il exiſte un continent immenſe; ce qui détruit toute probabilité d'un détroit qui communique de cette baie dans la mer du Sud.

La relation de M. Ellis, dont il fait un judicieux examen, ne ſert qu'à le confirmer dans ſon opinion. Ce qu'on dit du flux & du reflux dans la baie d'Hudſon, ſe trouve contredit par d'autres navigateurs qui ont été témoins oculaires. Pourquoi M. Ellis, qui a fait ſon poſſible pour réuſſir à la découverte du paſſage, & qui a examiné toutes les places ſur leſquelles on pouvoit former la moindre conjec-

trouvent dans le continent à l'Oueſt, & juſqu'à mille lieues de leurs habitations, n'ont jamais ſoupçonné l'exiſtence du détroit qu'on prétend devoir communiquer de la baie d'Hudſon à la mer du Sud.

ture, n'a-t-il pas pouſſé du côté de l'Oueſt ou Sud-Oueſt, d'où il prétend que ce flux vient ? Ce paſſage auroit été tout trouvé, puiſqu'il n'y avoit qu'à ſuivre ce flux lors du reflux. Mais n'eſt-il pas abſurde que ce flux vienne de la mer du Sud, qui eſt à plus de mille lieues de la baie d'Hudſon, ſans faire attention au grand nombre de rivieres qui le croiſeroient ?

On prétend que les baleines qui s'y trouvent, viennent par ce paſſage. Mais un détroit par lequel des baleines de cent cinquante & de deux cents pieds paſſeroient aiſément, ſeroit-il donc ſi difficile à découvrir ?

Les défenſeurs de ce paſſage nous diſent qu'il faut le chercher au ſoixante-deuxieme, ou au ſoixante-cinquieme, ou enfin au ſoixante-neuvieme degré. Mais on ſait que la nation appellée *plats côtes des Chiens*, habite ces contrées, & vient de quatre cents

lieues loin, à pied, au fort Bourbon, ſitué vers le cinquante-ſeptieme degré. Les quatre cents lieues donneroient vingt degrés ; leur pays eſt donc ſitué au ſoixante-dix-ſeptieme : ſi l'on veut n'admettre que quinze degrés, ce ſera alors au ſoixante-douzieme. Ces gens, qui viennent par terre, & paſſent par toute cette latitude à pied ſec, n'ont pas la moindre connoiſſance ni d'un détroit, ni d'une mer voiſine, ſi ce n'eſt de la baie à l'Eſt. Tous les Indiens parlent d'un pays immenſe*,

* L'Amérique ſeptentrionale, dit M. de Redern, renferme dans ſa partie occidentale, très-peu connue, des nations beaucoup plus policées que le Huron & l'Iroquois, qu'on a trouvés ſur ſes côtes orientales. Elle s'étend ſûrement beaucoup plus vers l'Oueſt que les géographes ne le marquent ; & cette conſidération ſeule devroit faire renoncer aux recherches du paſſage du Nord-Oueſt dans l'Océan pacifique, qui ne prouve que l'obſtination ou l'ardeur avec laquelle un peuple profond & philoſophe tâche de ſurmonter les plus grandes difficultés.

& juſqu'à mille lieues à l'Oueſt de la baie, & n'ont aucune idée d'un Océan ou d'un détroit peu éloigné. Il eſt donc contre toute vraiſemblance qu'entre le ſoixantieme & le ſoixante & dixieme degré, on puiſſe trouver un détroit dans toute cette étendue entre les mers du Sud & du Nord. Si donc, conclut M. Engel, on veut paſſer de la mer du Nord dans celle du Sud, c'eſt du côté du Nord-Eſt qu'il faut entreprendre cette navigation.

Après vous avoir expoſé comment M. Engel prouve la poſſibilité du paſſage que la lecture de votre Auteur Ruſſe vous avoit fait regarder comme impoſſible, vous verrez, je penſe, avec plaiſir les idées de ce Savant ſur la maniere dont on pourroit s'y prendre pour exécuter cette entrepriſe. Ses ſages avis annoncent un homme éclairé, dont les réflexions

profondes ont toujours eu pour objet l'utilité publique. Vous en allez juger.

On s'expoſe ſans doute à courir des riſques, en entreprenant de traverſer des mers inconnues ; mais ce n'eſt pas ſouvent un des moindres obſtacles que la crainte qui ſaiſit tout un équipage. Cette crainte, lorſqu'on voulut ſe frayer un chemin aux Indes orientales en faiſant le tour de l'Afrique, auroit fait échouer ce grand projet, ſi le Prince de Portugal eût eu moins d'amour pour la gloire. Les chefs mêmes de l'expédition n'imaginoient pas que le cap de Bonne-Eſpérance, nommé le cap des Tourmentes, fût jamais pratiquable. Que fera-t-on dans une mer que le préjugé fait croire remplie de glaces fermes ? Il ſeroit à propos, ſi on veut réuſſir, de prendre les précautions ſuivantes.

L'équipage ne devroit être compoſé que de volontaires, auxquels on

expliqueroit bien le deſſein qu'on veut exécuter. On leur promettroit une ſolde plus forte qu'à l'ordinaire, & une récompenſe honnête à ceux qui agiroient avec le plus de zele & d'application. On feroit eſpérer aux Officiers des grades diſtingués, des places honorables, ſoit dans la patrie, ſoit dans les nouveaux établiſſemens. On déclareroit que la moindre mutinerie ſeroit ſévérement punie. En plaçant d'un côté les récompenſes, il faudroit faire enviſager, de l'autre, des punitions rigoureuſes.

Il conviendroit de ne confier cette importante expédition qu'à un chef d'une capacité reconnue, & de lui laiſſer le choix des Officiers qui doivent être ſous ſes ordres. Il ſeroit très-avantageux que quelques Savans vouluſſent faire ce voyage, pour en rapporter les découvertes utiles aux progrès des ſciences.

Dans une ſemblable entrepriſe, il vaudroit mieux porter la prévoyance juſqu'aux dangers imaginaires, que de rien négliger; d'autant plus que ſi l'on ne réuſſiſſoit pas, faute d'avoir pris toutes les précautions poſſibles, on le rejetteroit ſur une impoſſibilité abſolue; ce qui ne manqueroit pas de faire abandonner cette tentative, au grand préjudice du commerce & des ſciences.

Ce ſeroit une économie mal entendue que de chercher l'épargne pour un objet ſi important. Il faudroit pour ce voyage deux frégates, & un petit bâtiment léger, bon voilier, & qui allât à voiles & à rames; que ces trois vaiſſeaux fuſſent conſtruits ſolidement, & que l'une des frégates fût recouverte en dehors de feuilles d'acier poli, pour être en état de réſiſter au choc des gros glaçons, ſi on venoit à en rencontrer, ou de gliſſer

facilement entre deux, lorſqu'on voudroit paſſer à travers ces groſſes glaces. Des vaiſſeaux forts & bons voiliers, qui tireroient peu d'eau, ſeroient ceux qu'il faudroit préférer, parce que ſi l'on ſe trouvoit dans des parages où la mer eût peu de fond, on pourroit y paſſer ſans danger. Le petit bâtiment ſerviroit à prendre les devans, pour reconnoître les îles, les côtes, les bas-fonds, les glaces, &c. Si, comme on n'en peut guere douter, on trouvoit, en s'avançant vers le pôle, une mer vaſte & libre, ce petit bâtiment s'en approcheroit le plus près poſſible, en prenant la précaution, lorſqu'il en ſeroit environ à un degré, de ſe faire précéder par deux chaloupes, l'une environ cinq cents pas devant l'autre, pour s'aſſurer s'il n'y auroit pas quelque péril à eſſuyer. Chaque vaiſſeau devroit être pourvu de trois ou quatre chaloupes

de différente grandeur, afin qu'en cas de naufrage, on pût ſe ſauver dans les chaloupes.

Il ſeroit eſſentiel, outre les proviſions ordinaires, de ſe munir d'une grande quantité d'eau-de-vie. Ceux qui ont voyagé dans les contrées ſeptentrionales, ſe ſont trouvés forcés malgré eux de s'accoutumer à cette liqueur. Ce ſeroit une bonne précaution de faire paſſer la moitié de cette eau-de-vie ſur des herbes anti-ſcorbutiques, pour prévenir cette maladie ſi dangereuſe & ſi à craindre ſur mer, & ſur-tout dans celle du Nord. Ce mal provient d'une nourriture malſaine, groſſiere, de difficile digeſtion, particuliérement des viandes ſalées, & du défaut de mouvement. Pour y remédier, il faudroit choiſir les meilleures proviſions, avoir en viande plus de bœuf que de porc, & la ſaler moins qu'à l'ordinaire, puiſque la

chair, dans les régions froides, eſt bien moins ſujette à la corruption. Il faudroit auſſi ſe pourvoir d'un vinaigre capable de réſiſter aux maladies aiguës.

On rémédieroit au défaut d'exercice, en ſe pourvoyant de tout ce qui eſt néceſſaire à la pêche de la baleine; car, dans la ſuppoſition qu'on partît en Avril, comme d'ordinaire, s'il arrivoit qu'en Mai on ne pût pas encore pénétrer par cet eſpace entre Spitzberg & la nouvelle Zemble, à cauſe d'une année tardive ou des vents du Nord, on s'occuperoit de cette pêche. Par-là on empêcheroit l'engourdiſſement des gens de l'équipage, & on préviendroit le ſcorbut & d'autres maladies. Cette pêche ſeule, ſi l'entrepriſe ne réuſſiſſoit pas, pourroit dédommager des frais de l'armement; ſans compter que la France retireroit de ces expéditions un avan-

tage ineſtimable ; celui de former d'habiles Officiers & d'excellens matelots.

Les vaiſſeaux ſeroient ſans doute armés en guerre ; mais il faudroit n'employer la force des armes que dans la derniere néceſſité. Ce fut toujours une des plus grandes fautes que commirent les Capitaines envoyés pour les découvertes. Des décharges de canons ſont bien moins propres à gagner la confiance des habitans des terres qu'on veut découvrir, qu'à les faire fuir, en les rempliſſant de crainte & d'effroi. Il faut leur laiſſer ignorer ce bruit & l'effet de nos machines deſtructives ; tâcher de les attirer par de bonnes manieres, des careſſes, des préſens de choſes qu'on peut ſuppoſer leur être agréables ; & ne ſe ſervir des armes que pour ſe défendre, en cas que toute autre conduite ne pût réuſſir.

Cette obſervation conduit à l'article des marchandiſes dont il ſeroit à propos de ſe pourvoir. On ſait déja quelles ſont celles qui ſont les plus agréables aux Tartares, aux ſauvages de l'Amérique, aux Kurillis, &c. Par-tout les utenſiles de fer ſont ce qu'ils aiment avec paſſion. On conſulteroit ſur le choix de ces marchandiſes ceux qui ont fait des voyages dans des pays à-peu-près ſemblables.

On ſent qu'il ſeroit très-avantageux d'avoir des gens qui ſuſſent diverſes langues, telles que la Hollandoiſe, la Ruſſe, la Jakoutske, la Samoïede & d'autres, pour pouvoir converſer avec quelques peuples un peu moins ſauvages.

Ce ſeroit encore une bonne précaution de ſe pourvoir de tout ce qui pourroit procurer quelque ſoulagement, ſi, contre toute attente, on étoit obligé d'hiverner vers l'Indigir

ou le Kolima, ou ſur les côtes de l'Amérique dans le détroit d'Anian. Les relations des Ruſſes nous apprennent qu'ils ont ſouvent hiverné ſur le Chatanga, l'Oleneck, le Lena, l'Indigir, ſans autres préparatifs, & qu'ils ſe ſont garantis des rigueurs de l'hiver dans de ſimples cabanes qu'ils ont conſtruites. Ainſi en ſe pourvoyant de quelques effets néceſſaires, on pourroit hiverner dans ces mêmes contrées plus commodément.

S'il arrivoit, comme il eſt très-probable, qu'on parvînt à doubler le cap Schalaginskoi de bonne heure, & qu'on ſe trouvât, ſur la fin de Juillet ou au commencement d'Août, à l'entrée du détroit, on pourroit renvoyer un vaiſſeau en Europe pour en donner avis, pour preſſer un nouvel armement qui partiroit au printems ſuivant, & viendroit fortifier l'établiſſement où l'on voudroit ſe fixer. Il

ſeroit convenable de faire cet établiſſement, qui ſerviroit d'entrepôt, dans une des îles au Sud, ou dans les environs de celle de Beering. Le retour d'un vaiſſeau depuis le cap Schalaginskoi ne ſeroit point difficile. Tous ceux qui ont été dans ces mers à la pêche de la baleine, conviennent unanimement que juſqu'en Juin le vent vient preſque toujours de la partie du Sud; qu'en Août & Septembre, il ſouffle de la partie du Nord; & qu'en Juillet, il eſt variable. Voilà ſans doute un grand avantage. Le vent ſe trouve favorable au départ d'Europe pour pouſſer au Nord & au Nord-Eſt; on l'a de même en Août pour rentrer dans le détroit; & les vents du Nord-Eſt, qui regnent le plus ſouvent, facilitent aux vaiſſeaux un prompt & heureux retour.

Je n'imagine pas qu'on puiſſe propoſer des meſures plus juſtes & mieux

combinées

combinées pour assurer le succès d'un voyage qui ne peut manquer de couvrir de gloire le navigateur habile à qui l'expédition sera confiée. Vous devez croire que la France, en s'assurant une communication entre l'Océan & la mer du Sud par la mer glaciale, s'ouvre de nouvelles sources de richesses, par le commerce le plus lucratif qu'elle puisse jamais faire. Pour juger des grands avantages qu'on peut s'en promettre, dit M. Engel, qui discute aussi cet intéressant objet, pour ne laisser rien à desirer dans son Mémoire, il ne faut que jetter un coup-d'œil sur la situation de la mer du Sud.

Vers le Nord on rencontre dans le continent de l'Amérique, ces lacs où des hommes barbus * ramassent

* Entre ces nations on en distingue quatre principales : celle qui tient des Chinois, mais

de l'or; & ceux où, ſelon M. Jérémie, tous les utenſiles, les chaudieres

qui a l'uſage de ſe couvrir la tête d'une eſpece de turban : les Têtes-pelées ; ce peuple eſt ainſi nommé parce qu'il n'a ni cheveux ni barbe : les Hommes-barbus, qui portent des bonnets ; & les Tahuglauks. Cette derniere nation eſt la plus policée. Elle habite ſur les bords d'un lac qui a trois cents lieues de tour, & trente de large. Sur les bords de ce lac on compte plus de cent belles villes. Les maiſons y ſont de pierre, enduite de terre graſſe, ſans toît, & en maniere de plate-forme. Ils naviguent ſur leur lac dans des bâtimens de deux cents pieds de long. Ils cultivent les arts, font des étoffes, & toutes ſortes d'utenſiles de fer & de cuivre. Leur gouvernement eſt ſemblable à celui des Turcs. Les peuples y ſont auſſi nombreux, diſent les Moſeemleks leurs voiſins, que les feuilles des arbres. Ils labourent la terre avec des bœufs qu'ils attachent à la charrue. Ils préparent les peaux des bœufs & des veaux qu'ils mangent, dont ils font des chauſſures & des vêtemens. Ils portent la barbe de la longueur de deux doigts ; un habit en tunique, qui deſcend juſqu'aux genoux. Ils ſont coëffés d'un bonnet pyramidal d'une hauteur exceſſive ; chauſſés d'une bottine qui leur cache toute la jambe ; & toujours armés d'un bâton ferré. Leurs femmes ſont enfermées;

même, ſont fabriqués d'argent. Vers le Sud, il y a les îles de Salomon, auxquelles on a donné ce nom à cauſe de leurs richeſſes ; la terre de Quiros, & autres terres auſtrales ; un nombre infini d'îles peu ou point connues. A l'Orient, elle a le Mexique & le Pérou. A l'Occident, le Japon, les Philippines, les Moluques, la nouvelle Guinée, enfin les pays les plus riches du monde.

Le commerce du Japon eſt ſi lucratif, que les Hollandois aiment mieux ſe ſoumettre à toutes les indignités imaginables, que d'en être privés. La Chine en eſt peu éloignée ; & la Chine fait l'objet principal du Commerce des Européens aux Indes. Les Philippines fourniſſent des ri-

Ils aiment la guerre, & la font preſque toujours à des nations qui ne leur cedent ni en force ni en puiſſance. L'uſage des armes à feu eſt parmi eux de la plus haute antiquité.

cheſſes immenſes. Les Eſpagnols ne poſſedent & ne connoiſſent que la plus petite partie de ces îles. Celles qui avoiſinent les Moluques, produiſent les épiceries, dont juſqu'ici les Hollandois ont fait le commerce. L'île de Borneo, la plus riche qu'on connoiſſe, par ſa quantité d'or fin & de diamans ſupérieurs à tous les autres, eſt peu éloignée. Les richeſſes ſemblent donc ſe préſenter de tous côtés.

Si on demande pourquoi on les a négligées juſqu'à préſent, la réponſe eſt facile.

L'Eſpagne, qui poſſede une étendue immenſe de pays des deux côtés de la ligne, qui a épuiſé ſes anciens domaines ſans pouvoir fournir les habitans néceſſaires à ces conquêtes, qui ne tire rien des Philippines, ne peut, ſans ſe ruiner entiérement, entreprendre de nouveaux établiſſemens. Les Hollandois, établis à l'Oc-

cident de la mer du Sud, ſont dans le même cas, ou dans une ſituation peut-être encore plus défavorable. Où prendroient-ils des habitans pour peupler de nouvelles conquêtes, eux dont le pays natal eſt de ſi petite étendue, & qui ne compoſent qu'une poignée de monde dans tous les pays qu'ils poſſedent aux Indes ?

Ce ſeroit en vain que les autres nations de l'Europe ſongeroient à former des établiſſemens dans ces régions, auſſi long-tems qu'on ne pratiquera point la route du Nord. Toutes les relations des voyageurs nous apprennent qu'après avoir navigé tant de mille lieues, l'équipage eſt épuiſé de fatigues, accablé de maladies, les vivres conſumés ; & l'on eſt plus que charmé, ſi le reſte de l'équipage peut revenir chez ſoi ſain & ſauf.

Dans la ſuppoſition qu'une nation

fût assez heureuse pour parvenir à former un établissement, il seroit de peu de durée. L'impossibilité de leur envoyer à propos des secours d'Europe, en hâteroit bientôt la ruine. La colonie seroit exposée à périr de faim ou de maladie, ou à être égorgée par les naturels du pays.

Ces craintes si bien fondées cesseroient, si la route du Nord étoit une fois fréquentée, avec les entrepôts dont nous avons parlé. Des établissemens à l'Ouest de la Californie seroient comme le centre de cette nouvelle domination. On pourroit en faire aussi d'autres dans les îles un peu plus à l'Ouest; mais il seroit avantageux de ne les faire qu'entre le quarante-cinquieme & le cinquantieme degré de latitude.

On pourroit peut-être croire qu'il seroit mieux de se fixer dans quelque

île plus au Sud, dans un pays riche, &c. on auroit tort. Il faut diſtinguer ſoigneuſement entre des établiſſemens fixes, qui doivent ſervir, pour ainſi dire, de capitale, & entre les lieux de commerce.

Les premiers doivent être choiſis, s'il eſt poſſible, dans des lieux tempérés. On ſait que l'air de Batavia eſt fort mal-ſain *, de même que la plupart des établiſſemens des Hollandois

* C'eſt ce que confirme M. de Bougainville, dans ſon *Voyage autour du Monde*. « Il n'y avoit » pas huit jours, dit-il, que nous étions à Batavia, » lorſque les maladies commencerent à s'y déclarer. » De la ſanté la meilleure en apparence, on paſ- » ſoit en trois jours au tombeau. Pluſieurs de nous » furent attaqués de fievres violentes, & nos ma- » lades n'éprouvoient aucun ſoulagement à l'hô- » pital. Preſque tous les Officiers de mon bord » étoient déja malades, ou reſſentoient des diſpo- » ſitions à le devenir. Le nombre des dyſenteries » n'avoit point diminué dans les équipages; & le » ſéjour prolongé à Batavia eût certainement fait » plus de ravages parmi nous que n'avoit fait le

aux Indes, & que les Européens n'y vivent pas long-tems. Qu'on compare l'état de la population dans ces pays, ainſi que dans le Pérou & les autres endroits de la Zone torride, avec celle des colonies Angloiſes : quelle différence énorme ! Si donc on veut former des établiſſemens, il faut que ce ſoit dans un pays tempéré, arroſé de rivieres, où il y ait abondance de bois, de pâturages, de vivres, & où l'on puiſſe conſtruire des vaiſſeaux, les armer, & les fournir de leur équipage & de tout ce qu'ils exigent. Alors leurs voyages au Sud, à l'Eſt & à l'Oueſt ne ſeront que des promenades. Dans l'eſpace de dix ans, on fera plus de découvertes & on avancera plus pour le commerce

» voyage entier ». Batavia, diſoit l'Indien qu'il avoit amené avec lui, eſt la terre qui tue.

Nous avons vu que les Anglois ont perdu ſur cette terre funeſte près de la moitié de leur monde.

qu'on n'a fait juſqu'ici depuis deux cents ans.

Les relations des Eſpagnols & de Drake, dans ces contrées à l'Oueſt & au Nord-Oueſt de la Californie, nous apprennent qu'on y trouve tout ce qui peut contribuer à former un établiſſement durable : & par la route indiquée, par les entrepôts dans le détroit d'Anian, & de-là dans une des îles qui ſont à ſon Eſt, la communication avec l'Europe ſeroit facile. Lorſque tout ſeroit une fois reconnu, ce qui ſe feroit en peu d'années, les vaiſſeaux pourroient aller & venir ſans aucun riſque.

Convenez qu'on ne peut pas répandre plus de lumieres ſur cette intéreſſante matiere que ne l'a fait M. Engel. Ses belles & judicieuſes réflexions ne permettent plus de douter de la communication que l'Europe peut s'ouvrir avec la mer du Sud par le Nord.

Concluons que ſi l'ignorance & la mauvaiſe foi qui régnent dans les Ouvrages qu'on a publiés ſur cet objet par ordre de la Cour de Ruſſie, doivent en faire condamner les Auteurs à tomber dans le mépris & l'oubli, M. Engel ſe couvre d'une gloire immortelle, en conſacrant ſes travaux & ſes veilles à faire triompher la vérité, dans la ſeule vue de l'utilité publique. Je ſuis, &c.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Ouvrage manuſcrit ayant pour titre, *Voyage du Docteur* SOLANDER, *traduit de l'Anglois*; & je n'y ai rien trouvé qui pût en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 31 Mai 1772.

GARDANE.

PRIVILÉGE.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE: A nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT: Nos amés les ſieurs SAILLANT & NYON Nous ont fait expoſer qu'ils deſireroient faire imprimer & donner au Public *le Voyage du Docteur* SOLANDER, *traduit de l'Anglois*, s'il Nous plaiſoit leur accorder nos Lettres de permiſſion pour ce néceſſaires: A CES

CAUSES, voulant favorablement traiter les Expoſans, Nous leur avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon leur ſemblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de trois années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance. A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres; que les Impétrans ſe conformeront en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance de la préſente permiſſion; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier, Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MAUPEOU; qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans

celle dudit Sieur DE MAUPEOU : le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir leſd. Expoſans & leurs ayans cauſe pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi ſoit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris, le vingt-ſixieme jour du mois de Juin l'an mil ſept cent ſoixante-douze, & de notre regne le cinquante-ſeptieme. Par le Roi en ſon Conſeil,

LEBEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XVIII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 2077, *fol.* 673, *conformément au Réglement de* 1723. *A Paris, ce* 3 *Juillet* 1772.

BROCAS, Adjoint.

De l'Imprimerie de LE BRETON, premier Imprimeur ordinaire du ROI.

35796
before 1874

D772
S959a